



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172424 1



MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

JANVIER, 1777.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGIL.



Hugnet

A PARIS,

Chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon,
près le Luxembourg.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

C'EST AU SIEUR LACOMBE libraire, à Paris, rue de Tournon, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv: que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue de Tournon.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS, in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE, 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLOIS, 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
JOURNAL DES DAMES, 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE, ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in-12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abonnement,	15 liv.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes, 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON; prix	18 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en françois, 5 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie, 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Mémoire & observations sur le Salpêtre, in 8°. rel.	6 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 f.
Preceptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 f.
Révolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 f.
Spectacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 f.
Diction. Iconologique, in-8°. rel.	3 l.
Dict. Ecclef. & Canonique, 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 f.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Ecclesiastique, 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Romaine, in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix, nouvelle édition, 3 vol. brochés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 f.
Lettres nouvelles de Mde de Sevigné, in-12 br.	2 l. 10 f.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 f.
Poëme sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contre-faits, in-8°. br. avec fig.	4 l.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché	2 l.
Annales de l'Imperatrice-Reine, in-8°. br. avec fig.	4 l.



MERCURE DE FRANCE.

JANVIER, 1777.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

*L'AUTOMNE, Chant-III^e du Poëme des
Saisons; imitation libre de Tompson.*

INVOCATION.

L'AUTOMNE, orné de pampres rougissans,
Sur la nature exerce un doux empire :

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Descends des cieux, Muse, reprends ta lyre,
Et fais au loin retentir tes accens.

D É D I C A C E.

O toi, qui tiens le sceptre du génie,
Chantre immortel, qu'ont respecté les ans,
Toi, contre qui l'infatigable envie
Irrite envain ses farouches serpens;
Soutiens mon vol: daigne, illustre V***,
Encourager mes timides pinceaux;
Daigne remplir un espoir téméraire,
Et d'un sourire accueille mes tableaux!

PREMIERS EFFETS DE L'AUTOMNE.

L'été s'éloigne, & l'éclatante Astrée,
Cédant son trône & l'empire des airs,
Ne brille plus sous la voûte azurée:
Thémis paroît, & pèse l'Univers.
Entrecoupé d'une flamme dorée,
Du firmament l'azur est plus serein;
Un rideau blanc fend la plaine éthérée,
Et trace en l'air un lumineux chemin.
L'astre brillant verse un calme agréable;
L'autan fougueux n'attriste point les champs:
Bacchus s'avance, & sa compagne aimable,
Pomone vient étaler ses présens.

C'est maintenant le triomphe des treilles :
 La pourpre & l'or brillent sur les côteaux,
 Et sous le poids de ses grappes vermeilles,
 La branche plie & se courbe en berceaux.

ÉLOGE DE L'INDUSTRIE.

O du chaos, toi qui tiras le monde,
 Toi qui des arts es la source féconde,
 Toi qu'on n'obtient qu'à force de labeur,
 Fille du temps ! ô puissante industrie !
 Tu nous montras la route du bonheur !
 De la paresse implacable ennemie,
 Tout est empreint de ton sceau précieux ;
 Et nous devons à tes soins généreux,
 Les agrémens qui charment notre vie.

L'homme, isolé dans de vastes déserts,
 Ne parcouroit que des landes arides :
 Tu l'animas ; à ses regards avides,
 Tu fis éclore un nouvel Univers.
 Envain des arts il portoit la semence,
 Et des besoins il sentoît l'aiguillon ;
 S'abandonnant à la molle indolence,
 Il repoussoit le joug de la raison :
 Sur ses desirs réglant sa marche errante,
 Il dissipoit le tribut de ses champs,
 Sans mériter, par des travaux constans,

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Une récolte encor plus abondante.
État cruel ! des bienfaits de Cérès ,
Loin de tirer une substance pure ,
Pour leur ravir une inculte pâture ,
Il poursuivoit les monstres des forêts :
Et quand l'hiver flétrissoit leur parure ,
Et ramenoit la neige & les frimats ,
Sous un rocher creusé par la nature ,
Il échappoit à l'horreur du trépas.
Morne , stupide , abhorrant son semblable ,
Fuyant les ris , les jeux & les amours ,
Plus malheureux encore que coupable ,
Dans la douleur s'écouloient ses beaux jours ,
Age de fer , siècle de barbarie ,
Tu ne cessas que lorsque l'industrie
Offrit à l'homme un généreux secours !
Elle parut , & fema l'abondance ;
Le Bœuf au joug marcha sans résistance ,
Et les moissons couvrirent les guérêts :
L'homme à sa voix oublia sa misère ;
A la coignée il ouvrit les forêts ,
Tailla le bois & façonna la pierre.
Il se soumit les plus fiers animaux ;
Et rejetant leurs dépouilles sanglantes ,
Dont le couvroient ses mains encor fumantes ,
Il se tréma des vêtemens nouveaux .
Il cultiva de salutaires plantes ,
Dont il tira de meilleurs alimens ,

Ets'abreuva des liqueurs bienfaisantes,
Donc la chaleur semble créer des sens.

L'aménité descendit sur la terre,
Forma l'esprit & fit régner les mœurs ;
L'amour du bien germa dans tous les cœurs ;
L'homme, abjurant son farouche repaire,
De tous côtés éleva des remparts ;
Et le commerce, affrontant les hasards,
Pour réunir l'un & l'autre hémisphère,
Dans les cités rassembla tous les arts.

Bravant des mers le courroux inutile,
Le Nautonnier, sur un vaisseau fragile,
Osa franchir les flots impétueux,
Et dans les ports trouvant un sûr asyle,
Malgré l'orage & les vents furieux,
D'un pôle à l'autre, avec un front tranquille,
Il fit voler ses mâts audacieux.

O France, ainsi les trésors des deux mondes
Viennent en foule enrichir tes climats !
C'est dans tes mers qu'on voit, au gré des ondes,
Flotter sans cesse une forêt de mâts.
Le vent s'élève, & par toute la terre
Ils vont porter l'éclat de ton tonnerre.

Le luxe dût à tant d'heureux efforts,

A v.

Tous les progrès : la colonnade fière,
 Jusques aux cieux leva sa tête altière,
 Et le Pactole épancha ses trésors.
 L'homme donna l'essor à son génie :
 Sous son ciseau le marbre respira ;
 Sous ses pinceaux la toile s'anima ;
 De la cadence il fixa l'harmonie,
 Et sous ses doigts la flûte soupira.

C'est à toi seule, ô divine industrie !
 Que nous devons les plaisirs différens,
 Qui, dans l'hiver embellissant la vie,
 Font oublier les fureurs des autans.
 Privé de toi, l'agréable printems
 Seroit sans fleurs, sans éclat & sans vie :
 C'est par tes soins que le riant été,
 Du moissonneur confirmant l'espérance,
 Répand la sève & la fécondité :
 L'Automne enfin te doit l'heureuse aïssance,
 Ses doux présens & ses trésors ambrés,
 Dont mes pipeaux, trop long-temps égarés,
 Vont, dans ces chants, célébrer l'abondance.

Par M. Willemain d'Abancourt.



*VERS à M. DE C***, en lui envoyant
un souvenir.*

PAR lui-même ce don n'a rien qui puisse plaire ;
Mais c'est un don de l'amitié ;
Et quand elle a quelques cadeaux à faire ,
Le cœur est toujours de moitié.

Par le même.

LE JUGE ENDORMI.

Conte.

UN Conseiller d'une Cour souveraine
S'endormit sur les fleurs de lys :
Le cas n'est pas nouveau ; j'en fais qui par semaine..
Paix , bavard !.. Quand on vint recueillir les avis ,
Du trouble de ses sens se remettant à peine :
Qu'on le pend , dit-il. *Qu'on le pend* ! reprit
Le Président. Pour le coup votre esprit
Sur le coursier d'Astolphe en ce moment chevauche.
Je suis de sang-froid. Bon ! c'est d'un pré qu'il s'agit.
Un pré , dites-vous ? Qu'on le fauche !

Par le même.

A v j

*PAROLES de paix portées aux Auteurs
Insurgens ; paroles inutiles , mises en-
vers dans le goût & dans la manière de
Chapelle , par un vieux Hermite du
Parnasse , qui les a adressées à Milords
& Messieurs des Communes de la Lit-
térature.*

FRÈRES, très-chers en Apollon ,
De grâce , terminez vos guerres !
Cessez de vous brûler vos terres...
Vos terres du sacré vallon.
Éteignez vos petits tonneaux,
Ou lancez vos petits carreaux ,
Vos petits foudres sur les fots ;
Ce sont-là les vrais adversaires ,
Les ennemis , les francs Corsaires ,
Qu'il faut brûler par vos bons mots.

Mais que la paix & le repos
Règnent parmi les Gens de-lettres ;
Ne vous disputez plus vos champs ;
Cultivez-les en bonnes-gens.

Que les Poètes , dans leurs chants ,

Disent du bien des Géomètres ;
Et laissant-là les tons tranchans ,
N'ôtez ni ne donnez les rangs :
Les moins brillans & les plus piètres
Ne sont pas des postes méchans ,
Lorsque l'on sert le Dieu des Lettres.

Du Pinde , gaillard citoyen ,
J'en suis l'habitant le plus mince ;
Au Parnasse je ne suis rien ;
Mais je vais m'en croire le Prince ,
Si je puis trouver le moyen
De fixer dans cette Province ,
Que désolent des Beaux-esprits ,
Insurgens assez aguerris ,
La paix à qui tout est possible ,
Par qui les arts sont refleuris ;
La paix qui rappelle les ris ,
Qu'éloigne la guerre terrible
Que se font nos frères chéris.

Ai-je une adresse assez flexible
Pour concilier des esprits
Si différens, si fort aigris ,
Et pour fléchir l'orgueil horrible ,
Dont nos Auteurs sont tous païtris ?
Essayons ; rien n'est impossible...

Mes enfans , une ame sensible...

14 MERCURE DE FRANCE.

Mais, quels cris j'entends ?.. « Non ; jamais ,
» Jamais au Parnasse de paix.

C'est le cri de chaque cabale ,
Des amours-propres opposés ,
Bien violens , bien divisés.

« Quoi ! dit leur troupe martiale ,
» A nous la paix ! Quoi vous osez
» La prêcher ? Vous nous proposez
» Cette jouissance idéale !
» Bonhomme , vous vous amusez
» A la pierre philosophale ».

*IMITATION d'une Épigramme de
Claudien, sur un Vieillard Italien qui
n'étoit jamais sorti de sa campagne.*

HEUREUX qui près du terme où doit finir sa vie ,
D'abandonner ses champs n'a jamais eu l'envie !
L'humble toit qui vit naître & mourir ses ayeux ,
L'a vu rampes enfant , le voit se traîner vieux.
Fortune, il n'alla point , suivant ton inconstance ,
Promener à ton gré sa mobile existence ;
Marchand , braver les flots , & soldat les hasards ,
Ni plaideur de son juge implorer les égards.

Il ne chercha jamais des sources étrangères,
 L'onde où s'éteint sa soif, désaltérait ses pères ;
 Tranquille, il fixe en paix lui-même ses destins,
 Et coule des jours purs, ignoré des humains,
 Il veille avec l'aurore, avec elle il repose,
 Il connoît le printemps annoncé par la rose,
 L'automne, quand Pomone a courbé ses pommiers,
 Ou quand Bacchus prodigue enrichit ses celliers.
 Sa cabane, ses champs, pour lui voilà le monde.
 Il jouit librement du ciel qui les féconde.
 Ce chêne qu'il admire, & ses bois toujours verts,
 Ont aurant défié qu'il a vécu d'hivers ;
 Enfant il les planta ; leur feuillage, leur gloire,
 Des jeux de son jeune âge enchantent sa mémoire.
 Cependant il blanchit, même au sein du bonheur
 Mais loin de sa jeunesse, il en a la vigueur.
 Qu'un autre de la terre embrasse l'étendue :
 Il rétrécit sa vie en étendant sa vue.

Par M. le Méteyer.



*VERS du Magister de la Paroisse de
Condé, à deux Époux mariés par la
munificence de Monseigneur l'Evêque
d'Evreux, envoyés la veille de leurs
noces, le 27 Novembre 1776.*

AMANS dont la fortune, au gré de son caprice,
Trop long-temps traversa les vœux,
Ne vous affligez plus : une main protectrice,
Au pied de nos autels va couronner vos feux.

Mais savez-vous à quoi désormais vous engage
Le prix de ses bienfaits en tous lieux répandus ?
De la reconnoissance elle ne veut qu'un gage :
Tous les autres sans lui deviendroient superflus.

Au mérite indigent prodiguant ses largesses,
Ce Pasteur adoré, ce Prélat généreux,
Quoique compâttissant aux humaines foiblesses,
N'aime à récompenser que les cœurs vertueux.

D'honnêtes Citoyens, pour peupler nos contrées,
Quand ce penchant commun aux Bergers comme
aux Rois,

A deux cœurs purs imposera ses loix,

Il veut qu'à les unir par des chaînes sacrées,
 Ses richesses par an deux fois soient consacrées.
 Quelle gloire pour vous d'être son premier choix !

A le justifier que votre ardeur s'empresse ;
 Volez , & dans ses mains prononçant vos sermens,
 Si vous voulez pour vous toujours qu'il s'intéresse ,
 Sur ses nobles desseins réglez vos sentimens.

A ses yeux , de sa bienfaisance
 Alors les dons ne seront point perdus.
 Sous vos rustiques toits appelant l'abondance,
 Le travail banira le fléau des vertus.
 A leurs saintes leçons vos ames attentives,
 Uniront dans la joie & l'épouse & l'époux ,
 Et de l'Iton vous peuplerez les rives
 De Citoyens utiles comme vous.

*Par M. l'Abbé de Rouvere , Vicaire-
 Général d'Evreux.*



VERS à M. WILLE, Fils, de l'Académie Royale de Peinture, Sculpture & Gravure, sur son tableau de la Fête des Bonnes-Gens, instituée à Canon, en Normandie, à l'imitation de celle de Salency.

DANS vos murs renommés, Canon, la vertu
brille,

Témoin ce bon vieillard & cette sage fille
Dont vous récompensez les innocentes mœurs.
Qui ne seroit ému de voir cette famille !
On vous rend donc justice, honnêtes laboureurs !
Trop long temps dédaignés, votre état intéresse ;
Pour quelque chose enfin on compte vos sueurs ;
Échangeant en plaisirs de frivoles grandeurs,
Avec des Payfans se confond la noblesse :
Ce que le sort sépare, uni par la tendresse !
Ah ! j'en suis touché jusqu'aux pleurs !
Sur chaque front éclate une sainte allégresse.
Ces fifres, ces tambours, ces rubans & ces fleurs,
Ce cortège divers qui tourne, qui s'empresse,
Ces joyeux fusiliers, ces voltigeans drapeaux,
Pacifique signal d'une douce victoire,

Despères , les enfans , impatiens rivaux ,
 La femme du vicillard , qui partage sa gloire ,
 Mais qui ne la voit point , & d'un pas chancelant ,
 Letenant par l'habit , l'accompagne en tremblant...

Quel spectacle ! ô fête sublime !

Assurément Wille étoit-là ,

Et mieux qu'en vers je ne l'exprime ,
 Ses pinceaux sur la toile ont rendu tout cela.

Par M. Guichard.

N. B. *Les Amateurs peuvent se procurer la satisfaction de voir ce tableau , rue des Fossés St Germain , Cour du Commerce , où demeure l'Artiste.*

LE COLPORTEUR GÉNÉREUX.

Anecdote véritable.

LA bienfaisance est de tous les états ; mais elle se manifeste plus communément dans une condition mitoyenne ; plus souvent encore ceux qui flottent entre l'indigence & le simple nécessaire , ont l'ame bienfaisante. La plupart des Grands , livrés à la mollesse , environnés

20 MERCURE DE FRANCE.

de vils flatteurs , & uniquement occupés de leurs plaisirs , ne connoissent pas les charmes de cette douce bienfaisance. Un Traitant étonne la Capitale par son faste & ses dépenses excessives : il transforme un antre sauvage en un palais enchanté : il fait disparaître une montagne dont la cîme fourcilleuse l'importune : ivre de son opulence , il ne vit que pour lui : il ignore s'il existe des malheureux. Qui-conque a éprouvé l'infortune , ne ferme pas ainsi l'oreille aux cris de l'humanité souffrante.

Un Habitant d'un Bourg du Cercle d'Ertzgebürg , étoit réduit à la dernière mendicité. Il avoit , pour faire subsister sa famille , épuisé toutes les ressources. Une légère provision d'avoine , qui servoit depuis quelques jours de nourriture à cette famille infortunée , étant finie , elle s'est vu plongée dans la plus affreuse détresse. Un Boulanger , auquel le père devoit neuf écus , refuse impitoyablement de lui fournir du pain , jusqu'à ce qu'il lui ait payé cette somme. Les cris de ses misérables enfans , prêts à tomber en défaillance par le besoin , les larmes d'une tendre épouse lui percent l'ame. « Cher » époux , lui disoit cette mère défolée ,

» laisserons nous périr nos malheureux
 » enfans ? Ne leur aurons-nous donné
 » l'existence que pour les voir enlever par
 » les horreurs de la faim ? regarde ces tristes
 » victimes, fruits de notre amour : déjà la
 » pâleur de la mort couvre leurs joues.
 » Moi-même j'expire de douleur & de
 » misère... Hélas ! si encore , aux dépens
 » de ma vie , je pouvois conserver celle
 » de mes enfans... Cours... vole dans la
 » Ville voisine... expose nos besoins...
 » qu'une mauvaise honte ne te retienne
 » point. . . Songes que tous les instans
 » que tu perds , sont autant de coups de
 » poignard que tu porte dans le sein de
 » ta pauvre famille. Peut-être le ciel
 » fera-il touché de nos peines : peut-être
 » trouveras-tu quelque ame bienfaisante
 » qui nous soulagera dans nos maux ».

Ce malheureux père , ressemblant plu-
 tôt à un spectre qu'à un homme , couvert
 de haillons , tourne ses pas vers la Ville :
 il prie , il sollicite , il peint sa déplorable
 situation avec toute l'énergie du senti-
 ment & l'amertume de la plus vive dou-
 leur : personne ne l'écoute , personne ne
 l'assiste. Indigné d'une pareille cruauté ,
 il entre dans un bois avec la résolution
 d'attaquer le premier passant ; la néces-

22 MERCURE DE FRANCE.

fité lui paroît une loi ; l'occasion le favorise bientôt ; il arrête un Colporteur ; celui-ci , sans opposer la moindre résistance , lui remet une bourse de vingt-un écus. Mais à peine s'en est-il saisi , qu'il est déchiré de remords ; il se jette aux genoux du Colporteur ; il les arrose de ses larmes. « Tenez , lui dit-il , voilà le » reste de votre argent ; je ne prends que » ce que mes pressans besoins exigent. » Croyez qu'il m'en a coûté beaucoup » pour me résoudre à commettre cette » action. Mon cœur n'est pas fait pour » le crime. Daignez , je vous en conjure , » venir jusqu'à mon habitation , vous » reconnoîtrez la cause qui m'y porte. » En voyant le triste état où est ma fa- » mille , vous me pardonnerez : vous de- » viendrez mon bienfaiteur , mon sau- » veur ».

Le pauvre & honnête Colporteur releva cet infortuné en l'embrassant. Vaincu par ses sollicitations , & entraîné par sa propre sensibilité , il n'hésite pas un seul moment à le suivre. Mais combien son trouble augmenta en entrant dans la maison du Payfan ! Tout ce qu'il voit excite sa compassion : il trouve des enfans presque nus , couchés sur de la

paille & à la veille d'expirer, une mère dans l'état le plus affreux.

Le Payfan raconte son aventure à sa femme. « Tu fais, lui dit-il, avec quel
 » empressement j'ai été à la Ville dans
 » l'espoir d'y trouver des secours. Mais,
 » chère amie, je n'ai rencontré que des
 » cœur durs, que des gens occupés, les
 » uns à amasser des richesses, les autres
 » à dissiper celles qu'ils ont par leur luxe
 » & leurs folles dépenses; tous m'ont
 » rebuté. Désespéré... furieux... je me
 » suis jeté dans le bois voisin... Le croi-
 » rois-tu?... J'ai osé porter une main
 » sacrilège sur l'honnête homme que tu
 » vois... J'ai osé le... Ah! je ne peux
 » achever ».

« Ayez pitié de mes enfans, s'écrie
 » aussi-tôt la mère désolée, en regar-
 » dant le Colporteur; considérez l'hor-
 » reur de la misère à laquelle nous som-
 » mes livrés. Hélas! la pauvreté n'a point
 » changé nos sentimens. Nous avons
 » toujours, au milieu de la plus affreuse
 » indigence, conservé l'honneur. Je ré-
 » clame votre miséricorde en faveur de
 » mon mari : j'implore vos bontés pour
 » mes enfans ».

L'honnête Colporteur, attendri par

24 MERCURE DE FRANCE.

ce qu'il entend, & par tous les tristes
objets qui frappent ses yeux, mêle ses
larmes à celles de ces pauvres gens. « Je
» suis votre ami, leur dit il; prenez, je
» le veux, ces vingt-un écus. Que n'ai-je
» une fortune aussi étendue que l'est ma
» bonne volonté pour vous! mon regret
» est de ne pouvoir vous assurer un sort
» heureux pour l'avenir. — Quoi! ré-
» pond le Payfan, loin de me traiter
» comme votre ennemi, vous daignez
» être mon protecteur?... Vous voulez
» être notre libérateur? Ah! mon crime
» me rend indigne de vos bontés. Oui,
» dussions-nous mourir de faim, je ne
» prendrai point votre argent ». Le Col-
porteur insiste, & le force de l'accepter.
Toute la famille baise la main secourable
qui vient de la préserver de la mort. Des
larmes de reconnoissance inondent les
visages, & le Colporteur se retire avec
la fatisfaction & les délices qu'éprouvent
les ames bienfaisantes.

O vous! riches orgueilleux & avarés,
en voyant l'exemple de générosité que
vous donne cet honnête Colporteur, vos
cœurs seront-ils toujours inaccessibles à
la pitié? Verrez-vous d'un œil sec souf-
frir vos semblables? Ne sentirez-vous
jamais

J A N V I E R. 1777. 25

jamais combien il est doux de faire des heureux? Ah! ne vous endormez pas dans le sein de l'opulence! La fortune est inconstante; jouissez de ses faveurs présentes, mais au moins n'oubliez pas cette importante vérité, que votre superflus doit être le parrimoine des pauvres.

*Par M. Jaymebon, Président au Grenier
à Sel d'Argentan, en Berry.*

LES TROIS VOYAGEURS.

MAINTE curieux souvent s'est repenti

De s'être envain lassé dans un triste voyage :

Ni plus heureux, ni meilleur, ni plus sage,

Excepté cheveux-blancs, teint blême & rembruni,

Sillons au front, chez lui devançant l'âge.

Il est au même point dont il étoit parti.

Trois Voyageurs, Simon, Paul & Maurice,

Le troisième Alchimiste, obéré par état,

Le second Déserteur, l'autre enfant de Moïse,

Croyant faire fortune en changeant de climat,

Cinglèrent vers Tunis, en partant de Venise.

Le Maître du vaisseau, Commerçant Ragusain,

Alloit dans la Lybie acheter des Esclaves.

L. Vol.

B

26 MERCURE DE FRANCE.

Déjà s'offroit un port : un Corsaire Africain
Fond sur la nef, & malgré les trois Braves,
Il vient à l'abordage, & les réduit enfin.
Hazan, vainqueur, les accable de chaînes,
Et dans Alger, à leurs antiques peines,
Substitue un chagrin plus juste & plus cuisant.
L'Alchimiste fougueux s'exhaloit en injures,
Et contre Alger & contre Hazan ;
Paul regrettoit alors son Régiment ;
Simon le Juif, étouffoit ses murmures,
Patientoit en enrageant.

Enfin, pour alléger les maux de l'esclavage,
Les trois Amis, habiles Musiciens,
Beaux, bien tournés, au printemps de leur âge,
Par leurs luths & leurs voix charmoient les Algé-
gériens.

Hazan lui-même, épris de l'harmonie,
En son sérail introduit les caprifs :
Plus éprises des gens que de la mélodie,
Vingt Beautés, par l'amour & les feux les plus vifs,
Les vengent en secret des fers de la Lybie.

L'amour a pour les maux la vertu du Léthé ;
Mais ce charme puissant ne dura qu'un été ;
L'ennui reprit nos gens : les belles Africaines
Des roses de Paphos envain paroient leurs chaînes,
Un départ clandestin bientôt fut arrêté,

Hazan sur un chebec un jour alloit en course ;
 Le voyage triô fait d'Alger sans regrets ,
 Des présens du sérail ayant rempli sa bourse :
 Dans la Turquie il crut, à peu de frais ,
 Trouver, pour s'enrichir, infailible ressource.

En passant à Balbeck , nos Chevaliers errans
 En admiroient les colonnes fameuses ,
 Du goût exquis des Grecs superbes monumens :
 Et du faste Romain ruines orgueilleuses ;
 Ils sont soudain volés par des brigands.
 Un Sangiac, pour comble d'infortune,
 Les dénonce au Muphti comme des mécréans ;
 Inscrits de force au rang des Musulmans ,
 Rien ne peut les sauver de la règle commune :
 Tout, sous peine du pal, est soudain circoncis.
 Dans l'eau , trois fois par jour, effacer sa souillure ,
 Fuir Bacchus, voir la Mecque, encenser les Dervis,
 Jeûner le Ramazan, parut aux trois Amis
 Pur fanatisme & risible imposture.
 Un beau jour il s'en vont de Byfance à Tauris.
 La route fut d'un an. Nos gens pris & repris,
 Virent enfin cette Ville importante,
 Où Persans, Turcs, Chinois échangent pour de
 l'or,
 Les tapis, les bijoux de l'Asie opulente.
 Ce trafic éternel les ennuyoit encor :

28 MERCURE DE FRANCE.

Leur tête folle , inhabile au commerce ,
Leur fit pour l'Inde abandonner la Perse.

Un jour l'Aurore à peine étaloit ses rubis ,
Nos Braves entichés d'un espoir chimérique ,
Après de longs détours , des périls infinis ,
Atteignirent les bords de la mer Arabique.
Ils alloient au Mogol. A cent pas de Goa ,
Après six mois d'un sinistre voyage ,
Jouet des flots , leur navire échoua :
L'Amirauté confisqua l'équipage ;
Des gens le Saint Office , à son tour , s'empara.
Comme relaps & d'engence proscrite ,
Sur des fagots ardens on alloit les nicher ;
Clara , du Président la beauté favorite ,
Sollicite pour eux , les arrache au bûcher.

Nouvel aiman ; la côte de Bengale
Sur le sein de Thétis ramena nos Héros ;
Faute d'argent jetés à fond de cale ,
Ils envioient le sort des plus vils matelots.
Presque nuds , affamés , accablés de tous maux ,
On les laissa sur le premier rivage.
Fixons-nous , disoit Paul , en ce climat sauvage ,
Loin des humains nous serons sans bourreaux.
J'apperçois des palmiers ; cette terre fertile
Nous peut nourrir & fournir un asyle...

Le soldat péroroit ; lorsqu'un gros de pêcheurs
Cause aux confédérés de nouvelles terreurs.
Une barque vomit vingt hommes sur l'arène.

Nos champions, désolés, éperdus ;

Sous les palmiers touffus

S'enfuyoient à perte d'haleine :

Les pêcheurs émus de pitié ,

Leur montrent divers mets en signe d'amitié ;

Et la faim despotique aussi-tôt les ramène.

Les Sauvages armés d'un fer étincelant ,

En frappent des cailloux ; le feu brille à l'instant :

On jette les filets ; & la pêche abondante ,

Que suivent fruits exquis & breuvage excellent ,

Du trio régalez calmé enfin l'épouvante.

Les pêcheurs, quoique nuds, n'avoient rien d'in-
humain ,

Sinon que croasser formoit tout leur langage :

Nos gens au ciel confiant leur destin ,

Osent les suivre en un prochain village.

Des filles qu'enveloppe une peau de chamois ,

Autour des étrangers s'agitent en cadence ,

Au son bruyant des tambours, des hautbois :

Pour bannir de chez eux l'effroi, la défiance,

On leur assigne, en un lieu séparé ,

Bled, rustique attirail, femmes en affluence ,

Si cet article est à leur gré :

Paul lui-même, en ce point, parut fort modéré ,

B iij

30 **MERCURE DE FRANCE.**

La laideur des sujets brida l'incontinence.

Faut-il, disoit Simon, que l'hospitalité

Soit l'attribut d'une horde sauvage ?

Mutilés ou captifs, l'humaine iniquité,

Par la flamme & le fer, la rapine & l'outrage,

Jusqu'ici contre nous exhala donc sa rage ;

Et tout respire ici les mœurs, l'aménité !

L'homme ailleurs sanguinaire, altier, fourbe,
fantasque,

N'offre, hélas ! que le masque

Des vertus dont ce Peuple a la réalité !

Hurons & croassons, si tel est son usage.

Sachez, pour vous confondre, hommes civilisés,

Que la simple nature, en cette Isle sauvage,

Vaut mieux qu'esprit & loix, desquels vous
abusez.

Le plus humain fut toujours le plus sage.

N'accusons, s'écria l'Alchimiste surpris,

Que nous des maux soufferts sur la terre & sur
l'onde.

Pourquoi quitter l'Europe & courir à Tunis ?

Biens, maux, peines, plaisirs se croisent dans le
monde.

Esclaves dans Alger, mais fêtés & chéris,

L'or & l'amour embellissoient nos chaînes :

Nous fuîmes ; on nous prit les dons des Africaines.

Nous étions des brigans volés par des ban dits.
Heureux si c'eût été le terme de nos peines !

Loia du Muphti qui nous fit mutiler,
Nous pouvions à Tauris, dans un trafic honnête
Trouver l'or, cette idole à qui chacun fait fête :
Nous courons à Goa nous y faire brûler.
Nul climat envers nous au fond n'étoit perfide ;
Qui nous les rendit tels ? L'ennui, l'oisiveté.
Mais l'éloge de l'Isle est-il bien mérité ?

J'ai vu par-tout l'homme le plus stupide
Pencher le plus à l'inhumanité.
Ce Peuple sans police, ignorant, hébété,
Qui te semble si doux, est peut-être homicide.
Hurlons, pour le flatter, croassons, j'y consens.
Et tous trois de heuler. Accoutent les Sauvages,
En grande pompe, au son des instrumens,
Conduisant trois enfans couronnés de feuillages :
Il se fait un choris de longs croassemens.
Puis Sauvages de fuir auprès d'un précipice.
On les suit ; & bientôt, aux pieds d'un bouc
hideux,

Les innocens, offerts en sacrifice,
Font mugir les échos de leurs cris douloureux.

Paul bravant les dangers d'un assaut téméraire,
Alloit, la dague en main, percer l'exécuteur :
Arrêté par Maurice, il tourne sa fureur
Sur l'Hébreu qui vanta la horde sanguinaire.

32 MERCURE DE FRANCE.

Sont-ce-là, lui dit-il, les traits de loyauté
Qui relèvent l'instinct de la simple nature ?

Corbleu ! fui-nous , oiseau de triste augure ,

Ou je te croise la figure ;

Chez ces hommes de sens groupés en liberté.

Simon , confus , avoua sa bévue ;

Et quittant le premier ce théâtre d'horreur ,

Suivi des siens , harcelé par la peur ,

Il s'enfuit vers les bords de cette Île inconnue

Le même jour un navire Hollandois ,

Battu des vents en venant de Surate ,

Vint radouber ses mâts & ses agrès

Sur les bords odieux de l'Île scélérate.

Nos Voyageurs admis sur le vaisseau ,

Et comme extasiés d'un hasard si propice ,

Ressembloient à des gens qu'au moment du sup-
plice ,

On arrache par grâce aux horreurs du tombeau.

On lève l'ancre , & la cruelle terre

Fuit comme une ombre aux yeux des matelots ,

La proue à peine un mois avoir fendu les flots ,

Que l'œil admire au loin les beaux champs de
Madère.

Dans le port d'Amsterdam l'équipage est rentré.

Le navire est en étranger , désœuvré.

Pour s'arracher à la misère ,

Paul y reprit le harnois militaire.

L'Alchimiste Maurice y trouva des badauds ,
Comme lui fugitifs, qui cherchant le grand-œuvre,
Comptant , nouveaux Flamels , transmuier les
métaux ,

Payèrent de leurs biens sa trompeuse manœuvre ;
Mais dans peu l'indigence éteignit les fourneaux.

L'Hébreu Simon y rencontra des frères ,
Dont l'assistance allégea ses misères ;

Il s'y convainquit pour toujours
Qu'un Peuple industrieux , dont les prudens
usages ,

La franchise éclairée , assurent les beaux jours ,
Vaut mieux que des hommes sauvages ,

Sans loix , cruels , stupides à l'excès ;

Que le sort des humains étant d'être imparfaits ,
Les États policés présentent les plus sages.

Par M. Flandy



*Première Scène de la Lecture interrom-
pue , Comédie de M. le Chevalier de
Cubières , jouée à Fontainebleau le 29
Octobre 1776.*

DORIMÈNE, PROUSAS.

D O R I M È N E.

OUI, ce système est faux autant que monstrueux.
On vous traite pat-tout, Monsieur, de rêve-creux,
Qui veut, renouvelant une ancienne hérésie,
De la scène bannir l'aimable poésie ;
En chasser les Héros, les Princes & les Rois,
Pour leur substituer d'insipides Bourgeois :
Qui ne veut plus sur-tout rire à la comédie.

P R O U S A S.

Savez-vous que le rire est une maladie,
Qu'à nos muscles il cause une contraction,
Qui peut troubler du sang la circulation ?

D O R I M È N E.

Il vaut donc mieux pleurer...

P R O U S A S.

Je pleure avec délices.

Quand je suis attendri, les ris sont mes supplices.

D O R I M È N E.

Et moi, je ris beaucoup ; & je me porte bien.

P R O U S A S.

Je prétends vous guérir...

D O R I M È N E.

Fi ! d'un tel Gallien.

C'est bien avec raison qu'alors on pourroit dire
Que le rire est un mal, dont le remède est pire.

P R O U S A S.

Je sais que lentement perce la vérité.
Mais tremblez : quelque jour, justement irrité
De ne pas m'attirer plus d'un Panégyriste,
Je veux lâcher un drame & si sombre & si triste,
Que je me flatte, grâce à mes pinceaux savans,
Long-temps après ma mort, d'effrayer les vivans.

D O R I M È N E.

Avec tous vos écrits & leur lugubre charme,
Vous ne pourrez jamais m'arracher une larme.
Il n'est que la gaieté qui donne de beaux jours,
C'est moi qui vous le dis ; mais changeons de
discours.

Vous savez que Saintfort, épris de votre fille,

B vj

56 MERCURE DE FRANCE.

N'aspire qu'au bonheur d'entrer dans la famille.
Sainfort a dans le monde une existence, un nom ;
Voulez-vous le choisir pour votre gendre ?

P R O U S A S.

Non.

Ne m'en parlez jamais.

D O R I M È N E.

Il a de la figure,
De l'esprit ; tout cela m'est d'un heureux augure.
Qui pourroit contre lui vous donner de l'humeur ?

P R O U S A S.

C'est qu'il me contredit toujours avec aigreur.
Que ses opinions antiques, surannées,
En matière de goût sont fausses, erronées :
Qu'il veut dans la dispute avoir toujours raison,
Et qu'il mettroit enfin le trouble en ma maison :
Qu'il lit souvent des vers, que même il en com-
pose,

Loïn d'étendre avec moi l'empire de la prose :
Que c'est un homme enfin que Racine a gâté.

D O R I M È N E.

On a donc l'esprit faux & le goût frelaté,
Trouvant Racine tendre & Corneille admirable
Une pareille erreur est pourtant excusable.
C'est celle du Public,

PROUSAS.

Et le Public a tort.

Mais ce qui justement me fait haïr Sainfort,
C'est que je l'ai vu rire aux endroits pathétiques
D'un drame, le plus noir de mes drames tragiques.
Tandis qu'il est d'un beau vraiment si sépulchral,
Que même des Anglois par fois s'y trouvent mal.

DORIMÈNE.

Eh bien ! de tout cela pourquoi lui faire un crime ?
Il peut avoir pour vous la plus sincère estime ;
Et fidèle aux devoirs par l'amitié prescrits,
Se moquer quelquefois de vos graves écrits.
Il fait vous distinguer, Monsieur, de vos ouvrages.

PROUSAS.

Comme ils sont mes enfans, je ressens leurs outrages.

La critique sur moi fait rejaillir ses coups.
Pour ma fille en un mot je fais choix d'un époux
Que je dois préférer à Sainfort votre idole.
Je veux un gendre, moi, qui sifflant l'art frivole,
De qui tout le mérite est d'arranger des mots
Qui ne peuvent flatter que l'oreille des fots,
Mettre en tous ses discours un désordre sublime,
Qui soit, ainsi que moi, ligué contre la rime,
Sente ce que je vauz, & répande par-tout

38^e MERCURE DE FRANCE.

Que je suis un grand homme, & que j'ai seul du
goût :

Et ce gendre est tout prêt.

D O R I M È N E.

Peut-on, sans vous déplaire,
Vous demander, Monsieur, d'éclairer ce mystère ?

P R O U S A S.

Vous savez que des nœuds d'une tendre amitié,
Depuis long temps Sombreuse est avec moi lié,
Et que même le sang entre-nous les resserre,
Puisqu'un de mes aïeux épousa sa grand'mère.

D O R I M È N E, *avec vivacité.*

C'est à cet homme-là, qu'escortent les fousis,
Qui vint nous voir, je crois, en l'an soixante-six,
Au temps du carnaval, mais dont la face blême
Anticipoit déjà beaucoup sur le carême;
Que rien ne dérida, ne fit rire jamais,
Qui fuyoit Arlequin & n'alloit aux Français,
Que quand de la Chauffée on jouoit une pièce;
C'est à cet homme-là que vous donnez ma nièce ?

P R O U S A S.

Pouvez-vous le penser ? Cet homme a soixante
ans ;

Voulez-vous qu'à l'hiver j'aie le premier coup ?

C'est pour son fils, ma sœur, qu'il demande ma fille.

Dorimène demande à son frère quels services Sombreuse lui a rendus.

P R O U S A S.

Quels services ! morbleu ? quoi ! ne savez-vous pas

Qu'à Lyon tous les ans il fait jouer mes drames.

Qu'il y fait fondre en pleurs les hommes & les femmes,

En donnant le premier l'exemple d'y pleurer.

Que peut-être à présent il y fait admirer

Mon savoir, mes talens, & qu'ainsi mon nom volé,
Par lui, par son secours, de l'un à l'autre Pole.

D O R I M È N E.

Jamais je n'en sus rien. Son stratagème est tel,
Qu'à l'insçu du Public il vous rend immortel.

Cette scène a été applaudie, ainsi que les deux suivantes.

Les autres scènes n'ont pas été entendues, à cause des toux multipliées & des étternuemens du Parterre, qui, ce jour-là, étoit fort enrhumé. Cependant

40 MERCURE DE FRANCE.

les Auditeurs attentifs ont remarqué que l'intrigue étoit foible & commune; mais peut-être l'Auteur a-t-il eu raison de rendre ses personnages moins intéressans que ridicules. Telle est en général la marche des pièces à caractère. La peinture des travers du principal personnage, ne permet guères d'y développer les passions des personnages subalternes. L'homme qu'on veut jouer, y est toujours mis dans le plus grand jour. Les Amans n'occupent que les coins, ou l'enfoncement du tableau.

On a critiqué le dénouement avec plus de justice. On l'a trouvé froid & triste; & la sortie de *Sombreuse* n'est pas semblable à celle de *Trissotin* dans les *Femmes Savantes*. L'Auteur en est convenu de bonne-foi. Il a travaillé à ôter ces défauts; ce qui fait présumer que la Pièce, telle qu'il l'a corrigée, sera reçue à Paris plus favorablement qu'à Fontainebleau.

Une autre raison de son peu de succès, c'est que le Public n'a peut-être pas assez senti que M. le Chevalier de Cubières cherchoit bien moins à critiquer les Comédies attendrissantes, que l'abus de ce genre vraiment estimable, dans lequel

J A N V I E R. 1777. 41
plusieurs grands hommes ont cueilli des
palmes méritées, &c.

*Par M. D***, Commis de la Guerre.*

LES REMORDS D'UN ARTISTE
FUTILE.

Au centre du repos, au sein de la fortune,
Quel noir présentiment m'assiège & m'importune !
Quelle plaintive voix s'élève dans mon cœur,
Et le remplit soudain de trouble & de douleur !
Remord ! cruel remord ! tourment inévitable ,
Tu frappes , tu punis tôt ou tard le coupable !
En vain sur ton reproche il voudroit s'étourdir ,
Le bruit des passions, l'extase du plaisir ,
La rudesse du cœur, sa molle indifférence ,
Rien ne peut le soustraire à ta juste vengeance :
Un inutile espoir le flatte & le séduit ;
Il porte dans son sein le supplice qu'il fuit ,
Et toujours attentif à suivre ta victime ,
Tu pénètres par-tout où pénètre le crime.

Il est venu pour moi ce moment de terreur ,
Où l'homme se réveille & compte avec son cœur :
Le nuage se fend ; une main protectrice ,
Venant me retirer du fond du précipice ,

42

Détruit l'enchantement pire que le trépas,
Qui m'entraînoit au crime & ne l'excusoit pas.
Mes regards étonnés se portent sur moi-même.
Cet or, qui fut l'objet de mon ivresse extrême,
S'avilit à mes yeux, & recouvrant son prix,
Il ne me paroît plus qu'un objet de mépris.
O fortune ! ô chimère ! ô séduisante idole !
Que de tes cruautés le pauvre se console !
Tu fais payer trop cher aux malheureux mortels
L'honneur, l'affreux honneur d'encenser tes autels.

Ridicule tableau du chaos qui s'anime ,
Toi qu'on aime & qu'on hait , qu'on blâme &
qu'on estime ,
Paris, c'est contre toi que j'élève ma voix ,
Et pour te condamner, voici quels sont mes droits.

Dans tes murs enchantés , hélas ! je pris naissance ;
Orphelin à quinze ans , laissé dans l'indigence ,
Maudissant en secret la rigueur de mon sort ,
J'ai voulu l'éviter & prendre mon effor :
Entre mille talens , dont ton sein est l'asyle ,
Je choisis le plus sûr & le plus inutile.

Dans ces temples fameux où de jeunes Beautés,
Prêtresses de Vénus & des frivolités,
Font, sous l'œil dangereux d'une fausse Maîtresse,
Commerce de pompons, de gaze & de tendresse,

Guidé par le plaisir si fatale aux humains,
 J'adoptai des travaux indignes de mes mains :
 L'amour, l'oïfiveté, ces Dieux de la parure,
 Reçurent mes sermens avec un doux murmure ;
 Et naturalisé dans ce funeste état ,
 Mon nom de rang en rang voloît avec éclat ;
 Quand soudain, l'avarice agaçant mon génie,
 J'irritai les erreurs de la coquetterie :
 Une gaze pliée avec art sous mes doigts,
 Devenoit une rose, un œillet à mon choix :
 Reconnu pour un chef dans la brillante école,
 Mon enseigne *du Goût* en étoit le symbole.
 Le sexe énorgueilli de mes familiarités,
 M'érigeoit des autels comme aux Divinités ;
 Et l'instrument honteux de toutes les foiblesses,
 L'or, ruisseloit chez moi pour prix de mes sou-
 plesses.

Mais nous est-il permis, par ces pompeux riens,
 D'artérer le bonheur de nos Concitoyens ?
 Mon cœur n'étoit-il pas devenu sacrilège,
 En abusant ainsi du triste privilège
 Que sembloit m'accorder la sottise & l'erreur
 D'un Peuple qu'éblouit cette fausse splendeur ?
 Hélas ! c'est par mes soins que le luxe varie :
 La mode de la veille est aujourd'hui vieillie ;
 Et par un changement aussi précipité,

En versant ma fortune au sein des malheureux,
Béni de l'indigent, je le serai des Dieux.

Par M. Desalles.

A C O M E & O L I V E.

Histoire Africaine.

L'AMOUR, cette passion qui maîtrise nos sens & souvent nous fascine les yeux, est de tous les états & de toutes les conditions. Pour s'exprimer avec plus de délicatesse en Europe, elle n'en brûle pas moins vivement dans le cœur du sauvage Africain. Ce trait véritable ne contribuera pas peu à le prouver.

Acome, jeune noir, dans l'âge de sentir les impressions de ce beau feu, cherchoit une compagne. Olive, jeune Africaine du même canton, fut celle dont il fit choix. Sa douceur lui plut davantage que les traits de la beauté, dont elle n'étoit cependant pas dépourvue. Une convention mutuelle de s'aimer jusqu'au tombeau, étoit le seul lien qui les attachoit l'un à l'autre. Contens de

leur sort, ils couloient les jours les plus heureux; mais trop voisins d'un comptoir Européen, ils ne devoient jouir que peu de temps de cette douce tranquillité. La pêche & la chasse étoient les seules occupations d'Acome; sa moitié les partageoit; c'en étoit assez pour lui faire oublier ses fatigues, pour ne songer qu'au plaisir d'être auprès d'elle.

Deux ans s'étoient écoulés dans un genre de vie si heureux, sans avoir aucun fruit de leur union. Le sort leur préparoit bien des soupirs & des larmes, & si de leurs amours fût né un tendre rejeton, outre leurs malheurs, ils eussent eu aussi à pleurer celui de ce petit infortuné.

Un jour qu'Acome, sur le rivage près de sa pirogue, arrangeoit ses filets (Olive n'étoit point pour lors avec lui) quatre Matelots d'un Navire François, venus pour la traite des Noirs, admirent de loin l'air vigoureux de notre Africain. Sa jeunesse leur fait espérer de le vendre un bon prix. D'ailleurs la facilité de s'en saisir, & la sécurité dans laquelle il est, tout contribue à les encourager. Alors se jetant tous à la fois sur lui, ils rendent inutiles tous les efforts qu'il fait pour se

délivrer de leurs mains Envain il appelle Olive ; il voudroit au moins lui dire un dernier & éternel adieu ; mais cette compagne fidelle ne l'entendoit point. Ses ravisseurs l'embarquent dans sa propre pirogue , & gagnent leur vaisseau. Cet infortuné est enfermé avec la foule de ceux qu'un pareil sort réduisoit à l'esclavage.

La jeune Olive , qu'une épine avoit blessé au pied la veille , étant dans le bois à la chasse avec son époux * , n'avoit pu cette fois le suivre à la pêche ; mais toujours occupée de lui , elle tressoit une natte de joncs , fraîchement cueillis , pour qu'il s'y reposât à son retour.

Déjà le soleil avoit disparu dans l'onde , & Acome ne paroissoit point. Inquiète , elle parcourt le rivage , jette au loin sa vue , & ne découvre rien. Le vent avoit soufflé dans la journée , c'en est assez pour lui persuader qu'Acome n'existe plus ; elle l'appelle envain ; le triste écho des montagnes voisines répète ce nom si cher. Accablé de douleur , elle re-

* Je me suis permis le nom d'époux , attendu que ces deux Esclaves s'étoient unis suivant la coutume de leur Pays.

tourne à sa cabane. Quelle nuit cruelle elle passa ! Le sommeil avoit fui avec son époux. Cette natte si fraîche lui rappeloit à chaque instant le souvenir de celui pour qui elle la destinoit.

Acome, dans son désespoir, ne desiroit que la mort ; mais chargé de chaînes, il ne pouvoit nullement attenter à sa vie. Le moment du départ arrive ; le Navire fait voile pour la Martinique, lieu destiné pour la vente des Esclaves qu'il renferme. Notre époux, triste & languissant, ne fut pas des derniers à trouver un Maître. Quoique desséché par le chagrin, son âge fait tout espérer de lui. On offre un prix, & il est aussi-tôt livré à un habitant de cette Isle, nommé Auref. Loin de ressembler à quelques-uns de ses compatriotes qui, guidés par un sordide intérêt, croient trouver la fortune dans le sang de ces infortunés, dont ils sont cruellement prodigues, il avoit reçu de la nature un cœur compâtissant & sensible. Touché de l'air chagrin de son Esclave, il employa tout pour lui donner cette gaîté, qui répond ordinairement du succès de ces malheureux. Il commençoit enfin à désespérer de ses soins ; caresses, menaces, tout fut inutile.

Acome

Acome avoit résolu de mourir ; il menoit une vie triste & mélancolique ; & ce qui mettoit le comble à ses maux , étoit de ne pouvoir les épancher dans le sein d'un Noir de son Pays. De tous les Nègres de l'habitation , pas un n'entendoit son idiôme. Il lui fallut donc dévorer sa douleur ; sans doute qu'il y eût succombé , sans une circonstance des plus heureuses pour lui.

Son Maître , toujours attentif à ses maux , content d'ailleurs de ses services , qu'il rendoit de son mieux , cherche à lui donner un compagnon. En conséquence un Nègre de la même terre est acheté ; on lui fait partager la cabane d'Acome. Que d'informations de la part de ce dernier , touchant le seul objet pour lequel il veut vivre ! Celui-ci met le comble à sa joie en lui apprenant qu'Olive partage le même sort que lui , & qu'elle habite la même Isle. A cette nouvelle il devint tout un autre homme. Son ravissement s'exprime par mille sauts , mille attitudes grotesques. Auref presque aussi charmé que lui , cherche à deviner la cause d'un changement si subit ; il l'interroge par signes , & parvient enfin (par l'habitude qu'ont les habitans de

I. Vol. C

50 MERCURE DE FRANCE.

deviner ainsi les besoins de ces malheureux) à découvrir le sujet de son transport. Plutôt le père que le maître de ses Esclaves, il n'employoit les châtimens qu'à la dernière extrémité; & l'on peut dire que jamais la cupidité n'arma son bras. Faire le bien étoit son unique occupation. Il mène Acome à la Ville où venoit d'arriver cette nouvelle cargaison de Noirs.

Ces malheureuses victimes d'un barbare intérêt, étoient exposées, toutes nues, en vente, sur la place publique. Notre Africain n'eut point de peine à reconnoître sa tendre Olive. Cette infortunée l'avoit apperçu au même instant. Ils s'élancent dans les bras l'un de l'autre, & présentent le spectacle le plus attendrissant. Auref, touché de cette scène, n'avoit garde de l'interrompre: ce langage muet étoit celui de son cœur, aussi en entendoit-il toutes les expressions. Acome, après avoir fait éclater ses premiers transports, saisit Olive, la place aux pieds de son Maître, & s'y jette lui-même à son tour. La nouvelle Esclave est achetée & conduite par son époux, comme en triomphe, à l'habitation.

Elle lui raconte, les yeux baigrés de

pleurs, tout ce qu'elle a souffert depuis l'instant fatal où elle le crut perdu pour toujours. Occupée jour & nuit à te pleurer, lui disoit-elle, je te redemandois à tout ce qui pouvoit me rappeler ton souvenir. Sitôt que le soleil venoit d'éclairer ma chaumière, je la quittois pour aller baigner de pleurs le rivage où tu disparus; j'y restois jusqu'à ce que le même astre se plongeât dans les abysses où je te croyois englouti. Combien de fois ne lui ai-je point adressé mes plaintes? Combien de fois ne lui ai-je point redemandé mon cher Acome? Le peu de nourriture que je ne prenois qu'à regrett, suffisoit à peine pour me soutenir. Enfin un Roi voisin, ou plutôt un brigand à la tête d'une troupe de gens armés, fond dans notre hameau, massacre ceux qui opposent une foible résistance, & emmène prisonniers les femmes, les enfans & les fuyards. Je fus du nombre de ces derniers, & vendue à un Blanc qui m'a conduit ici. Loin de maudire ma destinée, je la trouve des plus heureuses, puisqu'elle me réunit à toi.

Acome l'avoit écouté dans le plus profond silence; il ne l'interrompit que pour la couvrir de baisers. L'on croira

C ij

52 MERCURE DE FRANCE

peut être que leurs infortunes touchoient à leur fin. Non; ils ne devoient jouir que de l'ombre du bonheur, fans en jamais posséder la réalité. Ces tristes jouets du sort le plus barbare, devoient en éprouver toute la rigueur. Le cœur sensible d'Acome devoit saigner encore une fois.

Auref avoit plusieurs enfans; l'un d'eux, prêt à s'établir, devoit avoir en partage un certain nombre d'Esclaves; le sort devoit en décider. L'habitation étoit une sucrerie, & cet Esclave, doué d'intelligence, avoit en peu de temps si bien saisi l'art de conduire cette manufacture, qu'il y étoit devenu très-essentiel; ainsi de droit il y devoit rester attaché. Mais Olive n'avoit rien qui pût la soustraire au caprice du hasard. Il fallut donc le subir. Le partage devoit être fait entre ceux qui, libres, n'avoient aucunes raisons pour ne pas se prêter à la circonstance, & ceux qui vivoient dans un commerce illégitime. Pour les Esclaves dont la Religion avoit cimenté les nœuds, ils ne pouvoient être séparés. La loi le défendoit, & leur Maître *,

* Auref étoit Membre du Conseil de cette Île,

préposé lui-même par état pour la faire observer, n'avoit garde de l'enfreindre.

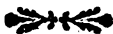
Le nombre des femmes étoit petit ; il ne fera donc point étonnant qu'Olive fût du nombre de celles sur qui tomba le sort. Elle est conduite, non sans peine, à la nouvelle demeure de son nouveau Maître. Acome ne vit point cette séparation sans en être accablé. Pour comble de malheur, un enfant qu'il avoit eu d'Olive, suivit sa mère. Cet infortuné se revit donc de nouveau plongé dans la plus profonde douleur ; elle n'étoit suspendue que par les visites rares que lui rendoit sa fidelle compagne, & que l'éloignement & le travail, auquel elle étoit assujétie, contribuoient à rendre moins fréquentes. Notre Esclave, trop sensible pour endurer de pareils revers, dépérissoit chaque jour ; une langueur mortelle s'empara de lui. Son Maître, que l'on vit toujours attentif à le soulager, ne se démentit point dans cette occasion. L'état d'Acome lui coûta quelques larmes ; il n'avoit point fait son malheur ; il voulut au moins réparer les maux qu'un cruel hasard avoit occasionné. Son fils, dédommagé d'une autre Esclave, rend Olive, qui est remise à

54 MERCURE DE FRANCE.

celui qui l'aimoit avec tant d'ardeur : mais la plaie de ce dernier avoit été rouverte tant de fois , qu'elle étoit devenue incurable. Il ne jouit pas long-temps de ce bonheur ; la mort lui ferma les yeux sur le sein de celle qui seule avoit eue des droits si puissans sur son cœur. Olive, la tendre Olive , fut accablée de ce coup. Pendant long-temps l'on crut qu'elle y succomberoit ; mais elle avoit un gage précieux de la tendresse de son cher & malheureux Acome ; il falloit vivre pour lui , & c'est-là le seul motif qui l'attache encore à la vie.

Trop malheureux Esclave ! ta bien-aimée ne fut pas la seule qui versa des larmes sur ta tombe ! Son funeste sort , dont je fus témoin , fait de tems en tems couler les miennes. Ton Olive, ta cabane, tes flèches & tes filers , étoient les instrumens de ta fortune & de ton bonheur en Afrique ; au lieu que dans nos climats tu es venu chercher des chaînes & la mort.

Par M. F. D. F. Off. d'Art.



*VERS présentés à Monseigneur LE GARDE
DES SCEAUX, par les Libraires &
Imprimeurs de Paris, en remerciement
de son Buste qu'ils ont fait placer dans
leur Salle d'Assemblée.*

Exegit monumentum ære perennius.

LE Buste précieux qui nous offre tes traits ;
Peut éprouver des temps la fatale puissance ;
Mais tu fais dans nos cœurs fonder par tes bienfaits
Un monument constant : c'est la reconnoissance.

Par un Libraire.

ÉTRENNES A UNE DEMOISELLE.

DAIGNEZ d'un serviteur constant
Recevoir le fidèle hommage ,
Et souffrez qu'il ait l'avantage
De vous tourner un compliment.
Il vous aime bien tendrement ;
Mais , quoique son cœur en murmure ,
Il ne le dit qu'une fois l'an :

Civ

Et ce n'est pas trop, je vous jure,
Quand on le pense à tout moment.

*Par M. de R***, de Péronne.*

*A Madame FAVART, nouvellement
mariée avec M. Favart le fils, en lui
envoyant deux cachets de feu Madame
Favart.*

EN unissant vos cœurs, l'amour & l'hyménée
Du bel âge ont uni tous les dons excellens,
Et Minerve, qui veille à votre destinée,
Se plut à l'embellir du charme des talens.

De l'amitié sincère, en recevant l'hommage,
Et le plus simple des tributs,
Des cachets de Favart agréez le partage;
A sa charmante Bru ne sont-ils pas bien dûs?

De la tendre amitié qu'ils soient pour vous le gage,
A ce titre je les reçus:
Qu'ils vous soient précieux, Favart en fit usage,
Et sa rose doit être un de vos attributs.

Le chiffre de Favart comble seul mon envie.

Eh ! quel don de sa main pouvoit m'être plus doux ?
 Pour ne l'oublier de ma vie ,
 Ai-je besoin d'un nombre de bijoux ?

Ah ! que n'est-elle encor pour voir dans sa famille
 Tant d'heureux talens réunis !
 Elle auroit votre cœur , vous nommeroit sa fille ,
 Et jouiroit du bonheur de son fils.

Son immortel époux , dont la Muse légère
 Offre tant d'agrément & de variété ,
 D'une Grâce nouvelle en devenant le père ,
 Reçoit de votre cœur l'hommage mérité.

Toujours heureuse de lui plaire ,
 Adorez-le , jeune Beauté ;
 Les tendres soins d'une fille si chère ,
 Lui rendront sa félicité.

Par M. Guérin de Frémicourt.

LE MIROIR DE LA VÉRITÉ.

Fable.

U N Artiste plein de génie ,
 Inventajadis un miroir

Cv

58 MERCURE DE FRANCE.

Si merveilleux, si beau, qu'en Europe, en Asie,
Que par-tout on brûloit du desir de s'y voir ;
Tout le monde y couroit comme à la Comédie.
D'avidés spectateurs, étonnés, confondus ,
La tête encor toute remplie
Des phénomènes qu'ils ont vus ,
Interdits , muets & confus,
S'en reviennent de compagnie ,
Et se promettent bien de n'y retourner plus.
Quel miroir !... Il peignoit non le masque, mais
l'homme.

La honte & l'effroi des pervers,
Il fit rougir Paris, Pékin, Londres & Rome ;
Il eût fait honte à l'Univers.

Sous l'utile manteau de l'humaine sagesse ,
Là , le Sage apperçoit mille défauts divers ;
Mais le miroir sévère épargnoit la foiblesse ,
Et rectifioit les travers.

Parmi des fous de toute espèce ,
Là rougit une Agnès qui se moque d'un sot ;
Là meurt de honte une Lucrece ,
Qui se voit confondue & ne peut dire un mot.

De ses charmes vainqueurs Laïs préoccupée ,
S'avance vers la glace & regarde à son tour.
La coquette fut bien trompée ,
Et son miroir ici lui joue un cruel tour ;

Il offre à ses regards... une froide poupée ,
 Triste jouet de mille enfans ,
 Qui, devenus enfin sages à leurs dépens ,
 Dégoutés d'un plaisir que le cœur défavoue ,
 Et qui ne dit plus rien aux sens ,
 Jettent avec mépris leur jouet dans la boue.

Turcaret , dans la glace ayant jeté les yeux ,
 Voit paroître un cheval lourd, pousif, ombrageux ,
 Fier d'une housse à triple frange ,
 Fier d'un brillant harnois qui le rend plus affreux :
 Un vil porc engraisé du sang des malheureux ,
 Un vase d'or rempli de fange.

Un Grand bien fier , bien dédaigneux ,
 Et dont l'ame étoit des plus basses ,
 Voit sur un théâtre pompeux ,
 Un Nain guindé sur des échâsses.

A l'œil superbe & dur du plus fier des Sultans ;
 Au milieu de sa cour tremblante ,
 On expose , on offre , on présente
 Le miroir , l'effroi des Tyrans.

D'un trône que le crime & la mort environnent ,
 S'élève un parricide , au sinistre regard ,
 Un despote cruel que des cyprès couronnent ,
 Et dont le sceptre horrible est un sanglant poignard.

C vj

60 **MERCURE DE FRANCE.**

Tout change : & ce trône sublime
N'est plus qu'un funeste échafaud ;
Le fier Monarque est la victime,
Son propre fils est le bourreau.
Le monstre expire & tout s'efface.
Le spectateur pâlit & détourne les yeux.
Au courroux la terreur fait place,
Et le miroir audacieux
Est renversé, brisé, pour prix de son audace.
Bientôt le Héros en fureur,
Sur les débris épars de la fidelle glace,
Perce... fait expirer l'intrépide inventeur.

Par M. Drobecq.

ODE A VÉNUS. Horace, XXVI,
Livre III.

Vixi puellis , &c.

DANS les doux combats des amours ,
J'ai gagné plus d'une victoire.
Vénus illustra mes beaux jours ;
Que les monumens de ma gloire
Lui soient consacrés pour toujours.

Dans le Temple de l'Immortelle
Portez ces leviers, ces flambeaux,

Ce fer funeste à mes rivaux ,
Et ce luth , organe fidèle
De mes plaisirs & de mes maux.

C'en est fait , je renonce à plaire.
Reçois mes adieux , ô Cypriis !
Mais du moins , pour grâce dernière ,
Frappe Chloé dans sa colère ,
Et venge-moi de tes mépris.

Par M. L. R.

*Explication des Enigmes & Logogryphes
du Mercure de Novembre.*

LE mot de la première Énigme du Mercure de Décembre est *Billard* ; celui de la seconde est le *Chat* ; celui de la troisième est le *Gage-Touché*. Le mot du premier Logogryphe est *Bronze* , où se trouvent *bon* , *or* , *onze* , *robe* , *bouze* , *borne* , *zône* , *roze* , *nez* ; celui du second est *Livre* , où l'on trouve *ivre* , *lire* (instrument).



É N I G M E.

JE suis l'aîné d'une famille ,
 Qui, comme tu verras, Lecteur ,
 En maints enfans mâles fourmille ;
 Mais si je n'eus jamais de sœur ,
 Je n'y perds rien, ma foi, car j'ai bien plus d'un
 frère.

Ce n'est pas tout ; tu croyois qu'un enfant
 Étoit toujours plus jeune que sa mère ,
 Je suis pourtant la preuve du contraire :
 Car tu sauras que dans le même instant ,
 La mienne & moi recevons l'existence.
 Apprends encor que j'ai de la puissance ;
 A peine je parois qu'on est en mouvement
 Aux champs , à la cour , à la ville ,
 L'on va , l'on vient & l'on babille ,
 Dieu fait & combien & comment.
 Un tel pouvoir pourtant m'étonne ,
 Car pour m'aimer il faut être un enfant ;
 Et quiconque raisonne ,
 Me doit haïr assurément.

Par M. V.



A U T R E.

UN Laboureur peut toujours espérer
 Du grain qu'il a semé, la récolte abondante ;
 Mais je cultive un champ que j'ai beau labourer ,
 Il ne rapporte rien de tout ce que j'y plante.
 Je travaille pour des ingrats ,
 Qui n'ont de mon labeur nulle reconnoissance ;
 Mais si de ce travail ils ne me payent pas ,
 J'en fais fort bien tirer d'ailleurs la récompense.
 Dans mon emploi souvent , & de dessein ,
 Je fais coucher le fils avec sa mère ,
 Le frère avec sa sœur , la fille avec son père ,
 Et la cousine avecque son cousin.
 Rimer n'est pas mon exercice ,
 Je m'y prendrois tout de travers ;
 Mais ceux à qui je rends service
 Font naturellement bientôt après des vers.
 Aux parens , aux amis , & même en leur présence ,
 On me voit enlever ce qu'ils ont de plus cher ,
 Sans qu'ils se mettent en défense
 Et tentent de me l'arracher.
 Mon ouvrage , quoique pénible ,
 Ne me chagrine pas pourtant ,
 Toujours il s'achève en chantant ;
 Bien loin qu'à la fatigue l'on me trouve sensible.

De ma profession si l'on fait peu de cas,
 Abus ; car sur ce point à bon droit je m'obstine
 Qu'on devoit lui donner le pas,
 Immédiatement après la Médecine.

Par M. Darblay.

A U T R E.

DE Bacchus un adorateur
 Ne peut m'entendre sans frayeur ;
 Souvent du Vigneron je détruis l'espérance ;
 Et suis d'un élément qu'il voit avec horreur ;
 Cependant je tiens ma naissance
 De l'astre bienfaisant , dont la douce chaleur
 Fait naître , mûrit & colore
 Du vainqueur de l'Indus les trésors précieux.
 Les peuples superstitieux ,
 Chez qui l'oignon est un Dieu qu'on adore ,
 Envain me demandent aux cieux :
 Et pour hâter le moment où je cesse ,
 De la source du Nil tous les noirs habitans ,
 Que ma constance accable de détresse ,
 Fatiguent Jupiter de leurs vœux impuissans.

Par M. Louis Guilbaut.



L O G O G R Y P H E.

MA mère à douze fils donnant leur héritage,
 Par l'effet du hasard, j'obtins l'onzième lot;
 Aujourd'hui, le premier vient m'échoir en par-
 tage;

Mes freres, néanmoins, n'en ont pas dit le mot.

Quand je parois, le fou, le sage,
 Ne font que courir & trotter.

Que faire? c'est un vieil usage
 Qu'envain on voudroit réformer.
 Sept pieds forment mon existence,

En les posant diversement,

Ami Lecteur, avec aisance,

Vous trouverez facilement

Ce qu'on a de plus cher au monde;

L'espérance des Commerçans;

L'intime compagne de l'onde;

Une ville chez les Normands;

Ce qui décore une boisure;

Un lieu difficile à franchir;

Une très-commode monture;

Ce qu'on ne sauroit définir;

Une liqueur souvent traîtresse;

Le vrai sentier de l'Hôpital;

Ce qui s'écoule avec vitesse;

Enfin un péché capital.

A U T R E.

Au genre humain utile hermaprodite,
On pourroit me trouver jusqu'au sein d'Amphitrite ;

Suis-je du genre masculin ,
De moi, Lecteur, tu fais usage ,
Très-souvent je suis dans ta main.

M'aime-tu mieux du genre féminin ?
Je n'aurai pas moins d'avantage ,
Je suis sur toi soir & matin.

Mais, pour me deviner, réfléchis & combine ;
Quatre de mes six pieds servent en médecine ;
Et cinq font un Royaume, en un pays lointain.
De toi-même veux-tu la plus noble substance ?

Trois de mes pieds , avec aisance ,
La présenteront à tes yeux ;

Faut-il encor s'expliquer mieux ?

Pour te donner de l'exercice ,

Je puis t'offrir un animal

Que par-tout on traite fort mal ,

Quoi qu'on en tire bon service ;

Je peux encor dans un jardin

T'offrir & légume & saladé ;

On ne fait point sans moi le service divin ;

ROMANCE, *Par M.D.L.*

Andantino allegretto.

Je l'ai plan-té je l'ai vû
nai-tre Ce beau ro-zier où
les oi-seaux Venoient chan-
-ter sous ma fe-nê-tre Per-
-chés, perchés sur ses jeunes ra-
-meaux sur ses jeunes rameaux,
Pe-tits oi--seaux troupe
a-mou-reu-se Ah! par pi-
-tié ne chan-tez pas



3.^e Couplet.

Pour les trésors d'un nouveau monde

Il fuit l'amour, brave la mort.

Helas ! pourquoi chercher sur l'onde.

Le bonheur qu'il trouvoit au port.

4.^e Coup.

Vous, passageres hirondelles

Qui revenez chaque Printems,

Oiseaux sensibles et fidelles

Ramenez-le moi tous les ans.

FIN.

Aime-tu le concert , le bal , la sérénade ?

Eh bien ! regarde un violon ,

Considère une basse , un fistre , une guitare ,

Tu me verras ; mais je m'égare :

Plus léger que le papillon ,

Pour mieux débrouiller ce grimoire ,

J'allois , je crois , de l'écumoire

Te mener jusqu'au goupillon ;

Revenons plutôt au ménage.

Mais à quoi bon m'étendre davantage ?

Tu peux me chercher simplement ,

Sans recourir à l'analyse :

À toute heure sur toi , si tu n'es sans chemise ,

Tu me trouveras sûrement.

*Par M. Dasnières, Officier de la
Marine, à Brest.*



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Le Voyageur François, ou la connoissance de l'ancien & du nouveau Monde, mis au jour par M. l'Abbé de la Porte. Tomes XXI & XXII in-12. Prix 3 liv. chaque volume rel. A Paris, chez L. Cellot, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine, 1776.

Ces deux nouveaux volumes ne sont pas les moins curieux de cette intéressante collection. L'Auteur y fait parcourir à son Voyageur le Danemarck, la Suède, la Courlande & la Pologne. Il se montre toujours attentif à joindre à la description de chaque Pays, les détails les plus satisfaisans sur le gouvernement, les mœurs, le commerce, l'industrie, les sciences, & généralement sur tout ce qui peut piquer la curiosité, relativement à un Pays policé. C'est avec le même soin qu'il rapporte ce que l'histoire & les antiquités des Nations, chez lesquelles il fait voyager son Lecteur, renferment de plus remarquable. On lira

fur-tout avec intérêt, à l'article de Danemarck, quelques détails sur la mythologie des anciens Scandinaves. M. l'Abbé de la Porte indique la source dans laquelle il les a puisés; c'est l'Edda, Ouvrage d'une antiquité très-reculée, & fort propre à répandre du jour sur l'histoire des opinions & des mœurs des Peuples qui habitoient autrefois ces régions septentrionales. Comme ce monument précieux est très-peu connu hors des bornes de la Scandinavie, nous allons rapporter quelques-uns des traits qu'en cite le Voyageur François: ils ne pourront manquer de faire plaisir à nos Lecteurs, pour qui, en général, ils doivent avoir le mérite de la nouveauté.

Les principales Divinités dont l'Edda fait mention, sont Thor, Loke, Balder, Tyr, Hoder & Hermode. « Le premier » est le plus fort des Dieux & des hommes. Il possède un Palais, dans lequel » il y a cinq cents quarante salles. Son » char est tiré par deux boucs; & c'est » sur cette voiture qu'il voyage dans le » Pays des Géans. Il possède trois choses » précieuses : une massue à laquelle rien » ne résiste; un baudrier qui, lorsqu'il » le ceint, le rend plus fort de moitié;

70 MERCURE DE FRANCE.

» des gants de fer , sans lesquels il ne
» pourroit faire usage de sa massue.

» Un jour qu'il voyageoit avec Loke
» dans son char , il alla loger chez un
» Payfan. L'heure du souper étant venue ,
» il tua ses deux boucs & les fit cuire. Il
» invita le payfan , sa femme & leurs
» enfans , à manger avec lui. Le fils de
» son hôte se nommoit Tiulfe , & sa fille
» Raska. Thor leur recommanda de jeter
» tous les os dans les peaux de ces boucs ,
» qu'il tenoit étendues près de la table ;
» mais le jeune Tiulfe , pour avoir de la
» moëlle , rompit avec son couteau l'os
» d'une jambe.

» Après avoir passé la nuit dans ce
» lieu , Thor se leva de grand matin ,
» & s'étant habillé , il ne fit que toucher
» le manche de sa massue , & dans l'in-
» stant , les deux boucs reprirent leur
» forme & la vie. Le Dieu voyant que
» l'un deux boîtoit , en devine la cause ,
» & entre dans une colère épouvantable.
» Il prend sa massue & la serre avec tant
» de force , qu'on voit blanchir les join-
» tures de ses doigts. Le Payfan trem-
» blant , craint d'être terrassé d'un seul
» de ses regards. Ses enfans se joignent à
» lui , pour supplier le Dieu de leur par-

» donner. Touché de leur crainte, Thor
 » s'appaise, & se contente d'emmener
 » avec lui Tiulfe & Raska. Il laisse ses
 » boucs dans ce lieu, & se remet en
 » route pour se rendre dans le Pays des
 » Géans.

» A l'entrée de la nuit, cherchant
 » un endroit pour se coucher, ils entrent
 » dans une maison, passent dans une
 » chambre & s'y reposent. Le lendemain,
 » Thor voit, auprès de cette habitation,
 » un homme prodigieusement grand,
 » qui lui dit : Je m'appelle le Géant
 » Skrymner ; pour toi , je fais que tu es
 » le Dieu Thor ; & je n'ai pas besoin de
 » te demander si tu n'a pas pris mon
 » gant ? En même temps il étend la main
 » pour le reprendre ; & Thor s'apperçoit
 » que cette maison où ils ont passé la
 » nuit, est ce même gant, & la chambre
 » un de ses doigts. La nuit suivante,
 » comme le Géant dormoit profondé-
 » ment, Thor prend sa massue & la lui
 » lance dans la joue avec tant de vio-
 » lence , qu'elle s'y enfonce jusqu'au
 » manche. Le Géant se réveille & porte
 » la main à sa joue , en disant : Y a-t-il
 » des oiseaux perchés sur cette arbre ?
 » Il me semble qu'il m'est tombé une
 » plume sur le visage.

72 MERCURE DE FRANCE.

„ Nos Voyageurs se lèvent de grand
 „ matin, & continuant leur route, ils
 „ apperçoivent une Ville située au milieu
 „ d'une vaste campagne. Ils y entrent,
 „ & arrivent au Palais du Roi. Si je ne
 „ me trompe, dit le Monarque, ce petit
 „ homme que je vois-là, doit être Thor;
 „ voyons un peu, ajoute-t-il, en lui
 „ adressant la parole, quels sont les arts
 „ où tu te distingues, toi & tes compa-
 „ gnons? Car personne ne peut rester ici,
 „ à moins qu'il ne sache quelque métier,
 „ & n'y excelle.

„ Loke parla le premier, & dit que
 „ son art étoit de manger plus que per-
 „ sonne. Le Roi fit venir un de ses cour-
 „ tisans qui se nommoit Loge, & l'on
 „ apporta un tonneau plein de viande,
 „ que nos deux champions se mirent à
 „ dévorer. Le tonneau fut vuide dans
 „ l'instant; mais Loke n'avoit mangé de
 „ sa portion que la chair, au lieu que
 „ l'autre avoit avalé la viande & les
 „ os. Tout le monde jugea que Loke
 „ étoit vaincu. Le Prince demanda à
 „ Tiulfe ce qu'il savoit faire. Le jeune
 „ homme répondit qu'il disputeroit avec
 „ le plus agile des courtisans, à qui cour-
 „ roit le plus vite en patins. On lui
 „ donna

„ donna pour adverfaire , un coureur
 „ nommé Hugo. Celui-ci avoit déjà
 „ touché le but , que Tiulfe n'étoit encore
 „ qu'à moitié chemin. Le prix de la
 „ course fut adjugé au vainqueur. Thor
 „ dit au Prince qu'il disputeroit avec toute
 „ sa Cour à qui boiroit le plus. Le Roi fit
 „ apporter une grande corne ; l'Echan-
 „ son la remplit , & le buyeur engloutit
 „ une quantité prodigieuse de ce qu'elle
 „ contenoit , sans reprendre haleine.
 „ Quand il eut éloigné la coupe de sa
 „ bouche pour regarder dedans , à peine
 „ s'apperçut-il que la liqueur fût dimi-
 „ nuée. Il y revint jusqu'à trois fois ;
 „ mais il s'en fallut bien qu'il pût vider
 „ toute la corne. Il la rendit au Prince ,
 „ sans vouloir continuer plus long-temps
 „ ce genre d'escrime , aimant mieux
 „ s'avouer vaincu.

„ Thor passa la nuit dans ce lieu avec
 „ ses compagnons , & le lendemain il
 „ se prépara à partir. Le Roi l'accom-
 „ pagna hors de la Ville ; & comme ils
 „ étoient prêts à se dire adieu : Il faut ,
 „ dit le Prince , que je vous découvre à
 „ présent la vérité. Je vous assure que
 „ si j'avois prévu que vous eussiez tant
 „ de force , je ne vous aurois pas laissé

74. MERCURE DE FRANCE.

» entrer dans ma Ville ; mais je vous ai
 » enchanté par mes prestiges. D'abord,
 » dans la forêt où je vins au devant de
 » vous, vous voulûtes me frapper de
 » votre massue. Je me cachai derrière
 » un rocher, contre lequel le coup porta,
 » & manqua de l'abattre. J'ai usé des
 » mêmes prestiges dans les combats que
 » vous avez soutenu contre les gens de
 » ma cour. Dans le premier, Loke a
 » dévoré, comme un affamé, toute sa
 » portion ; mais son adversaire étoit un
 » feu errant, qui a consumé les viandes,
 » les os & le vase qui les contenoit.
 » Celui qui a disputé le prix de la course,
 » étoit mon esprit, que Tiulfe ne pou-
 » voit égaler en rapidité. Quand vous
 » avez voulu vuider la corne, vous avez
 » fait une merveille, que je ne pourrois
 » pas croire si je ne l'avois vue ; car un
 » des bouts s'étendoit jusqu'à la mer,
 » ce que vous n'avez pas apperçu ; &
 » quand vous irez au bord de l'Océan,
 » vous verrez combien il est diminué.
 » A présent que nous allons nous quitter,
 » je vous déclare qu'il est avantageux
 » pour l'un & pour l'autre, que vous ne
 » veniez jamais me revoir.

» Comme il achevoit ces mots, Thor

» indigné prend sa massue , & veut frap-
 » per le Monarque ; mais celui-ci dispa-
 » roît ; & le Dieu retournant vers la
 » Ville pour la détruire , ne trouve plus
 » qu'une campagne couverte de verdure.
 » Il continue son chemin , & revient ,
 » sans se reposer , jusques dans son Pa-
 » lais ».

La Suède , la Gourlande & la Pologne
 donnent également lieu à une foule de
 digressions non moins intéressantes. Com-
 me le Voyageur est censé avoir parcouru
 ces États en 1756 , M. l'Abbé de la Porte
 a ajouté un supplément à l'article de la
 Pologne , contenant un détail succinct
 des révolutions de ce Royaume , posté-
 rieures à cette époque.

En général , cet Ouvrage , qu'il faut
 distinguer de la foule des compilations ,
 continue à mériter un accueil favorable
 par la variété des matériaux dont il est
 composé , & par la clarté & l'agrément
 du style.

*Les Confessions du Comte de *** ; par*
M. Ductos , de l'Académie Française ;
édition ornée de belles gravures par
les meilleurs Maîtres.

Dij

*Si quis rapiet ad se quod erit commune,
Stultè nudabit animi conscientiam.*

PHÈDR.

A Londres ; & se trouve à Paris , chez Costard , rue Saint-Jean-de Beauvais , la première porte cochère au-dessus du Collège ; in-8°. 2 parties.

On fait que ce fut Madame de T. dans la société de laquelle M. Duclos entra de bonne heure , qui l'engagea à écrire quelques Romans. L'Ecrivain philosophe qui avoit observé les hommes , ne devoit pas se refuser au plaisir d'essayer de mettre en action les observations qu'il avoit faites ; il céda volontiers à cette invitation : le goût de sa société ; le sien en particulier étoit celui des portraits. Il en remplit les Confessions du Comte de***. Un homme livré au plaisir , le cherchant de tous côtés , rencontre sans cesse des personnages nouveaux , qui se présentent successivement sur la scène ; ils sont peints d'une manière agréable & variée qui attache ; mais ce n'est qu'une suite de portraits qu'on n'eût pu multiplier davantage , sans fatiguer ;

le cadre n'a été imaginé que pour les rassembler. Les personnages sont bien peints; mais ils n'agissent pas assez. L'Auteur semble n'avoir étudié que les grands traits caractéristiques de l'homme. Il n'a peut-être pas porté la même profondeur d'observation dans les passions qui se diversifient à l'infini, & qui offrent tant de nuances intéressantes à saisir; & on fait que le développement des passions est l'ame des Romans. Le seul homme qui en a su tirer le plus grand parti, est M. de Crébillon, dont les productions, quelquefois délicates, mais que nous ne considérons ici que comme des productions d'esprit & d'imagination, peuvent servir de modèle. Cet Écrivain, né avec une imagination vive, brillante & féconde, un cœur sensible, une connoissance particulière des passions & du monde, a offert des exemples de la manière de les peindre selon les temps, les lieux, les personnes, les caractères & les âges; des fictions ingénieuses, & qui attachent par leur originalité & par leur singularité même, lui fournissent tous les cadres, & sans cesse on retrouve dans les détails l'expression fidèle des mœurs & de la société; on les reconnoît,

78 MERCURE DE FRANCE.

& avec plus de plaisir encore, dans les Pays inconnus où il transporte les Lecteurs; il n'est ni moins vrai, ni moins intéressant lorsqu'il ne sort pas de la France: on peut en attester tous ceux qui ont lu les *Égaremens du cœur & de l'esprit*, Roman charmant, qui ne laisse qu'un regret lorsqu'on le quitte, celui de ne pas le trouver fini. Si M. Duros offre une galerie de portraits, comme on l'a dit, M. de Crébillon en offre une de tableaux également intéressans & bien faits.

Mais ne nous arrêtons pas à l'analyse des *Confessions du Comte de ****. Ce Roman est connu de tous nos Lecteurs; & quoiqu'il eût été réimprimé plusieurs fois depuis vingt à vingt-cinq ans, les exemplaires en étoient devenus rares. La nouvelle édition qu'on en présente, ne peut qu'être bien accueillie; elle est sans contredit plus soignée qu'aucune de celles qu'on a publiées. On y a joint des ornemens, dont les précédentes s'étoient passés; le Roman n'a pas eu besoin de ce passe-port, & n'en a pas besoin davantage aujourd'hui. Tout ce qui peut déparer cette édition, c'est peut-être la vie de l'Auteur qu'on a mise à la tête.

c'est une satire violente contre les Philosophes , à l'occasion d'un Philosophe qu'on ne fait pas connoître.

Essai sur le caractère & les mœurs des François, comparés à ceux des Anglois.
A Londres; & se trouve à Paris, chez Valade, Libraire du Roi de Suède, rue Saint Jacques. Prix 1 liv. 16 s. in-12.

Cet Ouvrage est traduit de l'Anglois; l'original est simplement intitulé : *An account of the charecter and manners of the French*; il fut publié en 1770; nous avons eu l'original entre les mains, & le Traducteur ne s'est pas borné à faire des retranchemens; il a quelquefois corrigé, ou du moins changé les détails de son Auteur: on n'en fera pas surpris. Les mœurs des François sont l'objet principal, & la comparaison qu'on en fait avec celles des Anglois, n'est qu'accessoire; elle ne vient que pour prouver la supériorité de ceux-ci sur tous les points importants; & on ne reconnoît guère celle des François que dans les bagatelles & les frivolités. La balance entre deux Peuples voisins & rivaux, pour être tenue

Div

80 MERCURE DE FRANCE.

exactement, ne devroit peut-être pas être entre les mains d'un Anglois ni d'un François ; il faudroit un Philosophe étranger à l'un & à l'autre, & le travail de ce Philosophe seroit assurément précieux & intéressant. Il ne s'étendrait pas, comme l'on fait ici, sur une multitude de minuties assurément indifférentes. Qu'importe au caractère & aux mœurs d'une Nation, non pas la manière dont elle se nourrit, mais le dénombrement des plats qu'on sert sur les tables des gens riches, & l'ordre dans lequel on les sert ? La gaieté qui préside aux repas des François, contraste avec le silence par lequel commencent tous ceux des Anglois, & le bruit qui y succède, lorsqu'on entame quelques discussions politiques, qui finissent quelquefois par de gros mots de la part des disputans de partis opposés. On n'auroit pas dû glisser sur la sobriété qui règne au milieu du luxe des tables Françaises ; on auroit pu la comparer aux excès si fréquens chez leurs voisins.

Nous doutons que l'Auteur ait bien vu la France, lorsqu'il dit que les belles femmes y sont très-rares. La beauté est une plante qui ne croît pas com-

» munément sur le sol François. Il faut
 » l'y chercher avec autant de difficulté ,
 » qu'elle se rencontre aisément en An-
 » gleterre, où toutes les rues offrent des
 » objets charmans , avec une profusion
 » qui a mérité de la part d'un illustre
 » Étranger , qui visitoit la Cour de Char-
 » les I , un compliment , dont voici le
 » dernier vers :

» *Huc venerem credas transposuisse Paphon.*

» On croiroit que Vénus transporte ici Paphos ».

On pourroit trouver qu'une galanterie
 ne fait pas une autorité.

On accuse ici les François de se faire
 un plaisir malin de critiquer les Anglois ,
 qui n'ont peut-être jamais trouvé chez
 eux de meilleurs Panégyristes. Quelle
 Nation les a mieux loués & leur a rendu
 plus de justice ? Les François , dit-on ,
 s'arrogent le premier rang dans la carrière
 du génie & de la gloire ; ils donnent le
 second aux Anglois. On ne manque pas
 dans cette occasion de citer l'exemple de
 Thémistocle , qui s'attribua la primauté
 sur tous les Capitaines Grecs , parce que
 chacun d'eux le plaçoit immédiatement
 après lui. L'Europe est le seul Juge sur

D v

§2 MERCURE DE FRANCE.

la préférence littéraire; elle paroît avoir prononcé. Quelle est la langue la plus universellement répandue, celle qu'on pourroit dire qu'on parle généralement? Quelle est la Nation qui a un Théâtre dans toutes les Cours étrangères? L'Auteur se fait cette demande; mais la réponse étoit embarrassante par ses conséquences, & il n'en fait aucune; il oublie qu'il l'avoit donnée dans un autre endroit, en parlant de la musique Française. « Tan-
» dis qu'on joue dans toute l'Europe des
» compositions Allemandes, Italiennes,
» Angloises, Portugaises même, la mu-
» sique Française n'est reçue nulle part
» qu'en France ».

L'impartialité dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, est un mérite rare, qu'il ne faut pas s'attendre à trouver ici; elle auroit pu rendre cet Ouvrage très-intéressant; & l'Auteur, à en juger par quelques observations où il n'est pas question de comparer les deux Peuples, paroît avoir saisi, dans bien des endroits, le véritable caractère des François. Son livre se fait lire avec plaisir; dans les parties mêmes où il donne le plus à ses préjugés, il peut piquer notre curiosité; & s'il blesse quelquefois notre amour-

propre, il nous rendra circonspects nous-mêmes, lorsque nous entreprendrons de juger & d'apprécier les autres Nations.

Les Commandemens de l'honnête Homme,
ou maximes de morale faciles à retenir, & principalement destinées à l'usage des petites Ecoles; par M. F. in-8°. Prix 4 sols. A Paris, chez d'Houry, Imprimeur Libraire de Mgr le Duc d'Orléans, rue de la Vieille-Bouclerie; 1776.

Les Commandemens de l'honnête-Homme sont présentés dans ce livre en distiques, suivant le modèle des Commandemens de Dieu & de l'Eglise, insérés dans les Catéchismes pour les petites Ecoles. Ces principes sont utiles pour la conduite de la vie, & propres à inspirer le goût des vérités civiles & morales à cette classe précieuse d'hommes, sans lesquels nous manquerions de tout. C'est pourquoi l'Auteur invite toutes les personnes élevées en dignité de les répandre, & de les faire connoître le plus qu'il est possible. Ils ont été aussi imprimés en forme de placards ou d'affiches, pour être appliqués contre les

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

murs des vestibules des Châteaux, ainsi que dans les Écoles, & sous les porches des Paroisses de Village.

Voici quelques-unes de ces maximes :

Ton Souverain tu serviras
Avec zèle & fidélité.

Tous les humains regarderas
En frères véritablement.

Chaste & sobre toujours seras
Pour être en santé longuement.

Paresse, envie, orgueil fuiras,
Et colère semblablement.

Avarice mépriseras,
Pour n'exister honteusement, &c.

Le Souper des Enthousiastes; in-8°. de 41 pages. A Amsterdam; & à Paris, chez Cellor, Imprim.-Lib. rue Dauphine; 1776.

Les Enthousiastes de ce souper font une apologie très-exaltée du bel Opéra d'Alceste. Rien, suivant eux, n'est comparable à la musique de M. le Chevalier Gluck. Ce Compositeur est sans doute

un grand Maître; il fait exprimer surtout la douleur & les sentimens pathétiques; cependant on a cru s'appercevoir qu'il tiroit presque tous ses effets de l'harmonie; que son coloris, en général, étoit sombre; qu'il avoit une manière un peu monotone; que ses Opéra se ressembloient beaucoup, & qu'ils sont peu variés; qu'il négligeoit trop le chant, qui est la partie de l'invention & le vrai signe du génie. Il disoit un jour qu'il voudroit se passer de musique: c'est ainsi qu'en voulant perdre de vue l'art, pour se rapprocher de plus près de la nature, il oblige ses Acteurs d'abandonner le chant, & de se livrer aux cris de la passion. Nous croyons au contraire qu'une copie si exacte détruit le plaisir qui naît de la difficulté vaincue. Pourquoi admirons-nous l'art du Peintre, qui fait donner du relief & du mouvement à ses figures sur la toile, ou le Sculpteur qui donne de la souplesse & de la grace au marbre? C'est que ces habiles Artistes ne nous trompent point, quoiqu'ils nous enchantent par la magie de leurs talens. Mais qu'un Sculpteur emploie les couleurs, & les habillemens des personnages vivans, sur les figures qu'il modèle, il plaît alors d'autant moins, qu'il s'appro-

16 MERCURE DE FRANCE.

che d'avantage du naturel, qu'il s'éloigne de son art, & qu'il franchit les difficultés d'où naît le charme de son ouvrage. Il en est de même de la musique, qui perd son principal caractère, si on lui ôte le chant pour y substituer des cris, ou des expressions forcées. L'analyse que les Enthousiastes du souper nous font de la musique de l'Opéra d'Alceste, est toute dans le ton admiratif. Un Abbé s'écrie, au milieu de ceux dont il a allumé l'imagination : *mes Amis, me voici comme le Grand Prêtre au moment de l'inspiration ; vous êtes de véritables admirateurs ; votre esprit n'a point jugé, mais votre ame a senti ; & M. l'Abbé n'oublie point alors la plus petite ritournelle, sans en relever l'extrême beauté. Il est singulier de voir comme il trouve des prodiges de génie, jusques dans les morceaux les plus simples : Auroit-on pu croire, dit-il, avant cet Opéra, qu'un même chant pût exprimer à la fois deux sentimens, & sur-tout deux sentimens opposés ? O Rubens ! Peintre immortel ! ton art n'aura pas seul dérobé ce secret à la nature ! Cet enthousiasme soutenu a trop l'air du persiflage, & doit offenser M. le Chevalier Gluck. Ce Compositeur peut être compté parmi les plus habiles*

Maîtres ; mais il ne souffriroit pas qu'on voulût lui élever une statue colossale au-dessus des hommes de génie qui l'ont égalé , & quelquefois surpassé , dans la même carrière.

*Nouvelle Histoire de la Russie, depuis l'origine de la Nation Russe jusqu'à la mort du Grand-Duc Jaroſlaw I. Par Michel Lomonoffow , Conseiller-d'Etat , & Membre des Académies Impériales & Royales de Saint Pétersbourg, de Stockholm, &c. &c. Traduite de l'Allemand par M. E*** ; augmentée de deux cartes géographiques ; 1 vol. in-8°. prix 4 liv. rel. A Paris , chez Nyon aîné , Libraire , rue Saint Jean de Beauvais ; 1776.*

On regrettera en lisant cette Histoire , dont la traduction avoit déjà paru il y a quelques années , que l'Auteur , mort en 1765 , l'ait laissée imparfaite. C'étoit un Écrivain aussi judicieux qu'éclairé , très-versé dans l'Histoire ancienne de son Pays , & qui avoit puisé dans les bonnes sources. Son Ouvrage finit à l'an 1054 , & comprend par conséquent la partie la plus obscure & la plus difficile à déve-

lopper de l'Histoire de Russie. Aussi les faits qu'il renferme étoient-ils à peu près inconnus aux autres Nations. Rurik , Igor , Wladimir , Jaroslaws , Souverains célèbres sans doute en Russie , n'étoient presque même pas connus de nom dans les parties méridionales de l'Europe.

L'Ouvrage est divisé en deux parties. La première expose l'état de la Russie avant Rurik. L'Auteur y développe l'origine de la Nation Russe , & fait connoître les anciens habitans de la Russie sous leurs diverses dénominations. Il distingue sur-tout parmi ces Peuples , les Esclavons , les Ezudes & les Warangiens. La seconde partie commence à Rurik , Prince Warangien , fondateur de la Monarchie Russe , en 862 , & contient l'histoire de son règne & de ceux de ses huit premiers Successeurs , jusqu'à Jaroslaws , mort en 1054. Ce dernier affermit beaucoup la puissance de la Russie par les alliances qu'il contracta , & par plusieurs victoires remportées sur ses ennemis. Il régna trente-huit ans , & fut aussi grand dans la paix que dans la guerre.

A l'élégance & la précision du style , le Traducteur paroît réunir le mérite de l'exactitude. Il a soin d'avertir qu'il a

Préférent de transcrire les noms propres des Villes & des Peuples, tels qu'ils sont dans l'original, que de les défigurer en leur donnant une terminaison françoise.

Dictionnaire des Origines, ou Epoques des inventions utiles, des découvertes importantes, & de l'établissement des Peuples, des Religions, des Sectes, des Hérésies, des Loix, des Coutumes, des Modes, des Dignités, des Monnoies, &c. 2 vol. in 8°. A Paris, chez Jean François Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxb. St Germain; 1776.

Le titre de cet Ouvrage annonce son utilité & l'étendue des matières qu'il embrasse. Quelques articles que nous allons extraire d'entre ceux qui nous ont paru les plus piquans, le feront encore mieux connoître.

• ABBÉ. Le nom d'*Abbé* vient d'un mot hébreu qui signifie père. Les Conciles s'efforcèrent inutilement de rap-
 » peler les *Abbés* à l'énergique simplicité
 » de ce nom, aux devoirs qu'il prescrit,
 » & à la modestie qu'il exige; ils s'ar-
 » rogèrent, sur-tout en Occident, le titre

90 MERCURE DE FRANCE

» de Seigneurs, & prirent les marques
 » distinctives de l'Épiscopat : ce qui donna
 » l'origine aux *Abbés* mitrés, croisés &
 » non croisés, aux *Abbés Ecuméniques*,
 » aux *Abbés Cardinaux*, &c. »

» **ACROSTICHES.** Les premiers Poètes
 » François faisoient beaucoup d'*acrosti-*
 » *ches*, c'est-à-dire, de petits Ouvrages
 » qui renfermoient autant de vers que le
 » mot, la devise ou le nom dont ils
 » vouloient faire un acrostiche, conte-
 » noit de lettres, & on ces lettres, prises
 » de suite, commençoient tous les vers.
 » Maintenant, on ne rireroit pas vanité
 » d'avoir fait le meilleur *acrostiche*. A
 » mesure que le goût s'est perfectionné,
 » on a reconnu que ce n'est qu'en mé-
 » chanique qu'on doit faire quelque cas
 » des ouvrages qui n'ont que le mérite
 » de la difficulté vaincue.

» **A GUI-L'AN-NEUF.** Ces mots rappet-
 » lent un usage des Druides, Prêtres des
 » Gaulois, qui, le premier jour de l'an,
 » alloient dans les forêts cueillir le gui-
 » de-chêne, & se répandoient ensuite
 » dans les campagnes voisines en criant
 » de toutes leurs forces : *au gui-l'an-neuf*.
 » C'est encore par ce chant que les en-
 » fans souhaitent la bonne année dans

» quelques parties de la Bourgogne, de la
 » Picardie & de la Bretagne. *L'a-gui-*
 » *l'an-neuf* désignoit aussi une quête que
 » les jeunes gens de l'an & de l'autre
 » sexe faisoient dans quelques endroits,
 » le premier jour de l'an, pour les cierges
 » de l'Eglise. Elle fut défendue dans le
 » Diocèse d'Angers, en 1595, à cause
 » des extravagances qui s'y commet-
 » toient; & proscrire par-tout, pour la
 » même cause, en 1688.

: » *Aides.* Il faut remonter à Chilpe-
 » ric, pour trouver l'origine des impôts
 » qui se lèvent en France sur les mar-
 » chandises & les denrées. Ce Prince en
 » mit un sur le vin. Mais ces sortes de
 » droits n'eurent guères de consistance
 » qu'en 1356, lorsque le Roi Jean fut
 » fait prisonnier par les Anglois, à la
 » journée de Poitiers. Alors les États
 » Généraux assemblés accordèrent une
 » aide au Dauphin, depuis Charles V;
 » & obtinrent la permission de nommer
 » des Officiers pour en faire la percep-
 » tion. C'est à ces Officiers, dit M. le
 » Président Hénault, qui ne devoient
 » subsister qu'autant que l'aide devoit
 » avoir cours, que l'on peut rapporter
 » l'origine des Cour des *Aides*.

92 MERCURE DE FRANCE.

» AÎNESSE (droit d'). Les Romains
» croyoient que les enfans devoient avoir
» également part à la succession de leurs
» pères; il n'y avoit point chez eux de
» droit d'aînesse. L'orgueil & la vanité
» l'ont fait introduire en France, pour
» soutenir le nom des grandes Maisons
» & en conserver l'éclat. On ne considère
» pas les avantages de ce droit dans les
» Coutumes qui l'ont adopté, sans desirer
» que du moins les douceurs de
» l'amitié, y dédommagent de l'inégalité
» des fortunes.

» AMADIS. Ce sont des bouts de man-
» ches qui descendent & se boutonnent
» sur le poignet. On assure que leur nom
» vient de l'Opéra d'*Amadis*, où les
» principaux Acteurs avoient ces longues
» manches.

» AMAUTAS. Ces Philosophes du Pé-
» rou enseignoient les sciences à Cusco,
» sous le règne des Incas. Mais les Prin-
» ces & la Noblesse étoient seuls admis
» dans les Écoles fondées par l'Inca *Roca*.
» Les Artisans ne paroissoient pas mériter
» d'être instruits. On pense bien diffé-
» remment parmi nous. Le Souverain
» récompense les Savans qui éclairent le
» Peuple, & il annonce, par sa bienfai-

» fance , qu'il le juge digne d'être heu-
 » reux.

» **ANGUILLE DE MELUN.** Un homme
 » *Anguille*, originaire de la Ville de
 » Melun, jouant dans une Comédie le
 » rôle de Saint Barthélémy, jeta des cris
 » si horribles à l'aspect du Bourreau qui,
 » le couteau à la main, menaçoit de
 » l'écorcher, que de-là est venue l'habi-
 » tude de dire de quelqu'un qui s'effraie
 » mal-à-propos, que c'est une *Anguille*
 » *de Melun*, qui crie avant qu'on l'écor-
 » che ».

Questio generalis, &c. Question générale;
 où l'on examine : *Si Fo-Hi, fondateur*
de l'Empire des Chinois, est le même
que Noé; par un Auteur Séquanois. A
 Einfelden; & se trouve à Paris, chez
 d'Houry, rue de la Vieille-Bouclerie;
 1776.

Cette singulière Thèse est divisée en
 quatre articles, d'après lesquels l'Auteur
 conclut, selon ses propres termes, que nous
 allons rapporter : « 1°. Que Noé & Fo-Hi
 » étoient contemporains. 2°. Rien n'en
 » pèche de mettre la mort de l'un & de
 » l'autre dans la même année. 3°. On est

24 MERCURE DE FRANCE.

» bien fondé à croire que la Chine a dû
 » être le partage des fils de Sem, après
 » la dispersion, vu que les fils de Cham &
 » Japhet s'établirent & s'avancèrent dans
 » les régions opposées. 4°. S'il n'est pas
 » certain, il est du moins très probable
 » qu'une partie des Descendans de Noé
 » s'attacha à lui; que ce saint homme
 » eut soin de les instruire d'une manière
 » particulière, & qu'il forma un Peuple
 » tout différent des autres pour les mœurs
 » & le gouvernement; & cela convient
 » aux Chinois... C'est donc Noé qui a été
 » l'instituteur & le père des Peuples de
 » la Chine sous deux noms, l'un hébreu
 » & l'autre chinois; ou, si ce n'est pas
 » lui, c'est du moins un de ses enfans,
 » &c. »

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —

Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens.

Une autre réflexion qui paroît assez
 naturelle à l'Auteur, & dont il ne s'est
 pourtant avisé que dans une espèce de
Post-Scriptum, quoiqu'elle lui fournisse
 une raison aussi puissante que décisive,
 c'est que plusieurs exemplaires chinois,
 au lieu de Fo-Hi, écrivent Fo-Hé. De

J A N V I E R. 1777. 95
Po Hé à Noé, comme on voit, il n'y a
de grande différence que la lettre initiale.

La Trigonométrie rectiligne & ses usages ;
par J. J. R. Brochure in-8°. A
Embrun, chez P. F. Moyse, Imprim.-
Libr. ; & se trouve à Paris, chez Bas-
sien, Libr., rue du Petit-Lion, Faux-
bourg St Germain.

La trigonométrie, cette partie des
mathématiques qui nous apprend les
secrets les plus intéressans, comme de
connoître les distances de différens points
de vue, se borne ordinairement aux
distances terrestres.

M. l'Abbé Rossignol, autrefois Pro-
fesseur à l'Université de Milan, vient
de nous donner une trigonométrie (en 64
pages). Il nous apprend dans ce petit
Opuscule, divisé en cinq parties, à me-
surer toutes les distances terrestres, cé-
lestes & marines ; il donne d'abord les
définitions préliminaires.

La première partie traite de la con-
struction des tables. La deuxième partie
traite de la résolution des triangles en
dix propositions.

Le reste de l'Opuscule contient les
usages pratiques & problèmes.

56 MERCURE DE FRANCE.

La troisième partie, la mesure des distances célestes, en treize propositions, suivies d'observations.

La quatrième partie, la mesure des distances célestes, en quatorze propositions.

La cinquième partie commence par des définitions, & contient la mesure des distances marines en dix propositions, suivies d'observations.

Les trois dernières parties renferment presque autant de problèmes que de propositions.

L'Ouvrage est terminé par une planche bien gravée.

L'Auteur a ajouté à la suite de ce Traité, les problèmes d'équation les plus curieux; d'abord 80 du premier degré, 20 du second degré, 5 d'un degré supérieur; vient ensuite la clef des nombres cherchés. On peut assurer que rien ne peut intéresser davantage ceux qui se mêlent d'enseigner cette partie de mathématique, que le choix des problèmes qui se trouvent ici; la plupart d'ailleurs sont historiques.

Le même Auteur a donné des éléments de géométrie en 81 pages. C'est en avoir fait l'éloge, que de dire que cet

Ouvrage

Ouvrage est le fruit de 20 ans de tentatives, d'essais, de réflexions, de corrections, &c. Il y employoit ses moments de loisir, lors même qu'il étoit Professeur de mathématiques dans une des premières Universités de l'Europe.

M. l'Abbé Rosignol vient aussi de donner des *Vues sur l'Eucharistie* (en 16 pages), & on trouve dans cet Opuscule, qui n'a presque qu'une feuille d'impression, des observations physiques les plus curieuses, sur la petitesse des corps, sur-tout en supposant la diminution des pores dont ils sont remplis. On cite en particulier celle-ci de Newton : *Si on rapprochoit toute la matière de l'Univers, de façon à en exclure tous les pores, on n'est pas assuré qu'elle occupât un ponce d'étendue*; delà & d'une infinité d'autres observations, toutes plus intéressantes les unes que les autres, l'Auteur en conclut que le corps de Jésus Christ peut (sans co-pénétration) par la seule diminution des pores, être contenu dans la plus petite hostie, & dans la plus petite partie de l'hostie.

Valmore, Anecdote Française; par M. Loaisel de Treogate, Gendarme du
I. Vol.

Roi, Brochure in-8°. A Paris, chez Moutard, Libraire, rue du Hurepoix.

Un Officier nommé Valmore, qui n'a que dix-huit ans, conçoit l'amour le plus violent pour une fille de qualité qui n'en a que seize. Cet âge est celui de la confiance. Ces deux Amans concluent de ce qu'ils s'aiment, qu'ils sont destinés l'un pour l'autre. Ils sont bien éloignés de s'imaginer qu'un père puisse avoir de bonnes raisons pour s'opposer à leur union. Ses représentations les plus judicieuses, ne sont à leurs yeux que des actes de despotisme, & la résistance à ses ordres, une action héroïque. Un Esclave, dit Valmore à sa Maîtresse, se déshonore-t-il en brisant ses fers? Ne doit-on pas au contraire accorder toute son estime à l'homme assez courageux pour fouler aux pieds de coupables loix, qui veulent usurper l'empire de la nature & assujettir les cœurs? C'est ainsi, suivant la réflexion de l'Ecrivain, que les affections défordonnées corrompent le jugement & la volonté. On s'arrange une morale suivant ses passions; on pare du voile de la vertu tout ce qui plaît au

cœur ; on adopte avec empressement tous les raisonnemens qui peuvent étouffer les remords. La conscience timide alors se tait , & la passion n'ayant plus de frein , nous précipite dans les écarts les plus condamnables. Valmore & sa foible Maîtresse en font la triste expérience. On sera peut-être surpris de voir une fille de condition , élevée dans les bienséances de son rang , s'associer à une troupe d'histrions , mettre un prix à ses appas , & tomber ainsi , d'elle-même , dans le dernier degré de l'opprobre & de l'avilissement. Cependant l'Auteur n'a peint que ce que l'expérience n'apprend que trop souvent. Une fille qui s'est une fois soustraite à l'autorité paternelle , connoît rarement d'autre frein. Comme l'indigence est alors pour elle le plus terrible des fléaux , quand il s'agit de le prévenir , il n'est plus de sacrifice qui lui coûte.

Histoire de Zulmie Warthei ; par Mademoiselle M***. Volume in-12. A Paris , chez la veuve Duchesne , Libraire , rue Saint Jacques.

Miss Hindsei , fille unique d'un père ambitieux , immola tout à l'amour , &

Eij

ne connut d'autre félicité que celle d'aimer & d'être aimée. Elle étoit adorée d'un jeune Lord, qui devoit le renversement de sa fortune à son amour constant pour l'auguste sang des Stuarts, qu'avoit abandonné depuis long-temps Milord Hindfei : qu'on juge donc si la passion du jeune Warthei fut favorisée par lui ! Sans être ému des pleurs de sa fille, qu'il voyoit sans cesse à ses genoux, il resta inflexible. Les obstacles sont l'aliment de l'amour : celui de Miss Hindfei s'accrut encore. L'état où est la fortune de son Amant, la différence des religions, tout cela n'est rien pour elle. Pour l'amour, elle abjure le Calvinisme, abandonne les richesses, se sauve de la maison paternelle, & court se jeter dans les bras de Warthei. Aussi-tôt ils s'embarquent sur un vaisseau qui fait voile vers la France. L'Aumônier de l'équipage les unit, & satisfait enfin le desir qu'ils ont d'être l'un à l'autre. Cependant Warthei soupire ; il ne peut regarder son épouse, sans se sentir oppressé ; il regrette pour elle ce qu'elle vient de sacrifier pour lui : elle lit dans ses yeux la tristesse qui l'accable ; elle lui en demande la cause : vaincu par ses caresses, il lui ouvre son

ame. « Quoi ! lui dit-elle, c'est cela qui
 » t'afflige ? Tu m'aimes, & tu peux me
 » trouver à plaindre ? Tu es à mes pieds,
 » & tu pleures sur moi ? Et dis, quelle
 » aïfance, quelles grandeurs pourroient
 » balancer le bonheur de t'être chère ?
 » Mon ami ! nous nous voyons, & nous
 » nous trouverions pauvres ? . . . Ah !
 » j'augure mieux de ton cœur ! — Femme
 » incomparable ! s'écrie Warthei en l'em-
 » brassant ; arrête , ta générosité fait mon
 » tourment : mais , que veux-tu dire ?
 » Penses-tu que pour moi j'envisage des
 » biens que je foulerais aux pieds pour
 » un seul de tes regards ? Connoismieux
 » Warthei : l'indigence à ses yeux n'est
 » un mal que pour toi... — Va , cesse de
 » pleurer sur mon bonheur : ce bonheur !
 » je le tiens de toi ; je ne peux le perdre
 » que par toi : aime-moi toujours ; je
 » serai toujours heureuse. — Que je
 » t'aime toujours ! peux-tu me le recom-
 » mander ? Adorable épouse ! la mort
 » seule. . . . » En cet endroit Warthei
 est interrompu : on lui annonce qu'on
 est menacé d'une violente tempête : il
 jette un coup-d'œil sur son épouse &
 frémit. Cet homme si courageux connoît
 la crainte pour la première fois : il pâlit ,

frissonne, tremble à l'idée du péril. Mais ses alarmes n'étoient que l'effet de sa sensibilité. Ce n'étoit pas lui qu'il envisageoit ; c'étoit son épouse seule. Dans de pareils momens, l'homme peut pleurer sans foiblesse ; & si c'en est une, elle honore l'humanité. Cependant l'orage se dissipe. Bientôt ils abordèrent à Calais, d'où ils se hâtèrent de venir à Paris. Quand on envisage leur condition, on ne peut s'empêcher de déplorer la médiocrité où ils étoient réduits. Deux laquais & une femme-de-chambre, qu'ils avoient emmenés d'Angleterre, composoient tout leur domestique ; mais ils s'aimoient, & ils se trouvoient riches. Peu de temps après leur arrivée, Milady se trouva enceinte : des infortunés ne doivent guères souhaiter de voir étendre leur existence : néanmoins Warthei ne put, sans une joie extrême, apprendre qu'il alloit être père. On ne demandera sans doute pas si sa compagne partagea ses sentimens. Au terme marqué, Milady donne le jour à une fille, qui fut reçue avec transport dans les bras de son père, qui ensuite la remit dans ceux de sa mère ; & cette mère, fidelle aux loix de la nature trop souvent étouffées, ne re-

fusa pas à son enfant la substance que son
 sein lui devoit. La petite Zulmie, c'est
 ainsi qu'elle fut nommée, croissoit sous
 les yeux des auteurs de ses jours, & don-
 na à sa mère, pour récompense de ses
 soins, son premier sourire. Lady War-
 thei, trop tendre épouse pour n'être pas
 tendre mère, suivoit les progrès de son
 aimable enfant. Le jour que la tenant
 dans ses bras, elle vit, pour la première
 fois, sa bouche innocente lui offrir l'ex-
 pression du plaisir : « Warthei ! crie-t-elle
 » à son époux ; Warthei ! mon ami, re-
 » garde... elle me sourit ». Et aussitôt
 elle embrasse mille fois Zulmie avec at-
 tendrissement. Le père, tout ému, vient
 épancher sa tendresse sur ces chers objets,
 & recevoir le second sourire d'un être,
 en qui il retrouve & lui-même & la
 femme qu'il adore. « Grand Dieu ! dit
 » alors Milady ; si mon père étoit témoin
 » de cette scène, pourroit-il n'en être
 » pas touché ? S'il voyoit cet enfant... si
 » seulement il étoit instruit qu'elle exis-
 » te, crois-tu que l'idée de se savoir
 » multiplié ne tendroit pas à la nature
 » ses droits ? Si je lui écrivois, pour lui
 » apprendre un bonheur qu'il ignore?...
 » — Faites, Madame, faites, si vous

» voulez vous voir arracher de mes bras :
 » vous connoissez votre père , son cour-
 » roux nous poursuivra par-tout où il
 » saura que nous respirons. Il ne verra
 » dans cet enfant que celui d'un homme
 » qu'il abhorre , & qu'il abhorrera tou-
 » jours. Vous savez les motifs qui nous
 » divisent : ils ne peuvent s'anéantir.
 » D'abord ne croyez pas que le cœur de
 » votre père puisse être sensible : religion,
 » devoir , honneur , fidélité , il sacrifia
 » tout à l'ambition ; ce fut-là sa seule
 » divinité : & c'est la seule qu'il recon-
 » noisse encore. N'enviez point ses biens
 » pour ma fille ; ils seroient son oppro-
 » bre : ils ont été donnés par l'usurpateur
 » de la couronne de mon Maître : il suffit
 » pour que mon sang n'ait rien à y pré-
 » tendre. — Pardonne , s'écrie sa femme
 » toute tremblante , pardonne si j'ai pu
 » offenser ta grande ame ; mais enfin ,
 » Milord Hindsei est mon père , je suis
 » sa fille. — Vous êtes Citoyenne ; c'est-
 » là votre premier devoir : imitez les
 » généreuses Spartiates , qui méconnois-
 » soient leurs parens quand ils mécon-
 » noissoient la patrie. — Barbare ! si mon
 » père est coupable , je dois le plaindre
 » & non pas le haïr : je l'ai offensé ; je

„ dois lui demander grâce : ah ! je devrois
 „ voler vers lui , embrasser ses genoux ,
 „ lui présenter cette jeune innocente ,
 „ implorer pour elle ses bontés ! — Partez ,
 „ Madame , courez dans les bras d'un
 „ père qui déteste votre époux. Mais
 „ toujours , ma fille ne vous suivra pas ;
 „ elle restera dans mon sein ; elle n'ira
 „ pas sourire à un homme traître à son
 „ Roi. Allez , allez vous souiller des
 „ richesses de votre père , tandis qu'elle
 „ & moi nous nous honorerons d'une
 „ noble indigence. — Cruel ! quel re-
 „ proche ! Est-ce à moi qu'il devroit
 „ s'adresser ? moi , qui t'adore , qui ne
 „ vit qu'en toi , qui ai soumis tous mes
 „ sentimens aux tiens : voilà donc le
 „ trait dont tu me perces le cœur ? C'est
 „ donc - là cet amour que tu me juras
 „ tant de fois ? Tu es sans égard pour ta
 „ malheureuse femme : ma foiblesse ,
 „ que tu devrois soutenir , tu l'abas ; mes
 „ remords , que tu devrois effacer , tu
 „ les redoubles ; ma sensibilité , à qui tu
 „ devrois compatir , tu la blesses ; mes
 „ larmes , que tu devrois essuyer , inhu-
 „ main ! tu les fais couler ». En disant
 ces mots , elle presse contre son sein
 Zulmie , qui se met à la caresser de ses

petites mains : cette action la fait fondre en larmes. « Chère enfant ! dit-elle ,
 » console ton infortunée mère ; fais-lui
 » oublier les rigueurs d'une union qui
 » doit empoisonner sa vie , & pour qui
 » elle sacrifia tout ! » A ces dernières pa-
 roles : « Voilà ce que j'avois prévu , reprit
 » Warthei ; je m'attendois à ces regrets.
 » Telles sont les femmes : incapables d'un
 » solide attachement , elles ne savent ce
 » que c'est que d'aimer ; & basses dans
 » leurs plaintes , elles se servent de leur
 » foiblesse pour nous outrager impuné-
 » ment ». Ce reproche est un trait de
 lumière pour Lady Warthei ; elle sent la
 blessure qu'elle venoit de faire à son
 époux ; il se fait une révolution dans
 tout son être , qui lui ravit l'usage de
 ses sens : ses yeux se ferment ; ses bras
 défaillans cessent de retenir Zulmie. War-
 thei , dans cet instant , n'est que père. Il
 prend l'enfant ; qui étoit sur le point de
 tomber , & le remet dans son berceau.
 Ensuite il sonne ; la femme de chambre
 de Milady vient , & il se retire. Les re-
 gards de Lady Warthei , en revoyant la
 lumière , cherchent envain son époux ;
 ils ne l'apperçoivent pas : cette indiffé-
 rence déchire son ame. Elle ordonne à

sa femme de-chambre de la laisser seule. Toute entière à elle-même, quelles réflexions accablantes viennent se présenter à son esprit troublé! « Warthei ne m'aime plus, dit-elle; il a pu voir l'image de ma destruction & être tranquille! » il n'a pas cherché lui-même à me rap-peler à la vie!... Eh! si cette vie ne l'intéresse plus, pourquoi chercher à la conserver?... Zulmie! ma chère Zulmie! si je ne me devois pas à toi, mon sort seroit déjà décidé. Mais, je suis mère; il faut en remplir les de-voirs: je t'immole plus que la vie, en me la conservant ». Un sanglot vient se joindre à ces tristes paroles. Warthei, qui étoit dans un autre appartement, inquiet, pour ainsi dire, malgré lui-même, reparoit dans cet instant aux yeux de son épouse, qui, noyée dans ses larmes, vole se jeter à ses pieds. Ses pleurs qui relevoient encore l'éclat de sa beauté, & qui ajoutoient à ses grâces, sa posture suppliante, tout parle au cœur de Warthei: il est prêt à tomber à ses genoux, à lui demander grâce; l'amour est sur le point de triompher: mais la délicatesse vient rappeler l'outrage qu'elle a reçu. A cette idée, l'émotion qui se

laissoit déjà remarquer sur la figure de Warthei, est aussi-tôt couverte d'un voile sombre. Il s'éloigne de sa triste femme.

« Perce moi donc le sein, lui dit-elle, » en restant prosternée ; Warthei ! passerons-nous ainsi le reste de nos jours ?

« Ce malheureux enfant sera-t-il élevé » sous de pareils auspices ? Vas-tu haïr » sa mère ? — De quoi vous serviroit » mon amour ? Vous dédommageroit-il » des sacrifices que vous avez faits pour » moi ? — Ah ! ne parlons plus de cela.

« — Vous en avez pourtant parlé, reprit- » il avec amertume. — Je le fais ; c'est mon » crime : oublie-le. — L'oublierez-vous » vous-même ? — O Warthei ! tu m'ac- » cables ! veux-tu me voir succomber ! » veux-tu que je meure ? » Elle est en- » core prête à s'évanouir, les bras tendus » vers son époux, à peine se soutient-elle : » c'en étoit trop pour un homme aussi » sensible, & peut-être pas assez pour un » homme aussi délicat que Warthei. Il se » rapproche de sa femme, la relève, l'em- » brasse ; mais ce baiser n'avoit point cette » expression, cette vie que l'amour lui » donne : Milady le sentit. « Est-ce là un » baiser, lui dit-elle, en lui en donnant » mille passionnés ? Quoi ! tout, jusqu'à

» tes caresses , ne feroit-il plus qu'une
 » marque d'indifférence ? » Warthei ému
 jusqu'au fond de l'ame , montre enfin
 une paupière mouillée , & presse avec
 toute l'énergie du sentiment , sa femme
 contre son cœur. « Oh ! je renaiss , s'écria-
 » t-elle alors ; tu m'aimes encore ; je le
 » sens à cette étreinte ! » En prononçant
 ces mots , il parut un plaisir si vif dans
 les yeux de Lady Warthei , que son mari
 transporté , oublia tout en ce moment ,
 fléchit un genou devant elle , & implora
 sa grâce. Ce qu'éprouva dans cet instant
 Lady Warthei est fait , non pour être
 dit , mais pour être senti. L'orage dispa-
 rut donc ; & s'il resta quelques traces de
 ses ravages , ce fut dans le cœur seul de
 Lady Warthei , qui n'éprouva que trop
 combien il est dur de se mettre dans le
 cas d'avoir besoin d'un pardon. Depuis
 ce jour , elle n'osa plus prononcer le nom
 de son père , & vécut uniquement con-
 centrée en son époux & sa fille , dont
 la rare beauté acquéroit tous les jours
 de la grâce & de l'expression. Le charme
 ingénu de son esprit enchantoit & atta-
 choit. Sa modestie , sa timidité , vertus
 de la solitude , inspiroient le respect &
 la rendoient encore plus aimable. Elle

étoit l'idole de Milord & de Milady Warthèi, qui n'avoient d'autre regret que celui de ne pouvoir assurer à leur chère Zulmie le sort le plus brillant : car Milord, malgré tout le stoïcisme qu'il affectoit, cessoit souvent d'être Philosophe, en pensant qu'il étoit père. Il se trouvoit avec une fortune très-bornée, sans espoir de la voir augmenter, à moins de fléchir sous le joug d'un Maître que son cœur défavouoit. Pour surcroît de peines, le peu de bien qu'il avoit recueilli ne pouvoit plus fournir à ses dépenses, le domestique diminuoit, les créanciers se multiplioient : Warthèi voyoit tout cela, ne disoit rien & souffroit. Sa fille étoit son supplice. En envisageant l'avenir, il détournoit la vue avec saisissement. Dans la tristesse de sa femme, qui perceoit quelquefois malgré elle, il croyoit entrevoir un reproche ; dans ses caresses, il trouvoit un poison pire que le poison même. Dans la joie naïve de Zulmie, il prenoit l'aliment du désespoir ; désespoir que faisoit disparaître de ses yeux cette fille charmante, pour le concentrer dans son cœur. Tels étoient les efforts généreux de la nature : on déroboit à Zulmie l'image de la dou-

leur; on ne la regardoit que pour lui sourire; & élevée au sein des larmes, elle ne connoissoit que la gaîté. Tranquille sur son sort, jusqu'à quinze ans, elle ne pensa pas qu'il pût exister un bonheur autre que celui dont elle jouissoit. Jusqu'alors elle s'étoit trouvée heureuse auprès de sa mère, avoit vécu sans desirs. Mais à cet âge, elle commença à sentir qu'il manquoit quelque chose à sa satisfaction. L'inquiétude se glissa dans son cœur; son sommeil devint plus léger; souvent on la voyoit dans la journée quitter son ouvrage, sans s'en appercevoir, & devenir rêveuse sans savoir à quoi elle rêvoit. Lady Warthei, affligée de la voir dans cet état, l'appelle, l'embrasse, & lui demande la raison du changement de son humeur. « Hélas! je ne » fais, répondit Zulmie, avec un sou- » pir; autrefois j'étois contente; mon » fort n'a point changé; il est toujours » le même; & pourtant je suis bien dif- » férente de ce que j'étois: tout m'ins- » pire de la satiété; je ne trouve que du » vuide autour de moi; mon ame sem- » ble aspirer à la possession d'un bien » qu'elle ne connoît pas, mais qui est » fait pour elle ». Cette réponse ingé-

112 MERCURE DE FRANCE.

nue, en éclairant Lady Warthei, lui perça le sein. Si sa fille eût été dans une élévation convenable à son rang, elle n'y auroit vu qu'une somme de plus d'ajoutée à son bonheur ; mais étant comme ils étoient, comment satisfaire au besoin de ce cœur avide de tendresse ? Milady ne dit presque rien à sa fille, & fit part à son époux de l'aveu qu'elle en avoit reçu. Warthei pâlit, ne répondit que par un morne silence, & un regard fixe où se peignoit l'horreur. Envain l'infortunée Lady saisit ce moment pour solliciter de nouveau de son époux la permission d'écrire en Angleterre. Sa fermeté stoïque rejeta toujours avec horreur l'idée de mandier des secours à l'ennemi de son Prince. « D'après une
» pareille résolution, lui dit son épouse,
» il seroit bien à souhaiter que Zulmie
» eût de l'inclination pour la vie reli-
» gieuse : c'est un état honorable ; il
» convient à l'infortune. — Que dites-
» vous ? Ma fille consulteroit l'intérêt
» pour se consacrer à la Religion ? Ce
» seroit le calcul de sa fortune qui déter-
» mineroit son choix ? ... Au lieu d'im-
» moler l'orgueil à Dieu, elle immoleroit
» Dieu à l'orgueil ? Non. Elle est ma

„ fille ; cela ne doit pas être : je ne le
 „ souhaite pas. Je ferois tout pour l'em-
 „ pêcher : qu'elle vive infortunée ; mais
 „ qu'elle vive vertueuse. Quelle ne se
 „ rende pas parjure. — Si nous perdons la
 „ vie , je le répète encore , jette donc un
 „ coup-d'œil sur ta fille : privée de nous ,
 „ sans appui , au milieu d'un monde
 „ corrompu , qu'elle ne connoît pas ; sans
 „ expérience , si jeune , si belle , si sen-
 „ sible , que de pièges pour l'innocence !
 „ Voilà ce que j'entrevois , voilà ce que
 „ je redoute. — Ne crains rien de Zul-
 „ mie : elle est formée de mon sang ; ce
 „ mot me dit tout : sa sensibilité peut
 „ faire son malheur , mais jamais lui
 „ ravir sa vertu . Lady Warthei cher-
 „ choit à modérer cette sensibilité dans sa
 „ fille , en lui peignant l'amour sous les
 „ couleurs les plus sombres. « Ne t'en fais
 „ pas une idée si belle , lui dit-elle un
 „ jour ; c'est un séducteur qui paroît
 „ charmant , sur-tout quand on com-
 „ mence à le connoître : mais ses dou-
 „ ceurs sont passagères ; le nectar qu'il
 „ répand est bientôt épuisé , & fait place
 „ au poison. Crois-en ta mère ; étouffe
 „ le germe que ce tyran a déposé dans
 „ ton cœur ; & quand nous ne serons

» plus, suis les conseils que t'a donné
 » ton père, de vivre pensionnaire dans
 » un Couvent à quelques lieues de Pa-
 » ris. — Ah! Maman, quel seroit mon
 » destin, si privée de tous deux, je vi-
 » vois ainsi concentrée en moi-même?
 » Chère Maman! est-ce-là vivre? N'aimer
 » personne; n'être aimée de personne;
 » quelle vie! ou plutôt quelle mort! car
 » existons-nous par nous-mêmes? Non,
 » ce n'est que dans les autres que gît
 » notre existence. Un être à qui personne
 » n'est attaché, à qui personne ne pense,
 » qui enfin est oublié de tout l'Univers,
 » ne vit pas; il achève de mourir ».

Cette fille parloit à une mère, qui
 n'avoit peut-être été que trop, sens-
 ble à l'amour, & connoissoit le besoin,
 pour une ame tendre, d'aimer; aussi
 chercha-t-elle à favoriser l'amour que
 le Chevalier d'Ulini, jeune homme
 plein de grâces, de mœurs douces, &
 dont la fortune étoit considérable, avoit
 conçu pour Zulmie. Les scènes que cet
 amour produit, mettent dans un nouveau
 jour la sensibilité de cette jeune personne,
 & le caractère de Warthei, dont la fierté
 ne peut souffrir la moindre blessure; ce
 père ne se rappelle même qu'impatiem-
 ment les offres du Chevalier, de faire

jouir, par son alliance, l'aimable Zulmie du rang que sa naissance lui promettoit ; il se trouve insulté, en pensant qu'on a pu le croire capable d'écouter les propositions que lui a faites cet Amant : il jette les yeux sur Zulmie, se promet à lui-même de ne jamais l'unir à qui que de soit, plutôt que de se voir l'obligé d'un gendre, & d'être dans le cas de lui devoir de la reconnoissance du bonheur de sa fille : il ne vouloit pas qu'elle dût rien à personne ; il aimoit mieux la savoir malheureuse & sans fortune, que de la voir au sein de l'abondance, s'il eût fallu, pour en jouir, qu'elle en fût redevable à un époux : sa fille ne lui paroïsoit pas faite pour recevoir des dons, mais pour en faire ; &, dans cette occasion, il auroit au moins voulu l'égalité.

Ce père, continuellement en proie aux soucis dévorans, se vit bientôt près de sa fin. Il étoit à peine âgé de 38 ans. Dans ses derniers momens, qui présentent ici le tableau le plus pathétique, il fit jurer à son épouse, que fidelle aux promesses qu'elle lui avoit déjà faites, elle ne profiteroit pas de sa mort pour aller implorer les secours de l'ennemi de son Roi. Mais cette tendre épouse, sen-

sible à la perte qu'elle venoit de faire , ne survécut pas long-temps à celui qui lui avoit causé tant d'amour & de chagrins. La tendre Zulmie parut succomber à cette nouvelle perte , qui lui rendoit la première encore plus sensible. Envain le Chevalier , qui depuis la mort de Warthei avoit obtenu la permission de voir sa Maîtresse , chetchoit il à calmer sa douleur , l'amour étoit impuissant. Le Chevalier attendit tout du temps & de son amour. « Je révère votre douleur ; lui » dit-il , je la partage ; je ne prétends » rien ; je ne suis pas fait pour rien prétendre : ce sera vous qui fixerez mon » bonheur , si jamais vous daignez m'en » faire jouir. Je vous adore ; voilà mon » seul titre ». Zulmie accepta les hommages de cet Amant ; & après avoir , avec le peu de bien qui lui restoit , & à l'insçu même du Chevalier , acquitté les dettes de son père , elle se retira dans un Couvent , où le Chevalier payoit sa pension. Zulmie l'estimoit , l'aimoit , s'en savoit aimée , connoissoit ses vues , & par conséquent croyoit pouvoir souffrir ce qu'il faisoit pour elle. Née fière sans le savoir , parce qu'elle n'avoit jamais eu aucune occasion de s'en appercevoir

elle-même, elle recevoit sans rougir les bienfaits du Chevalier : bienfaits qui n'avoient de prix à ses yeux que par la main qui en étoit la source ; ou , pour mieux dire , bienfaits auxquels elle ne pensoit pas : indifférence qui prouve plus qu'on ne sauroit le croire , l'excès de son amour pour lui , & l'opinion qu'elle avoit de sa délicatesse. Il n'y a peut-être pas , ajoute l'Auteur , de reconnoissance plus flatteuse pour le bienfaiteur que cette indifférence ; sur-tout si ce bienfaiteur généreux fait que celui qu'il oblige est assez délicat pour ne pas accepter d'un autre ce qu'il accepte si volontiers d'un ami. Telle étoit la jouissance que Zulmie donnoit au Chevalier , qui tous les jours venoit à ses pieds attendre l'instant où elle consentiroit à sa félicité. Un jeune Marquis de vingt-trois ans , vif , étourdi , inconséquent , que l'imprudent Chevalier avoit pris pour confident , ne pouvoit concevoir comment on pouvoit trouver tant de plaisir à passer des heures entières à un parloir , pour y converser seulement avec une femme. Il en fit des plaisanteries au Chevalier , qui fut assez foible pour y applaudir. Il osa même profaner l'amour par des intrigues indignes de lui ,

118 MERCURE DE FRANCE.

& commença dès-lors à faire des visites moins fréquentes à Zulmie. Il ne lui parla plus que du ton de l'indifférence. Zulmie s'en apperçut, en gémit, &, pour la première fois, pensa aux bienfaits du Chevalier : elle les trouva honteux ; &, pour s'acquitter envers le Chevalier, vend quelques bijoux, met l'argent qu'elle en reçoit dans un coffre, & le lui renvoie avec une lettre, que l'on pouvoit regarder comme un nouveau témoignage de la noblesse de ses sentimens & de la franchise de son ame. Cette lettre fut un coup de foudre pour le Chevalier, qui sentit, en la lisant, l'inconséquence de sa conduite, & la grandeur de la perte qu'il venoit de faire. Dans sa douleur, il se résout d'aller se jeter aux pieds de sa Maîtresse, pour obtenir son pardon à quelque prix que ce soit. Mais Zulmie ne pouvant fournir à la dépense de sa pension ; voulant d'ailleurs éloigner d'elle pour toujours un Amant infidèle, avoit quitté son Couvent, & s'étoit retirée dans un quartier éloigné, où elle avoit changé de nom. Sa femme-de-chambre, qu'elle n'étoit plus en état de garder, trouva dans ce même temps à entrer chez une

Comtesse. Voilà donc la petite-fille de Milord Hindsei seule, livrée à elle-même, & reléguée dans un asyle, dont auroit rougi la fille d'un Bourgeois. Quant à elle, elle ne savoit pas encore rougir par orgueil ; son ame, sortie en quelque sorte des mains de la nature, ne connoissoit point cette hauteur, cette vanité, qui ne viennent que du préjugé. Toutes ses pensées, loin de se tourner sur son indigence & sur le mépris auquel l'exposoit cette indigence, ne se rassemblèrent que sur un père, une mère qui n'existoient plus, & un Amant toujours cher, malgré son infidélité. « Hélas ! » disoit-elle, en songeant à lui, si au moins il pouvoit se voir aimé comme je l'aime, je ne regretterois pas la perte de son cœur ; le mien, heureux de sa félicité, ne trouveroit plus rien à désirer. Tel étoit l'amour de Zulmie ; parfaitement dégagé d'égoïsme, elle aimoit le Chevalier pour lui & non pour elle. Néanmoins elle avoit des momens d'amertume qui affligeoient ses sens, & faisoient couler ses larmes. Une nuit sur-tout qu'elle ne dormoit pas, jetant les yeux autour d'elle, à la faveur d'une lampe : « On peut donc, dit-elle, être

» mort au milieu des vivans ! car qu'est-
 » ce que ma vie ? Elle est nulle pour
 » tout le monde : puis-je donc la compter
 » pour une vie , puisque personne ne
 » s'intéresse à elle ? Pour tous les mortels
 » je suis. . . je suis rien. . . Je n'occupe
 » aucun être dans l'Univers ; mon exis-
 » tence est un néant : elle ne fera plus le
 » bonheur , ni même le plaisir de qui que
 » ce soit. En quittant le jour , je ne trou-
 » verai pas une larme , pas un soupir....
 » Est-ce-là vivre ? Non ; j'ai vécu ».

Cette ame aimante soulageoit ses cha-
 grins par les bienfaits qu'elle répandoit
 sur des infortunés qui logeoient auprès
 d'elle. Cependant le Chevalier d'Ulmy
 ne cessoit de faire les perquisitions les
 plus exactes pour découvrir la retraite
 de celle qui étoit devenue nécessaire à
 son bonheur. Il parvint cependant à en être
 instruit , par le moyen de la femme-de-
 chambre qui avoit servi Zulmie. Le
 trouble , l'agitation , les remords de cet
 Amant , les pleurs de la tendre Zulmie ,
 ses sentimens , le pardon qu'elle accorde
 à celui qui l'a offensée , la franchise
 même qu'elle met dans ce pardon , for-
 ment autant de scènes variées , qui ne
 laissent pas le Lecteur indifférent. Ce

Lecteur

Lecteur admirera sur-tout la délicatesse des sentimens qui portent Zulmie à refuser le don que le Chevalier veut lui faire de sa main & de sa fortune, par la raison seule que se trouvant actuellement sans biens, on pourroit croire que c'est la détresse où elle se trouve, qui la fait consentir à cette union. Le Chevalier s'efforce inutilement de vaincre cette résolution. Sa Maîtresse l'oblige de se retirer. Il s'éloigne, & fuit en désespéré. Il étoit seul à pied, & vêtu négligemment. Dans son chemin, comme il maudissoit ses richesses, il apperçoit un homme qui sortoit d'une maison, avec toutes les marques de la rage : il le prend pour un Amant malheureux; dans son premier mouvement, il l'aborde : « Infortuné ,
 » lui dit-il, l'êtes-vous par l'amour ? » Cet homme étonné, se recule, & s'écrie :
 « Plût aux Dieux que je n'eusse pas
 » d'autres sujets de m'affliger ! — En
 » peut-il être de plus grands ? reprit le
 » Chevalier. — Ah ! Monsieur, vous ne
 » connoissez pas le démon du jeu...
 » Perdre cinq cents louis ! . Malheureux !
 » si encore il me restoit de quoi tenter le
 » sort ! » Le Chevalier touché de la situation de cet homme, & ayant plus

que de l'indifférence pour l'argent ; le prie d'accepter une bourse de louis qu'il lui remet. Il réfléchit alors sur les fortunes considérables absorbées par le jeu ; & persuadé que dénué de tout , il vaincra plus facilement la résistance de Zulmie , il forme la résolution d'abysser ses richesses dans ce gouffre qui les engloutit toutes. D'après cette résolution ; conçue précipitamment , il vole chez lui , prend tout son or , & revole l'exposer sur cette mer orageuse ; mais la fortune , loin de lui être contraire , doubloit à chaque instant les sommes qu'il risquoit. Les signes les plus sensibles du chagrin & du désespoir , annonçoient ses succès ; & ce fut peut-être pour la première fois que l'on vit un Joueur , que la fortune favorisoit , affecté de tous les sentimens de ceux qui perdent. Chacun a la vue fixée sur lui. Un Anglois surtout , étonné de cette singularité , l'examine très - attentivement. C'étoit un homme d'environ cinquante ans. Il parle au jeune François , l'interroge sur les motifs de sa conduite. Cet entretien amène une explication & le dénouement du Roman. Cet Anglois se trouve être l'oncle de Zulmie ; il la reconnoît pour

sa nièce, & lui assure les grands biens que son aïeul avoit laissés. Cette fortune, en levant les obstacles que la délicatesse de Zulmie opposoit toujours aux empressements du Chevalier, fit la félicité de ces deux Amans.

Comme il y a peu d'action dans ce Roman, & qu'il intéresse principalement par la noblesse des caractères, & par des vérités de nature & de sentimens, elles annoncent dans l'Auteur beaucoup de sensibilité. Si on lui objectoit qu'il a donné à ses personnages des caractères plus beaux que nature, il répondroit que dans une histoire où l'on est obligé de peindre les hommes tels qu'ils sont, on n'est que trop souvent forcé d'affliger les Lecteurs par la peinture du vice; mais que dans un Roman, qui est un Ouvrage d'imagination, & où l'on peut par conséquent créer ses personnages, il est bien permis de représenter les hommes tels qu'ils doivent être, & élever, par ce moyen, l'ame du Lecteur. On est seulement fâché que le Chevalier d'Ulm, avec la résolution où il est de se séparer de son bien, préfère la loi du jeu à celle de la dépense en actes de bienfaisance, qui le rendroient plus digne de Zulmie.

F ij

D'ailleurs un Amant peut-il désirer la possession d'une Maîtresse qu'il adore, pour l'associer à son indigence ? Mais les passions raisonnent-elles, & cette action du Chevalier n'est-elle pas une nouvelle preuve que leur excès a toujours quelque chose de ridicule & de puéril ?

Les malheurs de la jeune Emilie, pour servir d'instruction aux âmes vertueuses & sensibles ; par Madame la Présidente d'Ormoy : 2 vol. in-12 divisés en deux parties. A Paris, chez Dufour, quai de Gêvres, au Grand Voltaire ; la veuve Duchesne, rue St Jacques, au Temple du Goût ; Nyon, rue St Jean-de-Beauvais ; Ruault, rue de la Harpe ; 1777.

La jeune Emilie naquit du Baron de Lorme & de Demoiselle ***, son épouse. Elle perdit son père à l'âge de quatre ans. Après avoir rendu les derniers devoirs à son mari, la Baronne de Lorme voulut servir elle-même de gouvernante à sa fille ; tout son plaisir étoit de la former à la vertu, en lui en faisant sentir le prix, plus par son exemple que par ses préceptes. Ses leçons eurent tant de suc-

cès, que la jeune Emilie ne s'estimoit heureuse que lorsqu'elle soulageoit les malheureux par ses largesses, où qu'elle avoit occasion de faire quelque action méritoire. Cependant, quoique prévenue sur le danger de prêter l'oreille aux discours séduisans de ceux qui cherchoient à lui plaire, elle ne put refuser son cœur au Comte d'Olban, qui n'avoit pu la voir sans l'adorer. Comme le Comte étoit un parti sortable pour sa fille, la Baronne approuva leurs feux. Elle songeoit à ser-
rer cette union par les liens les plus solennels, lorsqu'une maladie cruelle vint la priver de cette satisfaction, & la mit dans peu de jours au tombeau.

Avant que d'expirer, cette tendre mère recommanda sa chère fille à Madame de Saint-Onge, son intime amie; & après avoir béni Emilie & son futur époux, elle leur dit un éternel adieu. Le Comte d'Olban n'oublia rien pour sécher les pleurs de sa Maîtresse; il étoit assidu à lui faire sa cour, mais Madame de Saint-Onge rappela à Emilie la promesse qu'elle avoit faite à sa mère de se retirer dans un Couvent. Ce ne fut point sans peine que cette fille vertueuse sacrifia à son devoir le plaisir de voir souvent le

126. MERCURE DE FRANCE.

Comte d'Olban, qu'elle regardoit comme son époux.

Elle y reçut la visite de son Amant ; & pendant qu'ils s'entretenoient ensemble des douceurs de leur prochaine union, ils furent interrompus par le Chevalier de Saint-Onge, qui ayant conçu une violente passion pour la jeune Emilie, ne put voir ce tête-à-tête sans une émotion violente. Il attaqua brusquement le Comte d'Olban. Le combat fut vif & sanglant. On en fit part à l'Abbesse du Couvent, qui scandalisée de ce qu'une de ses Pensionnaires donnât lieu à un éclat si fâcheux, ordonna qu'on enfermât Emilie dans la prison de l'Abbaye.

Cette jeune personne fut très-sensible à ce traitement. Heureusement pour elle, une Religieuse, nommée la Sœur Saint-Ange, prit part à son affliction. Elle savoit, par expérience, ce que peut l'amour sur une ame sensible. Elle venoit quelquefois causer avec elle, & pour la consoler, elle lui raconta l'histoire de sa vie. C'est un épisode qui embellit ce Roman, & qu'on lira avec autant d'attendrissement que d'intérêt.

Cependant le Comte d'Olban n'ou-

bloit point sa chère Maîtresse. Ayant eu occasion de connoître le Jardinier de l'Abbaye, il le chargea d'une lettre pour elle. Il lui proposoit de rompre ses chaînes, si elle vouloit lui en confier le soin. Emilie accepta cette proposition, & lui répondit qu'il pouvoit la venir prendre avec une femme que le Comte disoit être une de ses parentes. Elle descendit avec eux dans une magnifique maison, & richement meublée.

Emilie étoit au comble de sa joie; la parente du Comte lui paroissoit extrêmement aimable, & elle ne doutoit point que cette aventure ne se terminât heureusement : fausse illusion ! Madame Davies, c'est le nom de cette femme, non-seulement n'étoit point parente du Comte, mais c'étoit une de ces intrigantes qui font métier de séduire les filles pour les plaisirs de leurs Amans. Elle avoit promis au Comte d'amener Emilie au point où ses desirs aspiraient. En écoutant un jour leur entretien, cette fille infortunée entendit le complot : elle vit tout ce qu'elle avoit à craindre ; sur le champ elle se détermina à sortir d'une maison si funeste pour elle. Elle gagna le Portier par ses larmes & ses prières, & étant mon-

F i v

128 MERCURE DE FRANCE.

tée dans un carrosse de place, elle alla loger en chambre garnie.

En sortant de chez le Comte d'Olban, Emilie avoit emporté tous ses bijoux, ses pierreries & quelque argent qu'elle avoit. Elle employa ses effets à l'achat de quelques hardes; & pour prévenir l'indigence, elle s'occupa à broder, & envoya vendre ses ouvrages. Ce fut une foible ressource; aussi une année étoit à peine écoulée, qu'elle se trouva sans argent. Les peines d'esprit qu'elle éprouvoit continuellement, jointes à une mauvaise nourriture, la mirent à deux doigts de sa perte. Sans secours, presque mourante, & victime déplorable de sa vertu, elle demanda à parler à son Hôtesse pour se faire connoître & l'instruire de ses malheurs. Elle la conjura sur-tout de n'avertir le Comte que quand elle ne seroit plus.

L'Hôtesse ne crut pas devoir attendre ce dernier moment. Malgré la défense d'Emilie, elle courut chez le Comte, qui vint sur le champ apporter des secours & de la consolation à cette vertueuse fille. Lorsqu'il arriva, Emilie étoit si mal, qu'on la crut à l'agonie: elle ne parloit plus. Cependant les cris perçans du

Comte semblèrent réveiller la mourante. Le nom d'épouse, qu'il répétoit continuellement, avoit pénétré jusqu'à son cœur. Sa santé se rétablit; mais d'Olban n'attendit pas son entier rétablissement pour s'unir à elle. Il l'épousa après avoir récompensé largement son Hôtesse, & jouit avec elle d'une félicité que rien ne fut capable d'altérer.

Tel est le précis de l'histoire des *Malheurs de la jeune Emilie*. La lecture en est intéressante, & ne peut manquer de produire ce doux attendrissement qui fait les délices des ames sensibles. Un autre mérite de cette production, c'est que tout y porte à la vertu.

La vie & les opinions de Tristram Shandy, traduites de l'Anglois de Stern, par M. Frenais; 2 parties in-12, prix 3 l. brochées. A Yorck; & se trouve à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente; 1776.

Ce très-singulier Roman a fait une fortune prodigieuse en Angleterre. Suivant l'Auteur des *Questions sur l'Encyclopédie*, qui en a traduit lui-

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

même quelques passages , « il renferme
 • des peintures supérieures à celles de
 » Rembrant & aux crayons de Calot ».
 Il ajoute que M. Stern est le second Rablais
 de l'Angleterre. On voit effectivement ,
 par la tournure de ses idées & de son style ,
 combien il étoit nourri de la lecture des
 écrits du Curé de Meudon , dont il
 faisoit ses délices. Quoi qu'il en soit , la
 marche de l'Histoire de Gargantua & de
 Pantagruel , n'a d'ailleurs guères de res-
 semblance avec celle des deux premiers
 volumes de *Tristram Shandy*. Il seroit
 difficile de donner , non-seulement une
 analyse , mais même une définition bien
 nette de ce dernier Ouvrage. C'est une
 espèce de pot-pourri rempli d'une foule
 de digressions , dont la moindre minutie
 fournit souvent le sujet , & qui viennent
 même quelquefois , comme on dit , à
propos de botte. Par ce moyen , l'histoire
 de quelques minutes occupe fréquem-
 ment un grand nombre de pages , & le
 Héros du Roman ne fait que de naître
 à la fin du second volume. Il en reste
 encore quatre à traduire : nous ignorons
 si la marche en est un peu plus rapide ;
 & s'ils renferment réellement la *Vie de*
Tristram Shandy. Au reste , rien de plus

agréable que la plupart des détails du bizarre tissu qui compose ces deux premiers volumes. Il est impossible de répandre plus de gaieté & de grâces dans un bavardage poussé jusqu'à la caricature. On y trouve des descriptions pittoresques, des réflexions fines & ingénieuses, & sur-tout des caractères singuliers & frappans, tels que ceux du Capitaine Tobie Shandy, oncle du Héros emmailloité, & du bon Caporal Trim, son domestique.

Pour donner une idée de la manière de l'Ouvrage, nous allons en rapporter un des endroits les plus plaisans, & un de ceux en même temps où l'Auteur s'écarte le moins de son récit. Le père de Tristram Shandy, retiré à la campagne au moment où son fils est près de naître, fait monter son domestique Obadiah à cheval, pour aller en toute diligence chercher le Docteur Slop, le plus célèbre Accoucheur du Canton. A cinquante toises de la Maison, ce domestique rencontre le Docteur qui venoit aussi à cheval. Nous allons faire parler M. Sterne lui-même, par la bouche de son Traducteur. « Il n'est pas aisé de se

« faire une idée du Docteur Slop. Le

F 7j

132 MERCURE DE FRANCE.

» père Labutte, qu'on a tant chanté, qui
 » boit pendant que personne ne le voit,
 » & qui a bu sans que personne l'ait vu,
 » le père Labutte est bien connu, même
 » de qui ne l'a pas vu, & je me repré-
 » sente aisément sa figure... Mon ima-
 » gination supplée à sa présence. Mais
 » le Docteur Slop! le Docteur Slop est
 » bien un autre homme, & qui ne l'a
 » pas vu y perd beaucoup. Figurez-vous
 » cependant une figure haute de quatre
 » pieds & demi, perpendiculaire, grosse,
 » trapue, rabougrie, avec un dos de
 » deux pieds & demi de large, & qui
 » porte un ventre au moins *sesquilatéral*,
 » qui feroit honneur à Silène.... Telles
 » sont à-peu-près les lignes qui forment
 » le contours de l'individu du Docteur
 » Slop... Mille coups de pinceau de plus
 » seroient en pure perte; je ne le ferois
 » pas mieux connoître... Ceux-ci, à l'aide
 » de l'analyse de la beauté de M. Ho-
 » garth, suffissent pour donner une assez
 » juste idée de celle du personnage.

» Cet homme, ainsi fait, alloit dou-
 » cement, pas à pas, & en tortillant à
 » travers la boue sur les vertèbres d'un
 » assez joli petit bide, mais qui à peine
 » avoit la force de mettre les jambes l'une

„ devant l'autre, sous un tel fardeau...
 „ Encore si le chemin avoit été practica-
 „ ble pour aller à l'amble ! mais il ne
 „ l'étoit pas. Cependant Obadiah, juché
 „ sur le gros cheval de carrosse, & pi-
 „ quant de l'épron, bravoit les fondriè-
 „ res, & *couroit* à toute bride au grand
 „ galop... Le Docteur Slop, l'apperce-
 „ vant de très-loin qui *couroit* de toute
 „ sa force dans le même sentier, en fai-
 „ sant jaillir de tous côtés la boue en
 „ forme de tourbillon, n'auroit peut-
 „ être pas eu plus de peur de la plus
 „ maligne comète de M. Whiston, que
 „ de le rencontrer... Pour ne rien dire
 „ du choc du cheval & du Cavalier, les
 „ seules flaques de boues liquides au-
 „ roient pu emporter, sinon le Docteur
 „ lui-même, au moins le bidelet du Doc-
 „ teur... C'est ainsi qu'il auroit jugé du
 „ phénomène qui lui auroit frappé la
 „ vue... Mais quelle ne dût point être
 „ la terreur & l'hydrophobie du Docteur
 „ Slop, quand, tout-à-coup, lorsque
 „ n'étant pas à cinquante toise de Shan-
 „ dy, & presque à l'encoignure d'un
 „ angle, qui étoit formé par le mur du
 „ jardin, Obadiah & son gros cheval de
 „ carrosse, tournèrent le coin subite-

134 MERCURE DE FRANCE.

» ment , & courant avec toute la vitesse
 » imaginable , survinrent inopinément
 » sur le pauvre Docteur & sur son bider ?
 » Il n'étoit pas possible de trouver une
 » rencontre plus funeste. Le bider du
 » Docteur , & le Docteur lui-même ,
 » n'y étoient pas plus préparés l'un que
 » l'autre , il étoit difficile de soutenir un
 » choc aussi rude... Hélas ! que pouvoit
 » faire le Docteur Slop ? Il étoit Prêtre ,
 » & se signa. Le nigaud ! il auroit mieux
 » fait de saisir le pommeau de la selle...
 » En se signant , il laisse échapper son
 » fouet .. Il veut le rattraper entre son
 » genou & le bord de la selle , & il perd
 » l'étrier. Il perd aussi son équilibre , &
 » dans la multitude de ces pertes , le
 » Docteur infortuné perd la présence
 » d'esprit , & sans attendre le choc d'Oba-
 » diah , il abandonne son bider à son
 » destin , roule diagonalement du faite
 » de son cheval , & tombe comme un
 » sac de laine sans se blesser , & s'enfonce
 » d'un pied dans la boue.
 » Obadiah ôta deux fois son bonnet
 » pour saluer le Docteur Slop , une fois
 » comme il tomboit , l'autre quand il le
 » vit enseveli dans la boue. . . . L'im-
 » pertinent ! c'étoit bien - là le mo-

» ment de faire des politesses ! un
 » diôle comme cela mériterait qu'on le
 » châtiât, pour n'avoir pas arrêté son
 » cheval, n'en être pas aussi-tôt descendu
 » & n'avoir pas aidé au Docteur... Mon-
 » sieur, point d'humeur.. Obadiah fit
 » tout ce qu'il put dans cette occasion.
 » Mais le mouvement du gros cheval de
 » carrosse étoit si violent, qu'il ne pou-
 » voit pas tout faire à la fois... Il tourna
 » d'abord trois fois autour du Docteur
 » Slop, & ce ne fut qu'au point où son
 » cheval, toujours piétinant, alloit re-
 » commencer un quatrième cercle, qu'il
 » parvint à l'arrêter, & ce fut avec une
 » telle explosion de boue, qu'il auroit
 » infiniment mieux valu qu'Obadiah
 » n'eût point songé à soulager le pauvre
 » Docteur. Il en fut si horriblement
 » couvert, que jamais Docteur n'a été
 » si crotté de la tête aux pieds, depuis
 » qu'il y a de la boue & des Docteurs
 » au monde ».

Le Traducteur a fait précéder ces deux
 volumes d'un précis de la vie de Stern,
 qui fait aimer cet Ecrivain, dont il paroît
 que l'ame étoit aussi honnête & aussi
 sensible que son caractère étoit gai, &
 son esprit ingénieux & plaisant.

136 MERCURE DE FRANCE.

Il est à desirer que l'on complete cet Ouvrage dans notre langue ; il deviendra un des livres les plus recherchés par ceux qui veulent s'amuser & observer l'espèce humaine dans une multitude de tableaux variés.

Lettre Pastorale de Monseigneur l'Évêque de Lescar , à l'occasion des ravages causés dans son Diocèse , par la mortalité des bestiaux. A Paris , chez P. G. Simon , Imprimeur du Parlement , rue Mignon Saint André-des-Arcs , 1776.

M. l'Évêque de Lescar , après avoir porté au pied du trône , à la tête de la Députation des États de Béarn , le tableau fidèle des malheurs qui ont affligé cette Province , invite aujourd'hui ses Diocésains à prévenir , par des secours abondans , les tristes suites d'une première calamité. Il propose l'établissement de deux caisses , l'une de don , l'autre de prêt ; & joignant à l'exhortation , l'exemple toujours plus efficace , il verse trente mille livres dans la première , & quinze mille dans la seconde. M. l'Archevêque de Toulouse avoit déjà frayé cette route

glorieuse , & le public se rappelle avec plaisir , la lettre que ce Prélat publia.

Pour donner une juste idée de celle de M. de Lescar , il faudroit la transcrire en entier : nous nous contenterons d'en citer quelques morceaux qui nous paroissent les plus intéressans ; le début en est noble : « Eloigné de vous , mes très-
 » chers Frères , vos maux sont toujours
 » présens à mes yeux ; je crois voir vos
 » campagnes languir sans fruits & sans
 » culture ; le laboureur , regrettant les
 » animaux qui partageoient son travail ,
 » perdre tout espoir de nouvelle moisson ;
 » la disette , la faim , l'émigration , suivre
 » un premier fléau , & toutes les calamités
 » naître d'une seule ».

Après avoir peint la Providence , répandant les maux sur la terre pour punir les coupables , & ramener les divers Peuples , par la contrainte & la terreur , ce Prélat passe du principe général , à l'application particulière. « C'est donc pour
 » notre amendement & notre plus grand
 » bien , mes très-chers Frères , que Dieu
 » nous visite aujourd'hui par la calamité ;
 » il nous a vus dans l'abondance oublier
 » l'Auteur de notre être , & tourner contre
 » nous-mêmes l'usage de ses dons ;

138 MERCURE DE FRANCE.

» il a vu un luxe étranger à ces contrées,
 » gagnant de Province en Province pour
 » arriver jusqu'à nous, se répandre de
 » nos villes dans nos campagnes, forcer
 » la retraite du pâtre & du cultivateur,
 » insulter à la simplicité de nos climats,
 » & combattre de vanité, avec un siècle
 » qui l'emporte sur tous ceux qui l'ont
 » précédé.

: La décadence des Empires a toujours
 été la suite de la dépravation des mœurs
 & des progrès du luxe. Aussi, continue
 le Prélat : « il étoit temps qu'une Provi-
 » dence attentive vint nous ôter des mains
 » un funeste poison..... Elle frappe
 » le riche dans ses richesses, source de
 » ses vices & de ses erreurs..... Elle
 » veut que, rapprochés par le malheur,
 » nul homme ne soit étranger à un autre
 » homme ; que le pauvre s'attache au
 » riche par ses besoins, que le riche s'at-
 » tache au pauvre par ses bienfaits.
 » C'est donc entrer dans les desseins de
 » la Providence, & remplir les plus doux
 » de nos devoirs, que de chercher les
 » moyens de vous secourir..... Occu-
 » pés de ce soin, nous avons porté au
 » pied du Trône, le tableau fidèle de
 » vos malheurs. Nous avons vu un jeune

» Prince , digne fils du Grand Henri ,
 » s'attendrir au récit de vos pertes , &
 » vouloir mettre fin à vos maux. Mais si
 » la compassion est le premier sentiment
 » d'un heureux naturel , la Justice est la
 » première vertu des Rois. Père commun
 » des peuples soumis à son Empire, il a
 » pesé , dans la même balance , & vos
 » malheurs , & les besoins de ses autres
 » Sujets. A ses premiers & seconds bien-
 » faits, sa bonté n'a pu ajouter que des
 » larmes ; sa puissance & sa sagesse , ne
 » peuvent que vous protéger. Vous de-
 » vez donc , à l'ombre de son bras , tra-
 » vailler à réparer vos pertes , chercher
 » en vous mêmes les ressources qu'y laisse
 » une Providence indulgente dans sa sé-
 » vérité , & vous transmettre , les uns
 » aux autres , ces premières avances que
 » le riche doit à la terre qui le nourrit de
 » ses larmes, ne pouvant plus la cultiver.

M. l'Évêque de Lescar presse , par les
 motifs les plus puissans , le riche à secou-
 rir le pauvre ; il invoque l'intérêt propre ,
 la voix de la religion & de la nature , les
 Loix civiles & ecclésiastiques , & propose
 des exemples qu'il a le bonheur de trou-
 ver dans son pays , & parmi ses Diocé-
 sains ; il les invite à concourir à la bonne

œuvre , & enhardit leur charité , qui , pour être utile dans ces circonstances , doit être publique comme le malheur. Il parle à chaque portion du troupeau , de la manière la plus pathétique & la plus analogue à sa situation ; il s'adresse aux Béarnois établis en Espagne ; & opposant leur séparation involontaire à celle des Protestans qui sont dans son Diocèse , il dit à ceux-ci :

» Mais vous , qui n'étiez qu'un cœur
 » & qu'une ame avec nous , vivant sous
 » les mêmes Pasteurs , unis par les liens
 » d'une même foi , & qui maintenant ,
 » séparés de croyance & de communion ,
 » formez un Peuple étranger au sein
 » d'une même patrie , vainement vous
 » obstinez-vous à nous fuir ; nous cou-
 » rons après vous : vainement avez-vous
 » secoué le joug d'une obéissance filiale ;
 » nous aurons toujours des entrailles de
 » père , & nous déplorerons vos erreurs
 » & vos malheurs. Vous avez perdu par
 » la calamité , vous aurez part à nos
 » distributions à l'égal de nos frères ;
 » nous ferons plus , nous recevrons vos
 » bienfaits ; & nous nous aiderons de
 » votre zèle & de vos conseils. Peut-
 » être que touchés des marques de la

» plus tendre affection, rapprochés par
 » un même intérêt & par les mêmes
 » soins, vos répugnances venant à dimi-
 » nuer, vos préjugés venant à s'affoiblir,
 » vos yeux seront plus disposés à s'ouvrir
 » à la lumière, & vos cœurs à revenir à
 » l'unité.

» Quant aux Pasteurs chargés du soin
 » immédiat des Paroisses, ils leur doi-
 » vent leurs secours tout entier. Plusieurs
 » d'entre-eux, nous le disons avec dou-
 » leur, sont pauvres eux-mêmes, & au-
 » roient besoin d'être secourus. Qu'ils
 » s'attendrissent sur les maux qu'ils ne
 » peuvent soulager; qu'ils inspirent par
 » leurs exhortations, la bienfaisance aux
 » riches, la patience aux pauvres; qu'ils
 » nous aident à discerner les vrais besoins
 » qui se cachent, des faux besoins qui
 » chercheroient à nous tromper. Si par
 » leur canal & leurs avis, vos largesses
 » arrivent à leur véritable destination,
 » ils ont rempli leur ministère, & leur
 » mérite sera grand devant les hommes
 » & devant Dieu ».

On voit bien, au ton de charité qui
 règne dans ces deux articles, que le Pré-
 lat est ennemi de la persécution, & qu'il
 favoriseroit une augmentation de subsis-

142 MERCURE DE FRANCE.

tance pour les Pasteurs du second ordre, qui supportent le poids du jour. Il termine son Instruction Pastorale par l'établissement du Bureau de Secours, & propose les vues les plus sages pour une bonne administration.

Le style de cette Lettre éloquente est simple, noble & touchant, éloigné de l'affectation du siècle, précis sans sécheresse, harmonieux sans emphase, vraiment original sans singularité : il ne copie ni les Bossuet, ni les Fénelon ; mais il participe assez souvent à l'élévation de l'un, & aux grâces touchantes de l'autre.

Almanach Littéraire, ou Etrennes d'Apollon ; contenant l'Eloge historique du Grand Corneille, par M. de Voltaire ; le Fontenelliana, où l'on trouve un grand nombre de réparties de Fontenelle, qui n'ont jamais été imprimées ; plusieurs bons mots de MM. Piron, de Crébillon, l'Abbé de Voisenon & de Voltaire ; des anecdotes intéressantes ; une notice des principaux Ouvrages mis au jour en 1776, & autres morceaux curieux. A Paris, chez la veuve Duchesne, Prault fils, Merlin, Ruault & Esprit, Libraires.

Un Eloge historique de Pierre Corneille , extrait des Commentaires publiés par souscription au profit de la famille de ce grand homme , étoit sans doute la meilleure réponse que l'on pouvoit faire à ceux qui ont osé avancer que l'illustre Commentateur , en écrivant ses observations , avoit eu pour but d'humilier & de rabaisser le Père de notre Théâtre: Où pourroit-on même prendre une idée plus haute & plus vraie du génie sublime du Créateur de la Scène Françoisé , que dans cet Eloge? *Felices essent artes* , dit Quintilien , *si de illis soli artifices predicarent*. On lira donc cet Eloge avec intérêt & avec fruit , quoiqu'il ne soit composé , comme on le pense bien , que de pièces de rapport. Il est précédé d'une jolie estampe gravée d'après le dessin de Ch. Eisen , & qui représente l'apothéose du Grand Corneille , avec ce vers au bas :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Ce même Almanach littéraire présente des pièces de poésies , tirées de différens porte-feuilles. On lira sur-tout avec plaisir une jolie Epître de Psyché à l'Amour , de feu le Président Hénault. Plusieurs

anecdotes & différentes réparties connues d'Ecrivains célèbres , enrichissent ces Etrennes & y jettent de la variété. Le *Fontenelliana* est le morceau le plus considérable de ce répertoire. On lit au bas cette note : « L'Abbé Trublet a écrit un » épais volume sur le célèbre Fontenelle. » Ce Compilateur est stérile dans son » abondance. Outre une foule de mots » excellens qu'il a omis, & que l'on » trouvera ici, il faut chercher ceux dont » il a fait part au Public, dans un amas » énorme de détails minutieux & rebu- » tans. Cet Abbé parle trop , & fait » parler M. de Fontenelle trop peu ». Il auroit été sans doute plus honnête de marquer de la reconnoissance à un Ecrivain dont on a mis les Mémoires à contribution. Si on dépouille les gens, il ne faut pas du moins les insulter. L'Abbé Trublet, qui avoit étudié son Fontenelle toute sa vie, peut néanmoins avoir omis quelque mots excellens de cet homme célèbre. Mais l'Editeur de cet *Ana* a-t-il lui-même recueilli tous ceux rapportés par cet Abbé ? En voici du moins deux, que l'on est un peu surpris de ne pas trouver ici. • Les gens du monde, fri- » voles lors même qu'ils sont curieux, » parce

» parce qu'ils ne le font que par vanité,
 » voudroient qu'on leur expliquât tout
 » en peu de mots & en peu de temps.
 » *En peu de mots*, répondit un jour M.
 » de Fontenelle, *j'y consens : mais en*
 » *peu de temps*, cela m'est impossible. *Au*
 » *reste, que vous importe de savoir ce que*
 » *vous me demandez ?*

» Un Discoureur, qui ne disoit que
 » des choses triviales, & qui néanmoins
 » les disoit d'un ton & de l'air, dont à
 » peine auroit-on droit de dire les choses
 » les plus rares & les plus exquisés, d'un
 » ton & d'un air qui commandoient l'at-
 » tention, adressoit un jour la parole à
 » M. de Fontenelle. Malgré toute sa
 » douceur & toute sa politesse, il in-
 » terrompit le Discoureur. *Tout cela*
 » *est très-vrai, Monsieur*, lui dit-il, *très-*
 » *vrai, je l'avois même entendu dire à*
 » *d'autres* ».

- Il y a cette autre anecdote, qui n'est
 point rapportée par l'Abbé Trublet,
 mais qui auroit encore dû trouver sa
 place dans ce *Fontenelliana*. Une servante
 de M. de Fontenelle éclaircit un Aca-
 démicien de Marseille, qui sortoit de
 chez son Maître. Comme elle le faisoit
 mal, le Provençal lui dit : *Faites-moi*

L. Vol.

G

lumière, je ne m'y vois pas dans les escaliers. Cette servante, ne comprenant rien à ce jargon, n'éclaircit pas mieux, & le Provençal de réitérer sa prière & sa mauvaise élocution. M. de Fontenelle qui suivoit, dit : « Excusez, Monsieur, » cette pauvre fille ; elle n'entend que le » françois ».

Un des points de morale de Fontenelle, étoit qu'il falloit se refuser le superflu, pour procurer aux autres le nécessaire. Il a souvent répondu à ceux qui le louoient d'une bonne action : *Cela se doit.*

Ce mot fait honneur à sa vertu ; mais dans celui-ci, rapporté par l'Editeur, il ne se montre que sage : Si je tenois, » disoit-il, toutes les vérités dans la » main, je me garderois bien de l'ouvrir » pour les montrer aux hommes . Il se rappeloit peut être alors que la découverte d'une seule, fit traîner Galilée dans les prisons de l'Inquisition.

M. de Fontenelle avoit le cœur sain, ainsi que l'esprit. Dans un âge, disoit ce Philosophe, où j'étois le plus amoureux, ma Maîtresse me quitte & prend un autre Amant. Je l'apprends, je suis furieux : je vais chez elle, je l'accable de

reproches ; elle m'écoute , & me dit en riant : « Fontenelle , lorsque je vous pris , » c'étoit sans contredit le plaisir que je » cherchois ; j'en trouve plus avec un » autre. Est ce au mcindre plaisir que je » dois donner la préférence ? Soyez juste , » & répondez-moi ». *Ma foi* , dit Fontenelle , *vous avez raison , & si je ne suis plus votre Amant , je veux du moins rester votre Ami*. Une pareille réponse , dit M. H... , qui rapporte cette même anecdote dans un de ses Ouvrages , supposoit peu d'amour dans M. de Fontenelle. Les passions ne raisonnent pas si juste.

M. de la Motte croyoit avoir pour amis tous les Gens-de-Lettres , & alla un jour jusqu'à le dire à M. de Fontenelle. « Si » cela étoit vrai , lui répondit-il , ce seroit » un terrible préjugé contre vous ; mais » vous leur faites trop d'honneur , & » vous ne vous en faites pas assez ».

Fontenelle étoit un Philosophe indulgent , ou , si l'on veut , un Philosophe qui aimoit beaucoup son repos , comme on peut s'en convaincre par les traits suivans. On lui demandoit un jour par quel moyen il s'étoit fait tant d'amis & pas un ennemi. « Par ces deux axiomes , » dit-il , *tout est possible & tout le monde a raison* ».

« Les hommes sont fots ou méchans ;
 » disoit-il quelquefois ; j'ai à vivre avec
 » eux, & je me le suis dit de bonne
 » heure »,

Quand M. de Fontenelle avoit dit son sentiment & ses raisons sur quelque chose, on avoit beau le contredire, il refusoit de se défendre, & alléguoit pour couvrir son refus, qu'il avoit une mauvaise poitrine. *Belle raison ! s'écrioit un jour un Disputeur éternel, pour étrangler une dispute qui intéresse toute une compagnie.*

On disoit un jour à M. de Montesquieu : « M. de Fontenelle n'aime per-
 » sonne ». Il répondit : « Eh bien ! il
 » en est plus aimable dans la société ». *Il y portoit tout, a dit une femme de ses amies, excepté ce degré d'intérêt qui rend malheureux.*

M. de Fontenelle, excédé des éternelles symphonies des concerts, s'écria un jour, dans un transport d'impatience : *Sonate, que me veux-tu ?* Les Partisans de la musique vocale, citent souvent ce mot de Fontenelle ; mais les Amateurs de la musique instrumentale peuvent leur répondre qu'une symphonie ou une sonate bien faite, est une espèce de musique pantomime, dont les expressions

étant moins circonscrites & moins limitées que celles de la musique vocale, font naître, pour cette raison même, plus de sensations & d'idées dans une imagination vive & passionnée. L'histoire ne nous apprend-elle pas que les Romains préféroient les pantomimes aux spectacles vocaux; & doit-on être plus surpris de voir que la musique instrumentale a, pour quelques Amateurs, plus de charmes que la vocale?

Il y a dans ces mêmes Etrennes que nous annonçons, un recueil de réparties de différens Auteurs célèbres. Plusieurs de ces traits d'esprit cependant ne doivent être regardés que comme des traits de gaieté ou de caractère, tels que ceux-ci, attribués à feu Piron.

En Bourgogne, est-il dit ici, on nomme les Habitans de Beaune, *les ânes de Beaune*. Piron, qui leur en vouloit, fut un jour dans les environs de la Ville, coupant, abattant, arrachant tous les chardons. Les Passans lui en demandèrent la raison : « Je suis, leur répondit-il en guerre avec les Beaunois ; je leur coupe les vivres ».

Piron se trouvant dans cette même Ville de Beaune, assistoit à la représentation d'une Comédie. Quelqu'un apos-

tropha tout à-coup le Parterre , qui étoit fort tranquille , d'un *Paix-là* , *Messieurs* , *on n'entend pas*. « Ce n'est pas faute » d'oreilles , s'écria Piron ».

Un Partisan demandoit à ce Poète une inscription pour mettre sur la face d'un Château qu'il venoit de faire bâtir. Piron lui dit : « Je ne peux pas vous » faire cela sur l'heure ; quand j'irai voir » votre Terre , il me viendra peut-être » quelque idée là-dessus. Puis un moment après : Monsieur , dit-il , j'ai » trouvé ce qu'il vous faut : vous met- » trez *Halcedama* (ce qui signifie le » *Champ du sang*). — Je n'entends point » cela , dit le Richard. — Vous vous le » ferez expliquer , reprit Piron , en quit- » tant brusquement son homme ».

L'Abbé *** étoit logé tout proche d'un Maréchal. Quelqu'un qui ignoroit sa demeure, la demanda à Piron : « C'est , » répondit celui-ci , dans telle rue , à » côté de son Cordonnier ».

L'Acteur qui devoit jouer le rôle de l'Empirée dans la *Métromanie* , homme de la plus belle figure , embarrassé de la manière dont il s'habilleroit , consulta Piron : *Ne vous inquiétez point* , dit le Poète , *à la première répétition , vous prendrez modèle sur moi*.

On rapporte dans ce recueil beaucoup d'autres saillies de Piron. On pourroit cependant faire une collection encore plus ample de réparties qui lui sont attribuées, & que l'on ne trouve point ici. Mais l'Editeur n'a pas omis ce mot de Crébillon, qui devoit faire rougir les jeunes gens du vil métier de la satire. Un jeune Poëte, auquel M. de Crébillon prenoit intérêt, avoit composé un Ouvrage sur quelques Ecrivains célèbres de son temps : il prioit M. de Crébillon de lui en dire son jugement. Cet illustre Poëte, après avoir eu la patience de lire cet écrit, tança vivement le jeune Auteur sur le mauvais usage qu'il faisoit de l'esprit qu'il se croyoit, & termina sa remontrance par ces mots : « Jugez à
 » quel point la satire est méprisable ,
 » puisque vous y réussissez en quelque
 » sorte , même à votre âge ». On peut croire que d'après ces principes, il n'a jamais écrit contre personne ; & on le savoit si bien , que lorsque dans son discours à l'Académie il récita ce vers :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume ,

le Public , par des applaudissemens réi-

G iv

rérés, confirma la justice que se rendoit M. de Crébillon.

Nous terminions cet extrait par ce mot attribué à l'Abbé de Voisenon. Un homme qui se trouvoit au parterre de la Comédie à côté de l'orchestre, où l'Abbé de Voisenon causoit assez haut, cria de toute sa force : « Taisez-vous » donc, bête à foin, vous m'empêchez » d'entendre. — Monsieur, lui dit froidement l'Abbé, ne vous ôtez pas les » morceaux de la bouche ». Ce même mot est rapporté plus exactement, & mieux, dans les *Etrennes de Clio*, publiées en 1774. « Dans le temps de la » vogue des Bouffons Italiens sur le » Théâtre de l'Opéra de Paris, il arriva » que M. *** ennuyé, dans le parterre, » d'un intermède italien, prit le parti de » sortir ; & que quelqu'un, obligé de » s'écarter pour le laisser passer, s'avisa de » dire à d'autres Bouffonistes comme lui : » *On voit bien qu'il ne faut que du foin à* » *M. ***.* — *Je ne veux point, Monsieur,* » *vous l'ôter de la bouche*, répondit celui-ci ».

Une notice des principaux Ouvrages mis au jour en 1776, & imprimée à la fin de ces *Etrennes*, les rendront d'une

J A N V I E R. 1777. 153
utilité plus générale. L'Editeur a cherché
à rendre cette notice intéressante, par des
observations critiques ou quelques anecdotes.
On aime sur-tout cette réponse naïve
d'un Poëte, auquel un Académicien repro-
choit un ridicule penchant à se louer
lui-même. « Vous autres Messieurs, vous
» avez vos cercles, vos bureaux d'esprit,
» qui vous louent & vous couronnent
» sans cesse. Privé de cet avantage, je
» fais ma besogne moi-même ».

*Dictionnaire Géographique, Historique &
Mithologique portatif*, par M. Furgault,
Professeur Emérite de l'Université de
Paris. A Paris chez Moutard, Libraire
de la Reine, rue du Hurepoix.

Ce genre d'Ouvrage, fort à la mode
aujourd'hui, réunit plusieurs avantages,
n'en déplaise aux détracteurs, qui ne le
considèrent que du mauvais côté. Tous
les hommes ne sont pas doués de cette
mémoire tenace, à qui rien n'échappe.
Les années d'ailleurs affoiblissent cette
faculté lors même qu'elle est bien orga-
nisée. D'un autre côté, on ne peut pas
toujours rassembler tous les livres qui
contiennent, dans un détail approfondi, les

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

vérités qui sont éparfées dans les dictionnaires portatifs. Par l'ordre alphabétique, ufité dans ces fortes d'Ouvrages, on trouve recueilli dans un petit nombre de volumes, ce qu'il faudroit tirer souvent, avec des recherches ennuyeufes, d'une infinité de volumes qu'on n'a pas toujours, ni les moyens de fe procurer, ni le temps de fouiller dans un dictionnaire: on trouve en un instant, ce que l'on a oublié, ou ce que l'on n'a jamais eu le temps d'apprendre. On ne doit donc point être étonné de l'empreflement que l'on a dans notre fiècle, pour ces bibliothèques abrégées.

L'ouvrage que nous annonçons, réunit la clarté & la précision, & rafsemble les connoiffances les plus néceffaires, celles qui font l'ame des converfations. On y trouve la description des Empires, des Royaumes & des pays du monde connu des anciens, avec les révolutions arrivées dans leurs limites & leurs dominations. La pofition des villes, leurs différens noms anciens & modernes, celle des Mers, des Golfes, des Ifles, des Ports, des Fleuves, des Montagnes, &c. On y a joint un précis de la vie des grands hommes de l'anti-

quité, qui se sont rendus célèbres dans la guerre ou dans la paix, ou qui se sont illustrés par leurs connoissances supérieures, & distingués par leurs talens; enfin, ce qu'il est essentiel de savoir des Fables que le Paganisme a débitées de ses Dieux & de ses Héros. On doit savoir gré à cet Auteur, qui nous a donné autrefois un bon dictionnaire d'antiquités, d'y avoir joint celui que nous annonçons, où il facilite à la jeunesse l'intelligence des anciens, & lui épargne la peine de recourir à plusieurs volumes qu'elle n'a pas toujours sous la main, & dans lesquels la difficulté des recherches, souvent infructueuses, n'est propre qu'à lui causer de l'ennui, & à lui inspirer du dégoût pour la belle antiquité.

Dictionnaire portatif du Commerce. A
Paris, chez Bastien, Libraire, rue
du petit Lion, Fauxbourg Saint-
Germain.

Si les Hommes s'en tenoient aux besoins réels, on n'auroit pas tant besoin de multiplier les échanges & les autres branches du Commerce. Mais on veut

G vj

jouir de tant de sensations agréables ;
 qu'il a fallu multiplier les matières pre-
 mières , les perfectionner , & souvent
 même les altérer , pour satisfaire des
 desirs déréglés. Ainsi le besoin d'emprun-
 ter des Nations , tant de choses qui nous
 manquent , a augmenté en proportion du
 luxe qui a fait tant de ravages au milieu
 de nous. Mais les hommes une fois accou-
 tumés aux commodités de la vie , ne
 peuvent plus s'en passer ; & le Commer-
 ce sera toujours un lien nécessaire parmi
 les hommes. D'ailleurs , la Providence
 semble avoir mis tous les peuples dans
 une dépendance réciproque , en variant
 les productions de chaque climat ; en
 sorte que le superflu de l'un même ,
 devient le nécessaire de l'autre ; &
 l'on peut dire qu'en retranchant le faste
 excessif que le luxe a introduit , le Com-
 merce seroit toujours nécessaire pour fa-
 voriser l'agriculture & exciter l'industrie.
 Sans l'agriculture , les sources du Com-
 merce sont bientôt taries : sans l'industrie,
 les fruits de la terre sont sans valeur. On
 doit donc protéger le Commerce , sans
 toutefois devenir le Panégyriste de ce
 luxe outré qui confond tous les états qui
 partagent la société civile. Tous les Ou-

J A N V I E R. 1777. 157
vrages qui traitent de cet objet, sont toujours bien accueillis. On trouve dans ce Dictionnaire, l'usage des différentes places de change en commerce, tant pour les lettres-de-change, monnoies, poids, mesures, qu'aunages. 2°. L'origine historique de toutes les Communautés d'arts & métiers, telles qu'elles avoient été créées, & subsistoient jusqu'au moment de leur suppression, en Mars 1776. 3°. L'Edit du 21 Août 1776, qui les rétablit sous une nouvelle forme, avec tous les réglemens pour les maintenir; les tableaux de comparaison & de réunion, 4°. Les différentes Jurisdictions où elles peuvent être traduites & traduire les autres.

Théorie des Traités de Commerce entre les Nations; par M. Bouchaud, de l'Académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c. A Paris, chez la veuve Duchetne, rue Saint Jacques.

Rien n'est plus nécessaire au bonheur des Etats, que la connoissance approfondie de tout ce qui constitue leurs véritables droits, & les moyens légitimes de les conserver, en les mettant à l'abri de toute usurpation. Cicéron, dont la phi-

lophilie morale étoit si saine, ne s'est pas contenté de rejeter cette maxime si dangereuse : *Que l'on ne peut gouverner heureusement la République sans commettre des injustices*; mais il a encore établi comme une vérité constante : *Que l'on ne peut administrer salutairement les affaires publiques, si l'on ne s'attache à la plus exacte justice*. La Providence nous a donné un Souverain & des Ministres pénétrés de cette vérité si précieuse; & les Auteurs qui consacreront à la défense de cette vérité leur érudition & leurs talens, ne peuvent manquer d'être honorés d'une distinction particulière, sous le règne de la vertu & de la justice. L'Auteur de cette théorie, chargé de l'enseignement honorable du Droit de la nature & des Gens, ne pouvoit pas choisir un sujet plus convenable à sa profession, & plus assorti aux circonstances. Tout ce qui tient à la navigation & au commerce, mérite d'être approfondi, dans un Royaume où ces deux objets doivent être encouragés. Aucun Auteur François n'avoit traité, *ex professo*, la question importante qui fait l'objet de l'Ouvrage que nous annonçons. On ne connoît sur cette matière que la Dissertation latine de Fæde-

J A N V I E R. 1777. 159

ribus Commerciorum, composée par un Savant d'Allemagne (M. Mascou) & les différens morceaux qui sont épars dans Heinucius, Loccenius, Marquardus, Zieglerus, & quelques autres Jurisconsultes Allemands, dont M. Bouchaud a cru devoir faire usage. Le Droit Public de l'Europe, composé par M. l'Abbé Mably, justement appelé le Manuel des Politiques, a fourni à notre savant Publiciste quelques matériaux qu'il a employés avec confiance. On nous reprochoit autrefois de négliger cette science, dont les difficultés ont été applanies par les Grotius, les Puffendorff & les Vatel; les leçons & les Ouvrages de l'Auteur de la *Théorie des Traités de Commerce*, nous mettront désormais à l'abri de ce reproche.

Almanach historique & raisonné des Architectes, Peintres, Sculpteurs, Graveurs & Cizeleurs: contenant des notions sur les Cabinets des Curieux du Royaume, sur les Marchands de tableaux, sur les Maîtres à dessiner de Paris, & autres renseignemens utiles, relativement au dessin; dédié aux Amateurs des arts.

Famá celebrantur , propagantur.

Cic. de Nat. de Or.

Année 1777 ; vol. in-12. petit format.
 A Paris , chez la veuve Duchesne ,
 Libr. rue Saint Jacques.

L'Auteur, M. l'Abbé le Brun , a publié l'année dernière un pareil Almanach. Celui qu'il nous donne cette année est plus soigné , & la nomenclature des Architectes , Peintres , Sculpteurs , Dessinateurs , Graveurs , est plus exacte. Ce n'est pas que l'on ne puisse encore y rencontrer quelques omissions ; mais elles sont peu considérables. On ne trouve point , par exemple , l'article de M. de Seve , Dessinateur , chargé spécialement de tous les dessins pour les gravures qui entrent dans l'Histoire Naturelle de M. de Buffon. Dans cette nomenclature , l'Auteur donne à Madame Vien la qualité de *Peintresse* en miniature , & à Madame Therbouche , celle de *Peintresse* de portraits ; expression nouvellement forgée , & qui n'a pas été adoptée par les Amateurs. M. l'Abbé le Brun lui-même , se sert du terme ordinaire de *Peintre* ,

pour désigner le talent de Mademoiselle Vallayer, qu'il qualifie de *Peintre de nature morte*, quoiqu'on ait vu de cette Artiste des portraits très-animés, & peints d'après nature avec sentiment. Ce même Almanach contient une notice sur les différentes Académies de Peinture, Sculpture & Architecture du Royaume. Il indique les collections de tableaux, dessins, estampes, &c. formées à Paris par divers Amateurs; les noms & adresses des Marchands de ces sortes de curiosités; la suite des gravures publiées pendant l'année, &c. On trouvera de plus dans cet Almanach, la description de quelques productions d'Artistes connus, celle, entre-autres, d'un beau salon nouvellement décoré par M. Clerisseau. Cet Artiste, nourri des maximes des Anciens, nous prouve, par cette nouvelle production de son génie, que l'on peut puiser dans ces maximes un genre de décoration qui, quoique très-différent de celui qui est le plus en usage, peut cependant s'adapter avec succès à notre manière de construire & de distribuer.

Les éloges des Artistes & des Amateurs, morts en 1776, occupent une partie considérable de cet Almanach.

Tout ceci est précédé d'un discours sur l'invention , où l'on rencontre trop peu d'idées pour en soutenir la lecture. « La » vraie éloquence de la peinture , nous » dit l'Auteur , ne consiste ni dans le » choix d'une couleur brillante , ni dans » des situations singulières ». Qui en doute ! L'Auteur ajoute : « elle ne fait sur » les sens & sur l'ame , des impressions » vives , que lorsqu'elle imite parfaitement tous les jeux de la nature ». Il seroit plus exacte de dire : « Lorsqu'elle » nous présente l'image de la perfection » par une imitation vraie & choisie de la » nature. « M. l'Abbé le B. , dans ce même discours , appelle les Graveurs de vignettes des Copistes ; mais un Graveur , comme on l'a dit plusieurs fois , n'est point un Copiste ; c'est un traducteur , puisqu'il emploie un procédé , ou si l'on veut , une manière de s'exprimer différente de celle du Peintre ou du Dessinateur

Nous citerons quelques autres endroits de ce discours , pour faire connoître le style un peu singulier de l'Auteur. « Les » talens trop vantés des anciens , semblent ôter aux modernes , le sentiment » des leurs. A force de considérer comme

» un Géant , le génie des Grands hom-
 » mes qui les ont précédés , le leur s'ap-
 » pauvrir , & devient puïllanime : ils
 » n'osent ofer ».

» Pourquoi faut-il qu'il y ait si peu
 » d'Artistes de qui l'on puisse dire que
 » l'éclat seul de leurs talens les ont dé-
 » noncés aux Académies ? S'il est hono-
 » rable pour les uns d'entrer dans ces
 » Corps illustres à force de mérite , il est
 » déshonorant pour les autres d'y parve-
 » nir à force d'intriguer. Le vrai talent,
 » ajoute-il , n'auroit pas besoin de pareils
 » ressorts , si l'intérêt personnel cédoit
 » à l'intérêt public , le seul qui con-
 » serve & soutient les Empires , si ,
 » parmi les Artistes , il y avoit & moins
 » d'égoïsme & moins de cupidité ; mais
 » l'or est devenu , pour la plupart , la
 » mesure de la considération & du bon-
 » heur. Ils ne cherchent qu'à s'enrichir,
 » Leur vanité multiplie des besoins fac-
 » tices , que leur imagination exagère.
 » C'est ainsi que les Arts partagent sou-
 » vent les influences contagieuses , que
 » l'intérêt communique à tout ce qu'il
 » infecte ».

L'Auteur donne d'autres leçons pareil-
 les aux Artistes ; mais il n'aime pas à

164 MERCURE DE FRANCE.

en recevoir d'eux; il déclare même, dans son avertissement, qu'il *méprise le mépris de ses critiques*. Il les traite de gens gauchement éduqués, de penseurs bien gauches : il répète ce mot de *gauche*, si souvent, que l'on pourroit croire qu'il y entend finesse. Il se plaint « de ce » qu'on lui a gauchement reproché d'avoir » voulu, en désignant le genre que chaque » Artiste paroît avoir choisi, les restreindre à ne s'exercer que dans un seul. La » puérilité de ce raisonnement, ajoute-t-il, n'a pas besoin de commentaire. » Chacun fait que sur cela l'Artiste a la » clef des champs.

Il est dit dans une note : » Les » Auteurs de la prétendue réfutation de » l'Almanach publié l'année dernière, » sont des prodiges de mauvaise foi : » après avoir supprimé la définition de » l'allégorie, ils ont gauchement critiqué la moitié de la phrase qui la précédoit, la mettant à la place de la définition. Le Public, plus juste, appréciera bien mieux qu'un Journaliste complaisant, qui ne cherche souvent qu'à mortifier le vrai mérite de leur critique. Voici une autre phrase, qui n'est pas plus intelligible : l'Auteur, après

s'être plaint d'avoir été la dupe d'un homme qu'il croyoit honnête, ajoute :
 » Il est le moteur de la cabale qui nous
 » réfute; & il prouve qu'il est des hommes
 » si fourbes & si méchans par caractère ,
 » qu'ils savent préparer de loin les moyens
 » de nuire. Ils éguisent sur la bonne-foi
 » de leurs victimes ». Lorsqu'on écrit de
 ce style, a-t-on bonne grâce de parler de
 cabale? On ne voit clairement ici d'autre
 cabale contre l'Auteur, que sa mauvaise
 élocution & ses déclamations déplacées.
 Quand on *méprise si fort le mépris de ses*
critiques, pour nous servir de son expres-
 sion, on ne cherche point à intéresser
 son Lecteur dans une querelle qu'il
 ignore; on s'efforce plutôt de mériter son
 estime par des recherches utiles; & nous
 avouerons, avec plaisir, que de ce côté le
 nouvel *Almanach des Artistes*, est plus
 digne de l'attention des Amateurs, que
 celui de l'année dernière.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

L'ILIADÉ, traduction nouvelle; 2 vol.
 in-12. A Paris, chez Ruault, Libr. rue
 de la Harpe.

Procès verbal des conférences tenues par ordre du Roi, pour l'examen des articles de l'Ordonnance civile du mois d'Avril 1667, & de l'Ordonnance criminelle du mois d'Août 1670; nouvelle édition revue & corrigée sur l'original, & augmentée d'une instruction sur la procédure civile & criminelle; in-4°. rel. 12 liv. A Paris, chez Debure frères, Libr. quai des Augustins; 1776.

L'Ami Philosophe & Politique, Ouvrage où l'on trouve l'essence, les espèces, les principes, les signes caractéristiques, les avantages & les devoirs de l'amitié; l'art d'acquérir, de conserver, de regagner le cœur des hommes, &c. vol. in-12. br. 1 l. 10 s. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, Libr. quai des Augustins; 1776.

Lettres de Mylord Rivers à Sir Charles Cardignan, entremêlées d'une partie de ses correspondances à Londres, pendant son séjour en France; par Madame Riccoboni; 2 parties in-12. br. 33 liv. A Paris, chez Humblot, Libr. rue Saint Jacques.

Histoire générale & particulière de Bourgogne, avec des Notes, des Dissertations, & les preuves justificatives : Composée sur les Auteurs, les Titres originaux, les Registres publics, les Cartulaires des Eglises Cathédrales & Collégiales, des Abbayes & autres anciens Monumens ; & enrichie de Vignettes, de Cartes géographiques, de divers Plans, de plusieurs Figures, de Portiques, Tombeaux & Sceaux, tant des Ducs que des grandes Maisons, &c. Par DOM PLANCHER, Religieux Bénédictin, de l'Abbaye Saint Benigne de Dijon, & de la Congrégation de Saint Maur, continuée par un Religieux Bénédictin de la même Congrégation, & de la Province de Bourgogne. Quatre Volumes in-folio, proposés par souscription.

Avis de l'Imprimeur. Les trois premiers volumes de l'Histoire générale & particulière de Bourgogne, dont nous annonçons aujourd'hui le quatrième & dernier, ont été imprimés à Dijon, par la voie des souscriptions, chez Antoine Defay, Imprimeur des États, de la Ville & de l'Université.

168 MERCURE DE FRANCE.

Chaque volume en feuilles a coûté 26 liv. aux Souscripteurs , dont ils ont payé 18 liv. en souscrivant.

Lorsqu'on leur a délivré le premier , ils ont donné 8 liv. pour restant du prix de ce volume , & en outre 18 liv. pour la souscription du second.

Mêmes sommes ont été payées en leur livrant les tomes II & III , de manière que ceux de MM. les Souscripteurs qui ont exactement retiré les volumes à mesure qu'ils ont paru , sont en avance d'une somme de 18 liv. sur le quatrième qui reste à imprimer.

La mort de D. Plancher ayant fait craindre que cette Histoire ne fût jamais continuée , il est peut-être quelques personnes qui ont regardé leurs avances comme perdues ; on les prévient que les héritiers du sieur Defay ayant cédé leur Privilège , on leur en tiendra compte sur le quatrième volume , & que nous remplirons à cet égard , avec la plus scrupuleuse exactitude , tous les engagements que notre Prédécesseur avoit contractés.

Nous invitons en conséquence MM. les Souscripteurs de retirer incessamment les volumes qui peuvent leur manquer.

C'est encore par ce même motif que
nous

J A N V I E R. 1777. 169

nous prolongeons la souscription de l'Ouvrage entier , aux mêmes conditions qui avoient été proposées par le sieur Defay ; ainsi les personnes qui auront négligé de souscrire , pourront le faire jusqu'à ce que le quatrième volume paroisse , passé lequel temps ils seront , comme ci-devant , chacun du prix de 36 liv. en feuilles.

On paiera , en souscrivant & en recevant les trois premiers volumes en feuilles , quatre-vingt-seize liv. . . 96 liv.

En retirant le quatrième , aussi en feuilles , au premier Septemb.

1777 , huit liv. ci. . . . 8 liv.

TOTAL . . 104 liv.

Nous avertissons que cette Histoire n'a été tirée qu'à cinq cents exemplaires , & qu'il en reste peu de complets.

On peut juger , par les trois volumes qui sont imprimés , que feu M. Defay n'a rien négligé du côté de la typographie , soit pour la beauté des caractères , du papier & des gravures , soit pour l'exactitude de l'impression , & nous promettons que nous prendrons les mêmes soins pour le quatrième.

1. Vol.

H.

170 MERCURE DE FRANCE

Les souscriptions se recevront, à Dijon chez L. N. Frantin ; Imprimeur du Roi ; rue Saint-Etienne ; & à Paris, chez Pissot ; Libraire, quai des Augustins.

Les Antiquités Etrusques , Grecques & Romaines, dessinées sur les originaux du Cabinet de M. Hamilton, Envoyé extraordinaire & plénipotentiaire de S. M. Britannique à la Cour de Naples. 4 vol. in-folio, grand papier.

L'édition de ce magnifique Ouvrage, déjà connu par les annonces publiques, & par les deux premiers volumes qui ont été délivrés, vient d'être conduite à sa perfection ; les obstacles qui ont retardé les deux derniers, ont été surmontés par le courage des Editeurs, que les dépenses immenses & non prévues n'ont pu ralentir.

Chacun des quatre volumes est orné de 130 planches, gravées en cuivre, la plupart parfaitement coloriées, & le quatrième volume est particulièrement enrichi d'annotations pleines d'érudition. Ces planches représentent d'anciennes peintures relevées sur ces sortes de vases que l'on nomme Etrusques, dont elles

sont connoître en même temps la forme & les dimensions; c'est une collection singulière qui est l'histoire du dessin de l'ancienne Grèce.

Aucun Recueil ne peut paroître avec plus de magnificence: les Frontispices, les Initiales, les Lettres ouvragées, les Vignettes & les Finales, sont des accessoires presque aussi intéressants que le fond de l'ouvrage.

Cependant quoique la surcharge des dépenses extraordinaires dût autoriser les Éditeurs à en augmenter le prix déjà fixé à trente sequins, 11 liv. de France, ils le délivreront pour cette somme.

Quant à ceux qui sont déjà pourvus du premier & du second volume, les Éditeurs ont pris des mesures pour leur éviter le désagrément de devoir se charger de tout l'ouvrage; & pour leur fournir seulement les deux derniers pour le prix de quinze sequins.

Tous ceux qui voudront se pourvoir de l'ouvrage entier, ou le compléter, pourront s'adresser au sieur Gaetan Cambiagi, Imprimeur de S. A. R., ou à ceux qui leur conviendront en cette Ville; remettant directement, ou faisant remettre par leur Correspondant audit Impri-

172 MERCURE DE FRANCE.

meur , la valeur proportionnée à leur demande , en retirant les volumes.

NOTE de plusieurs Almanachs , dont les titres détaillés font suffisamment connoître l'objet & l'utilité.

ALMANACH DES RENDEZ-VOUS , pour l'année 1777 ; prix 12 f. br. A Paris, chez Lambert, Imprimeur-Libr. rue de la Harpe.

Cet Almanach est de la plus grande utilité pour les Gens d'affaires , & pour ceux qui veulent se rendre compte annuellement de ce qu'ils ont fait.

Almanach de l'Auteur & du Libraire, contenant : 1°. Le nom des Ministres & Magistrats qui sont à la tête de la Librairie, ceux des Censeurs & des Inspecteurs.

2°. Un traité abrégé des formalités qu'on doit remplir pour obtenir les différentes permissions d'imprimer , de faire venir des livres étrangers, de suivre les procès pendans en la Commission ou au

J A N V I E R. 1777. 173

Conseil, enfin ce qu'il faut faire pour parvenir à être reçu Libraire ou Imprimeur.

3°. Un tableau de tous les Libraires & Imprimeurs de Paris, avec la distinction de ceux qui sont retirés, & du genre de livres que chacun d'eux a adopté.

4°. Un tableau de tous les Libraires & Imprimeurs du Royaume.

5°. Un tableau de tous les Libraires accrédités des principales Villes de l'Europe.

On-y trouve aussi une liste complète de tous les Ouvrages périodiques qui se chargent d'annoncer les livres nouveaux. A Paris, chez la veuve Duchesne, Libr. rue Saint Jacques.

Calendrier de la Cour, tiré des Ephémérides, pour l'année 1777, contenant le lever du soleil, son coucher, sa déclinaison, le lever de la lune & son coucher; avec la naissance des Rois, Reines, Princes & Princesses de l'Europe, &c. imprimé pour la Famille Royale & Maison de Sa Majesté. A Paris, chez la veuve Hérissant, Imprim. du Cabinet du Roi, Maison & Bâtimens de Sa Majesté.

H iij

Nouvelles Etrennes Orléanoises, augmentées d'un recueil de matières utiles, curieuses & amusantes, d'un manuel de santé, & précédées des éphémérides proverbiales, historiques & pronosticatives; Almanach universel pour l'année 1777; dédié à M. de Cypierre, Baron de Chevilly, Intendant de la Généralité d'Orléans; prix 12 f. br. A Orléans, chez Couret de Villeneuve; Libr. Impr. du Roi, rue Royale.

On trouve chez Saugrain, Libraire, quai des Augustins:

L'Almanach de Liège, de Mathieu Laensberch, avec les figures du calendrier des Bergers; édition originale en papier fin, relié en maroquin, 3 liv.; en veau doré, 2 liv. 8 f.; broché en papier commun, 12 f.

Le Calendrier perpétuel du temps; médaillon augmenté d'une table qui le rend utile jusqu'en l'année 1900; prix br. 18 f.; rel. 1 l. 10 f.

Petits Recueils d'Almanachs, rel. 6 l.

Almanach des Associés, ou Almanach sous verre, augmenté d'une notice curieuse, contenant les découvertes, inventions, ou expériences nouvellement faites dans les sciences, les arts, les métiers, l'industrie, &c. A Paris, chez Deschamps, Libraire, rue St Jacques, vis à-vis la Fontaine St Severin.

On trouve à la même adresse les très-petits *Almanachs des Dames*, les *Almanachs changeans mécaniques*, l'*Almanach perpétuel des quantièmes*, &c.

L'Almanach de trente ans, dédié à la Reine, enrichi du portrait du Roi & de la Reine, avec divers ornemens d'un bon goût. A Paris, rue & Hôtel Condé; & dans les Villes de Province. Prix 2 l. & 6 l. sous verre, bordure dorée.



ACADÉMIES.

I.

*Assemblée publique de l'Académie de
Villefranche en Beaujolois, 25 Août
1776.*

M. GOUVION, Directeur, ouvrit la séance par un discours sur la reproduction des plantes.

M. l'Abbé de Castilhon, Vicaire-Général du Diocèse de Lyon, lut une Epître en vers, adressée à ses Concitoyens, pleine de sentimens & de grâce.

Cette lecture fut suivie d'un Dialogue intitulé *Xenocrate*, dans lequel on s'étoit efforcé de rapprocher & de réunir sous un seul point de vue, tout ce que nous a laissé de plus curieux sur les grâces l'ancienne Mythologie.

M. l'Abbé la Serre lut les deux premiers chants d'un *Poëme sur l'Eloquence*. Il établit que pour être Orateur, il faut être né, 1°. avec une ame sensible; 2°.

J A N V I E R. 1777. 177
avec une ame honnête : l'art de persuader, dit-il, est l'objet de l'éloquence...

Mais il faut pour toucher, être touché soi-même.

La légère Aglaé veut envain me séduire,
Je vois, sans être ému, son gracieux sourire.

Et le concours heureux de ses traits séduisans ;
Sans rien dire à mon cœur ne parle qu'à mes sens.
Son ame est sans chaleur : jamais sur son visage
La sensibilité ne grava son image ;
Elle entend sans pâlir les cris des malheureux ,
Et la douleur d'autrui ne mouille point ses yeux.

Le premier des appas est une ame sensible ;
Elle entraîne les cœurs par un charme invisible ;
Elle adoucit des traits l'imposante fierté ,
Et prépare une excuse à la difformité :
Ainsi que dans nos traits, elle est dans nos ouvrages
La source des transports, le garant des suffrages.

M. la Serre prouve ensuite qu'il ne suffit pas d'avoir l'ame sensible pour arriver au grand but de l'éloquence ; mais qu'il faut encore avoir une ame honnête. Nous sommes nés, dit-il, pour la vertu :

H ▼

L'éclat de la pensée & l'heureux choix des mots,
 La nouveauté des tours, la fraîcheur des tableaux,
 Les accords séduisans d'une douce harmonie,
 L'élégance du goût, l'audace du génie,
 N'enfanteront jamais le prestige flatteur
 Que prête à ses écrits la vertu de l'Auteur.

M. Champeaux lut un Mémoire intéressant sur les exhalaisons putrides dont se charge l'air, sur les maladies & les accidents qui en résultent, & enfin sur la manière de purifier l'air, lorsqu'il a été infecté par des miasmes pestilentiels.

M. Magel termina la séance par des vers adressés à M. Dorat.

I I.

*Assemblée publique de l'Académie Royale
 des Sciences & Belles-Lettres de Bé-
 ziers, du 4 Juillet 1776.*

A cause du dérangement de la santé du Directeur, M. de Lablanque, Juge-Mage, Sous-Directeur cette année, ouvrit la séance par une courte sermonce, & par annoncer les discours qui devoient être lus. Après quoi le Secrétaire dit : il est juste, Messieurs, que nous donnions quelques marques de reconnoissance à

ceux qui nous font l'honneur de nous communiquer les productions de leur esprit, & nous ne pouvons mieux nous acquitter de ce devoir, qu'en faisant dans nos séances publiques une mention honorable de tout ce qui nous a été présenté depuis notre dernière assemblée, soit par nos Associés, soit par d'autres Savans.

Dans le mois de Juin de l'année 1775. M. l'Abbé Barral, notre Associé, nous envoya un manuscrit contenant l'éloge d'Henri IV, Roi de France.

Vers la fin du mois d'Août 1775, M. Maynard d'Aiguesvives, notre Associé, nous fit présent d'un imprimé contenant l'éloge de Cujas, fameux Professeur en droit.

Dans le mois de Janvier, M. Pelletan, aujourd'hui notre Confrère, nous présenta un Mémoire, qui a pour titre : *Problème général sur la sommation & sur plusieurs nouvelles propriétés des suites récurrentes, dont les premières différences sont égales à une quantité constante, & les secondes différences sont zéro*, dont M. de Forès & M. l'Abbé Bouiller firent le rapport ; ce qui donna occasion à ce dernier d'ajouter qu'en parcourant la pre-

mière partie du volume de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1772, dont nous venons de faire l'acquisition, il y avoit trouvé un Mémoire *sur des irrationnelles de différens ordres, avec une application au cercle*, lequel lui avoit paru avoir quelque rapport avec un Mémoire de sa composition; qu'il avoit lu dans notre séance publique du 15 Octobre 1772, & dont le précis avoit été rendu public, de même que de celui qui en contenoit les fondemens, & qui avoit été lu publiquement le 16 Février 1769; & en même-temps, il lut quelques remarques sur ce Mémoire.

Dans le mois de Février, M. Audibert lut l'éloge de M. le Maréchal Duc de Biron, nommé au Gouvernement du Languedoc, qui lui avoit été adressé manuscrit, par M. Barral, notre Associé, & qui a été imprimé.

Peu de jours après, nous reçûmes une lettre fort obligeante de la part de M. le Baron de Marguerites, de l'Académie Royale de Nîmes, avec une tragédie de sa composition, sous ce titre : *la révolution de Portugal*.

Au mois d'Avril, je reçus une lettre de M. Thiery, Médecin-Consultant du

Roi, notre Associé, dans laquelle il nous fait part d'un cas de Médecine fort singulier, mais qu'il seroit trop long de rapporter ici.

M. Buc'hoz, Médecin de Monsieur, notre Associé, connu par une infinité d'ouvrages concernant l'Histoire Naturelle, la Médecine, &c. n'a pas manqué de nous envoyer chaque mois deux cahiers de ses feuilles.

Enfin M. Paulet, Docteur en Médecine des Facultés de Paris & de Montpellier, nous a fait présent de deux volumes *in-8°*. contenant des *Recherches historiques & physiques sur les maladies Epizotiques, avec les moyens d'y remédier*, publiées par ordre du Roi; & il nous a fait part aussi de sa lettre à M. Coste, Médecin de Nancy, où il se défend victorieusement contre l'injuste critique que ce Médecin a faite de ses écrits.

Ensuite M. l'Abbé Decugis lut l'éloge de M. Foulquier, Prêtre, Docteur en Théologie, ancien Prieur de Murviel, ci-devant Principal du Collège Royal de cette Ville, Académicien ordinaire, Vétéran, mort à l'âge de soixante-dix ans.

Messieurs de Ledrier, Lieutenant-Colonel dans le Régiment de Béziers, Vialla, Maître-ès-Arts & en Chirurgie, & Pel-

182 MERCURE DE FRANCE.

letan, Ingénieur pour les travaux publics, & Directeur du Canal Royal, derniers reçus, lurent leurs remerciemens, auxquels M. de Lablanque répondit d'une manière également éloquente & gracieuse. Messieurs de Ledrier & Pelletan lurent aussi quelques réflexions, l'un sur la philosophie, la politique, & la manière de combattre des Grecs, qui fut anéantie par les Romains qui les subjuguèrent, & sur les décisions orgueilleuses & la folle présomption de ces derniers, à quoi il attribue la décadence de leur Empire, autant qu'au luxe, qu'on en regarde comme la cause; l'autre (M. Pelletan) lut un discours sur le rapport qu'il y a entre les progrès des sciences & des arts, & la félicité des peuples, sur l'influence que l'un & l'autre peuvent avoir dans le sort des Empires : il fit voir de quelle manière les Académies ont contribué à l'amélioration publique, en comparant les temps d'ignorance avec ceux où l'on a cultivé les sciences & les arts : enfin il a appliqué cette vérité à la ville de Béziers, qui depuis cinquante ans s'est considérablement accrue & embellie.

M. Vialla lut deux observations nouvelles concernant la désunion de la

symphyse des os du menton, avec les moyens d'y remédier.

Enfin M. de Forès lut un Mémoire de M. Bertholon, Prêtre de la Mission, Professeur de Théologie au Séminaire, & Membre de plusieurs autres Académies, sur la cause physique des mouvemens Electrico-circulaires. Après avoir examiné dans ce Mémoire les différentes roues qui ont été imaginées ; l'Auteur rappelle en deux mots, la nouvelle roue électrique qu'il a trouvée, & il assigne les causes physiques de ce mouvement électrico-circulaire, que le fluide électrique seul met en jeu. Cette explication, supposant toute la théorie électrique, on ne peut en donner ici une idée satisfaisante.

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Lundi 9 Décembre, on a donné au Château des Thuilleries un concert, dans lequel Mademoiselle Giorgy a chanté deux airs Italiens, qu'elle a répétés, en cédant aux acclamations & aux instances du Pu-

blic. Son organe réunit la force , la légèreté , l'étendue & la qualité la plus brillante & la plus flatteuse. Elle parcourt avec une telle facilité , tous les intervalles de la musique , que le chant lui semble naturel , & son langage ordinaire. Si cette charmante Cantatrice veut joindre à tant d'avantages , tout ce qui ne s'acquiert que par l'étude & par les conseils des bons maîtres , elle peut atteindre la perfection des premiers sujets de l'Italie , & les surpasser par les dons que la nature lui a prodigués. M. Ravoglia a joué avec applaudissement un *concerto* de hautbois. M. Beauvalet , qui chantoit avec succès la basse-taille à l'Opéra , vient d'arriver , après quelques mois de séjour en Italie , avec une voix de fausset , & a tenté de chanter un air Italien dans la manière des virtuoses de ce pays ; mais quoiqu'il mette peut-être plus d'art dans son chant , & qu'il exécute des airs plus difficiles , on regrette sa voix mâle & sonore , & même son ancienne manière de chanter. MM. Wandyck & le Noble , ont exécuté avec beaucoup de talent , une symphonie concertante. M. Jarnovick a exécuté un *concerto* de violon avec cette perfection qui le distingue. Ce Concert a fini par *Samson* , Oratoire à grand Chœur , de M. Méreaux.

Dans le Concert du 24 Décembre ,
veille de Noel, Madame Balconi, célèbre
Cantatrice Italienne , a chanté deux airs ,
l'un de Sacchini , l'autre de Colla , & a
été applaudie pour le goût & la perfection
qu'elle met dans son chant. Elle a bien
voulu répéter ces airs , en variant les
agrémens qu'elle distribue avec beaucoup
d'art. Mademoiselle Giorgy a aussi chanté
deux fois , par complaisance , un air
Italien , & toujours avec le même succès.
M. Caravoglia , excellent hautbois , a
exécuté un *Concerto*. MM. Palsa &
Tierchemith , ont joué plusieurs petits
airs à deux cors , qui ont fait plaisir.

On a exécuté une suite de Noels , ar-
rangés en symphonie. Le célèbre M.
Jarnovick a exécuté un *Concerto* de
violon. Ce Concert a été heureusement
terminé par le *Te Deum* de M. Langlé.

Le 25 Décembre , on a exécuté la
grande symphonie de Toeschi. Made-
moiselle Giorgy a chanté deux airs Ita-
liens ; M. Baer a exécuté un *Concerto*
de clarinette ; on a entendu avec plaisir

un nouveau motet à voix seule del Signor Prati, élève de Piccini. M. Ponto a exécuté avec applaudissement un *Concerto* de cor de sa composition. M. Jarnovick a exécuté un *Concerto* de violon. On a fini par le *Pater*, motet à grand Chœur, de M. Langle.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE a donné alternativement avec *Alceste*, les *Fragmens*, composés des Actes de la *Danse*, des *Talens Lyriques*; d'*Eglé*, & de celui de *Vertune & Pomone*.

On a repris le Mardi 31. Décembre *Orphée & Euridice*, Drame lyrique en trois actes; il faudra ensuite revenir à l'*Iphigénie*. Ainsi M. le Chevalier Gluck est en possession de la scène lyrique, comme autrefois Lully & Rameau. Il n'a point le génie du premier, ni l'imagination du second; mais il entend mieux que ses deux Prédécesseurs, l'expression des sentimens pathétiques & la déclama-tion lyrique. Sa musique est plus théâ-trale; son récitatif est plus vrai, plus

J A N V I E R. 1777. 187

débité, & ses effets d'orchestre ont plus de force & d'énergie. Il a le vrai goût du Drame, dont l'objet principal est d'attister & d'affecter l'ame. C'est le genre dominant qui s'est emparé de tous les Théâtres de Paris; car en Province & dans les Pays étrangers, ces Drames, où cette musique d'un mode si sombre & si lugubre, ne trouve pas autant de Partisans & d'Enthousiastes que dans la Capitale.

M^{lle} le Vasseur, M. le Gros, M. Larrivée, doivent partager une partie de la gloire de M. le Chevalier Gluck, par l'action & l'intelligence qu'ils mettent dans leurs rôles. Ils ont saisi parfaitement dans leur jeu, dans leur récit, dans leur chant l'esprit du Maître; ils se livrent, avec un heureux abandon, aux transports & aux cris de la nature, lorsque l'art ne semble plus capable de les guider.

D É B U T.

M^{lle} CÉCILE, élève de M. Gardel, a débuté sur ce Théâtre, dans les différens genres de danse. L'éclat de la jeunesse, une taille svelte, une figure charmante, toutes les grâces, une position de tête charmante,

188 MERCURE DE FRANCE.

une grande précision , beaucoup de légèreté , d'aisance & de moëlleux dans sa danse , lui ont mérité tous les suffrages & distingué cette nouvelle Terpsicore. Elle a joué , dansé & chanté le rôle d'*Eglé* dans l'Acte de *la Danse*. On ne peut qu'applaudir au choix de *Mercur*e , lorsqu'il couronne des talens si enchanteurs.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont donné le samedi 7 Décembre , la première représentation du *Malheureux imaginaire* , Comédie en cinq actes de M. Dorat.

Le Duc de Semours ayant tous les avantages de la naissance , de la fortune , de la considération , aimant & étant aimé , voulant faire du bien , & en faisant par son crédit & par lui-même , a la manie de se croire malheureux , & il l'est en effet ; une imagination active , mais triste , ne cesse de le tourmenter en lui représentant les événemens les plus indifférens , & les circonstances les plus favorables , comme des combinaisons du sort pour l'affliger. Il est amoureux de Madame

de Thémine , veuve charmante , & qui a toutes les qualités estimables ; il en est chéri , il n'en peut douter ; cependant il est ingénieux à lui trouver des torts , à lui remarquer de l'indifférence , & même de l'inconstance. Ses soupçons se fortifient lorsque cette Veuve lui parle de Florville , jeune homme qui a l'attachement le plus tendre pour Émilie , sœur & pupile du Duc de Semours. Il ne lui donne pas le temps de dire les motifs de l'éloge qu'elle en fait. Son imagination blessée saisit le premier mot ; il répond avec une humeur & une ironie offensantes , lui reproche sa perfidie , & la laisse dans l'étonnement & l'inquiétude d'une accusation si mal fondée. Il surprend encore la jeune Veuve avec une lettre de Florville , & de-là nouveaux tourmens pour le Malheureux imaginaire : nouveaux reproches ; enfin il parvient à offenser son Amante au point qu'elle-même confirme ses soupçons , en disant que puisqu'il le veut , elle aime Florville ; mais elle parle avec ce ton du dépit qui proteste si bien le contraire de sa pensée. Le Duc veut marier sa sœur à Saint-Brice, son ami , non moins mélancolique que lui , mais qui prétend l'être avec plus de

raison. La résistance qu'il trouve dans les sentimens d'Émilie, & ensuite dans ceux de son ami, qui se rend justice, est un nouveau sujet de chagrin pour le Duc ; il en trouve un autre dans le gain d'un procès ; il fait obtenir un Régiment à Florville, dans l'espérance de l'éloigner ; il obtient aussi un intérêt dans une affaire de finance pour Dépermont, son ami, & véritablement malheureux, qui est accablé de dettes, qui perd continuellement au jeu, à qui toutes les espérances & toutes les ressources manquent à la fois, mais qui est insouciant par caractère, bravant tous les événemens, toujours gai, & toujours content. Dépermont reçoit le nouveau bienfait du Duc avec assez d'indifférence, & paroît craindre jusqu'à la fatigue de donner sa signature. Ce caractère contraste parfaitement avec celui de Semours : il est plus saillant, plus théâtral, plus comique, & c'étoit peut-être celui qui pouvoit faire le sujet principal d'une Comédie, en lui opposant le Malheureux imaginaire. En effet, il ne faut pas que les rôles secondaires attachent davantage que le premier rôle ; & c'est un principe de l'art, de placer sur le premier plan le personnage le plus remar-

quable. D'ailleurs, le caractère de l'Insouciant doit fournir plus de traits, plus de scènes amusantes, plus de détails heureux, plus de variétés, que le caractère du Malheureux imaginaire, qui ne peut avoir qu'un ton, & qu'une manière de voir : la preuve en est dans la Comédie même dont il est question. Dépermont profite de l'erreur du Duc au sujet de Madame de Thémine, pour favoriser les prétentions de Florville son parent ; il aime, mais sans la moindre inquiétude, Madame de Follange, qui est une Coquette fort légère, & qui ne respire que le plaisir ; elle a ordonné une fête & un spectacle chez le Duc, fort peu disposé à s'amuser ; elle fait tout ce qu'elle peut pour donner de la jalousie à l'Insouciant, sans pouvoir altérer son humeur. M^{de} de Thémine a le bonheur d'obtenir de la Cour un Gouvernement pour un ami du Duc, qui lui doit cet objet de ses desirs. Sémours apprend bientôt que l'intérêt que Madame de Thémine paroîtsoit prendre au jeune de Florville, est pour remplir les vœux d'Émilie. Il consent à cette union, & reconnoît enfin qu'il cessera d'être malheureux en se livrant avec confiance aux sentimens d'une

femme estimable qu'il aime , & dont il est aimé. Cette Comédie est écrite avec beaucoup d'esprit , & il en falloit infiniment pour remplir cinq actes avec un sujet si stérile & si malheureux. Il y a des détails charmans ; ce qui a fait dire à une personne éminente par son rang , par ses connoissances & par son goût , qu'il n'estimoit de cette pièce *que les Ariettes*.

Il nous semble encore que cette Comédie est surchargée de personnages qui ne sont pas essentiels à l'action , & que les personnages secondaires ne sont point assez employés à faire ressortir le caractère dominant. Il y a peu de situations comiques ; & il faut convenir aussi que trop d'esprit , trop de facilité , trop d'imagination , ne permettent peut-être pas à M. Dorat de méditer suffisamment son plan , & d'en assortir toutes les parties. Au reste , il y a dans cette Pièce une foule de vers heureux , qui en fait le succès. Tels que ceux-ci , en parlant de l'amour :

Confiant , il est froid ; jaloux , il est affreux ;
 Quelque forme qu'il prenne il nous rend malheureux.

Un Amant timide dit :

Voulois-je hasarder l'aveu de mon ardeur ,

Il mouroit sur ma bouche & rentroit dans mon cœur.

L'Insouciant fait ainsi son portrait :

Je suis toujours le même,
 Insouciant par goût & léger par système;
 Heureux, content de tout, je n'approfondis rien.
 Un revers bien cruel m'enleva tout mon bien.
 Mes amis m'ont trompé, les femmes me trahissent;
 Mes maudits créanciers quelquefois m'étourdissent;
 Je ne me fâche pas, j'y suis accoutumé,
 Et, comme vous voyez, les malheurs m'ont formé.

En parlant à Semours :

Je n'en suis dit autant,
 J'ai l'horrible défaut d'être toujours content.

 Vous grondez, moi, je ris, pardonnez l'apostrophe,
 Vous n'êtes que chagrin, & je suis philosophe,
 Heureux effrontément.

.
 Ecoutez, mon cher Duc, ceci va vous surprendre :
 Quand j'aurois vos honneurs, vos amples revenus,

I. Vol.



Vos titres si brillans , vos entours si connus ,
Et ces postes nombreux qui semblent vous contraindre ,

Je ne m'en croirois pas pour cela moins à plaindre ;
Prêt à tous ces assauts ou prompt à m'aguérir ,
Je me résignerois ; il faut savoir souffrir.

Le Malheureux imaginaire est joué supérieurement par M. Molé ; M. Belcour a mis dans celui de l'Insouciant beaucoup de finesse , d'aisance & d'agrément ; M. Prévillé a tiré tout le parti possible du rôle de Saint-Brice , & M. Monvel de celui de Florville. Madame Doligni est très-intéressante dans le rôle de Madame de Thémine. Mademoiselle Fanier a rendu gaiement & avec esprit la Coquette. M. Dugazon joue un rôle de Valer , & Mademoiselle Dugazon un rôle de Soubrette.

Cette Pièce, à la fin de Décembre, avoit neuf représentations , & se continue.

On a donné , avec succès , quelques représentations de *Blanche & Guiscard*, Tragédie de M. Saurin. Madame Vestris a joué le rôle de Blanche avec la no-

J A N V I E R. 1777. 195
blesse, l'énergie, & l'intelligence qui
caractérisent son talent.

D É B U T S.

Le mardi 17 Décembre, Mademoiselle
DESPERRIERES a joué le rôle d'*Electre*
dans la Tragédie d'*Oreste*, de M. de Vol-
taire : cette Actrice a été beaucoup gênée
par sa timidité. Cependant on a reconnu
en elle de la sensibilité, de l'intelligence,
un sentiment prompt, les accens de la
douleur, & le cri de la passion. Elle a
l'organe un peu voilé ; elle laisse quel-
quefois traîner ses sons, & elle ne ménage
point assez sa voix pour lui donner de la
force dans les momens de la passion. Au
reste, Mademoiselle Desperrieres reçoit
les avis d'un Maître bien capable de di-
riger & de faire valoir ses dispositions
naturelles.

M. le Kain a joué le rôle d'*Oreste* avec
cette perfection qui le distingue. M. La
Rive a rendu avec le plus grand succès
le rôle de *Pilade*, & Mademoiselle
Sainval a excité des transports d'admira-
tion dans le rôle de *Clytemnestre*, dont
elle a conçu & fait sentir toutes les
beautés.

M. M. a débuté dans les rôles de Payfans , & ceux dits à Manteau : il a eu peu de succès.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné , le Jeudi 5 Décembre , la reprise de l'*Aveugle de Palmyre* , de M. Desfontaines , pour les paroles , & de M. Rodolphe , pour la musique.

Ce Drame a fait plaisir , mais peu de sensation , quoique le spectacle en soit agréable , la Pièce bien écrite & la musique très-gracieuse , & parfaitement exécutée par M. Clairval , & par Mesdames Laruelle & Colombe , qui jouoient les principaux rôles.

On a remis sur ce Théâtre *Arlequin Hulla* , ancienne Pièce de Romagnési , qui a eu quelques représentations , dans lesquelles on a beaucoup applaudi au jeu de M. Carlin & de Madame Bianchi.

On a remis encore à ce Théâtre *la Belle Arsène* , Comédie en quatre actes ,

en vers, de M. Favart, pour les paroles, & de M. Moncini, pour la musique. Les talens de ces deux Auteurs sont des garans du succès de leur ouvrage.

On a repris aussi le 28 Décembre, *les Mariages Samnites*, dont le poëme est de M. du Rozoi, & la musique de M. Grétry. Ce charmant spectacle a fait plus de sensation que dans son origine. Le Public, qui devient de plus en plus sensible à la bonne musique, à celle surtout qui est l'interprète de la nature, du sentiment & des passions, a beaucoup applaudi aux airs pleins d'expression & d'énergie de cette Pièce, qui a un égal succès sur les Théâtres de Paris, de la Province & des Pays étrangers. Madame Dugazon joue le rôle de *Céphalide*, & son chant & son jeu lui font le plus grand honneur. Elle a détaillé la scène avec une intelligence, une vérité & une expression qui caractérisent une excellente Actrice. Mademoiselle Colombe a été vue & entendue avec transport dans le beau rôle d'*Eliane*. MM. Julien, Michu & Narbonne, ont aussi recueilli les suffrages des Spectateurs. Le duo entre les deux Amis, à la fin de cette Pièce, a été abrégé par un récitatif qui

partage le chant. Cette coupe heureuse
a fait un plaisir infini.

D É B U T.

Mademoiselle DE LA COUR, a débuté
à ce Théâtre dans les rôles de Duègne.
Elle paroît avoir l'habitude de la scène,
de l'intelligence, & une bonne manière
de chanter; mais peu de voix, & de la
gêne dans son chant & dans sa déclama-
tion.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

LE *Charlatan Allemand, le Charlatan
François*, deux estampes de neuf pouces
& demi de hauteur, & sept & demi de
largeur, très-agréables & très-bien gra-
vées par M. Helman, d'après les dessins
de M. Bertaux; prix 1. 10 f. chacune;
chez l'Auteur, Graveur de Mgr le Duc

J A N V I E R. 1777. 199
de Chartres, rue des Mathurins, au
petit Hôtel de Clugny.

I I.

Fête de Campagne Hollandoise, de
deux pieds de largeur, & de dix-neuf
pouces de hauteur, dédiée à M. le Baron
de Van-Baerll, Conseiller de Sa Majesté
le Roi de Pologne, gravée par Deque-
vauviller, d'après le tableau de Scovart.
A Paris, rue & porte S. Jacques, maison
de l'Apothicaire. Cette estampe est d'une
composition très-riche, très-gaie, dans
un beau style, & remplie d'une multi-
tude de figures : elle est gravée pittores-
quement, & d'un bon ton de couleur.

I I I.

Le Porte-Balle ou le Voyageur, estampe
de douze pouces de largeur, & huit de
hauteur, gravée d'après le tableau origi-
nal de David Teniers, de même gran-
deur, par Monsieur & Mademoiselle
Chenu, prix 16 f. A Paris, chez les Au-
teurs, rue de la Harpe, vis-à-vis le Café
de Condé.

I iv

I V.

Lapleine Moisson, dédiée à S. A. Monseigneur Adam de Czatoryski , gravée d'après le dessin d'Isaac Moucheron , par E. de Ghend ; composition agréable , style gracieux , exécution très-soignée. A Paris , chez Deghendt & Desmarest , rue de Bourbon Villeneuve , vis-à-vis les murs des Filles-Dieu.

V.

La Philosophie endormie, dédiée à Madame Greuze, estampe de dix-huit pouces de hauteur, & treize de largeur ; gravure d'après le dessin de M. Greuze , sous la direction de M. Aliamet. A Paris, chez Aliamet , rue des Mathurins.

V I.

Estampe gravée par L. A. de Buigne , d'après le dessin de Gravelot , tirée d'une scène d'Henri IV, représentant le Prince égaré dans une forêt , & pris pour un Braconnier : on lit au bas ces mots , tirés de la Comédie, *je tenons le coquin qui*

J A N V I E R. 1777. 201

*vient tirer sur les cerfs de notre bon Roi ,
prix 12 sols. A Paris , chez Linger , rue
des Maçons , à côté de l'Hôtel des Quatre
Nations ; le sujet fait pendant à un autre
de même prix , que l'on trouve chez
Ponce , Graveur , rue St. Hyacinthe ,
maison de M. Debur ; de la même pièce ,
représentant Sully aux pieds d'Henri IV ,
& ce Prince le faisant relever , lui disant
ces mots : relevez-vous , ils vont croire que
je vous pardonne.*

V I I.

*Fêtes d'étude , gravées par Madame
Linger , en manière de crayon , d'après
Monsieur Greuze , Peintre du Roi. Ma-
dame Linger se propose d'en faire une
collection , qu'elle juge aussi curieuse
qu'utile au Public , prix 16 sols , chaque
tête. A Paris , rue des Maçons , près l'Hô-
tel des Quatre Nations.*

V I I I.

*Tête de Vieillard , gravée en manière
noire , d'après un tableau de M. Vincent ,
Pensionnaire du Roi à l'Académie de
Rome , par M. Haines. A Paris , chez*

I v

l'Auteur, rue de Tournon, vis-à-vis
l'Hôtel de Nivernois.

I X.

*Table gravée à l'usage de la Loterie
Royale de France, pour savoir combien
de fois les numéros sont sortis de la roue
de fortune, &c. À Paris, chez Perier,
Graveur, rue des Fossés S. Germain-
l'Auxerrois, près la Poste aux Chevaux.*

X.

*Portrait de M. Bouvart, Cla. viro
Micheli-Philippo Bouvart, Regii Ordinis
Equiti; salub. Fac. Pari. Doctori in Col-
legio Regio Professori Emeriti nec non
Reg. Scient. Academia socio, hanc ipsius
effigiem in veteris amicitia pignus ac mo-
numentum : dessiné par Fr. Bourgoïn,
& gravé par B. L. Henriquez, Graveur
de S. M. I. de toutes les Russies, & de
l'Académie Impériale des B. A. de Saint
Pétersbourg, prix 3 liv. À Paris, chez
Henriquez, rue de la vieille Estrapade,
maison de M. Moreau, Maître Char-
pentier.*

M U S I Q U E.

I.

SECOND Recueil de petits airs , Menuets & Ariettes , choisis. & arrangés pour la Harpe , par H. Petrony , prix 7 liv. 4 sols.

I I.

Recueil d'airs choisis , avec accompagnement de Harpe , par le même , prix 7 liv. 4 s. A Paris, chez le sieur Krupp , Luthier , rue Saint Honoré , vis-à-vis l'Opéra , & aux adresses ordinaires de Musique.

I I I.

Mes Loifirs , Recueil d'Ariettes , Chansons , Romances & Duo , avec accompagnement de basse chiffrée , & un violon , gravé séparément ; dédié à Madame la Baronne d'Hinge , par M. Legat de Furcy , Maître de goût & de chant , prix 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur , rue du Coq-Saint-Honoré , près l'Oratoire ; & aux adresses ordinaires de Musique.

I vj

I V.

Pièces d'orgue , Messe & Noël's Flamands , François , Italiens , &c. avec variations en fa majeur , dédiés à Madame de Montmorency-Laval , Abbessé de l'Abbaye Royale de Montmartre , composées & arrangées par M. Benaut , Maître de Clavecin , prix 3 liv. 12 sols , abonnement du mois d'Octobre , chez l'Auteur , rue Dauphine , près la rue Christine.

V.

Les soirées de Chessy , ou trois Sonates pour la harpe , suivies d'un Menuet & d'une Chaconne , avec ou sans accompagnement de violon , dédiées à Mademoiselle de Walckiers , & composées par M. Burckoffer ; prix 6 liv. A Paris , chez l'Auteur , rue Saint-Honoré , à l'Hôtel du Saint-Esprit , vis-à-vis les écuries du Roi ; au Bureau d'abonnement musical , rue du Hazard-Richelieu ; Nadermann , Luthier ordinaire de la Reine , rue d'Argenteuil-Saint-Honoré , & aux adresses ordinaires de musique.

V I.

Traité des agrémens de la Musique, exécutés sur la guittare ; ouvrage qui manquoit aux Amateurs, & qui est indispensable pour exécuter avec goût les pièces & les traits de chant qui se trouvent souvent dans les accompagnemens ; contenant des instructions claires, & des exemples démonstratifs sur le pincer, le doigter, l'arpege, la batterie, l'accompagnement, la chute, la tirade, le martellement, le trill, la glissade & le son filé ; suivis de plusieurs airs, la plupart connus, dont le dernier renferme, dans dix-neuf variations, tous les agrémens ; par M. Merchi, Maître de guittare, Œuvre XXXV, prix 9 liv. chez l'Auteur, rue S. Thomas-du-Louvre, près le Château d'eau ; & aux adresses ordinaires de musique.

En s'adressant directement à l'Auteur, les personnes de Province jouiront du bénéfice du Marchand, & seront sûres d'avoir des exemplaires bien gravés. Il faut affranchir l'avis & l'envoi de l'argent.



G É O G R A P H I E.

CARTE des limites actuelles de la Pologne, réglées définitivement par la Diète de cette année, & par les trois Puissances co-partageantes; avec les limites de l'Empire Ottoman, dans sa partie septentrionale, démembrée tant par les conquêtes des Russes, que par un traité entre la Maison d'Autriche-Lorraine, & le Grand Seigneur. Les routes, avec les distances entre Pétersbourg, Warsovie, Berlin, Vienne & Constantinople, sont tracées dans cette Carte, qui est un supplément absolument nécessaire aux Atlas & Trairés de Géographie. Prix 15 sols. A Paris, chez M. Brion, Ingénieur-Géographe du Roi, rue du Petit-Pont, près la Fontaine Saint-Severin, maison de M. Langlois, Libraire.



A R C H I T E C T U R E.

M. D U M O N T, Professeur de l'Ecole Royale des Ponts & Chaussées, Membre des Académies de Rome, Florence, Bologne, &c, vient de faire graver un projet de façade pour une entrée d'Hôtel-de-Ville, dédié à M. de Trudaine de Montigny, Conseiller d'Etat, Intendant des Finances, &c. On y trouve le style de Palladio; accommodé à nos usages. Les avant-corps, au nombre de trois, sont d'un genre neuf & offrent des beautés de détail. On remarque aussi la manière adroite dont l'Auteur les a raccordées avec les arrières-corps, qui, quoique plus simples, sont d'une architecture noble & bien caractérisée.

Nous ajouterons que l'exécution de la gravure ne laisse rien à désirer, tant pour la netteté que pour l'effet.

Cette gravure se trouve à Paris chez l'Auteur, rue des Arcis, maison du Commissaire; & chez M. Jollain, quai de la Megisserie.

*Cours d'Elocution & d'Orthographe
Françoise.*

LE cours complet d'Elocution & d'Orthographe Françoise de M. Devillencour, ci-devant Professeur à la Cour de Bavière, se continue avec succès, rue Bétizy, près de la rue Tirechappe, au magasin des Princes, où l'on s'adressera au Portier.

Cours de Langue Italienne.

M. l'Abbé Fontana, déjà connu par les cours de langue Italienne, que, depuis du temps, il donne dans cette Capitale avec succès, & recherché par la manière facile & succinte avec laquelle il enseigne cette agréable langue, reprendra un nouveau Cours samedi 11 Janvier 1777, à trois heures du soir; jusqu'à cinq, & le continuera tous les Mardis & Samedis à la même heure. Il donne des leçons particulières chez lui & en ville. Les personnes qui voudront prendre

de ses leçons , sont priées de lui écrire ,
ou de passer chez lui , rue Montorgueil ,
la porte-cochère à côté de la rue Pavée ,
où l'on trouve toujours du monde.

B I E N F A I S A N C E.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

Monsieur , la bienfaisance est une vertu si belle & si rare de nos jours , que c'est un crime de laisser échapper les occasions d'en fournir des exemples aux Grands , qui ne le font jamais davantage , que lorsque leur cœur s'élance hors le tourbillon de la fortune & de la magnificence qui les enivre , pour s'occuper du sort des malheureux.

Monsieur de Narbonne , Evêque d'Evreux , vient de marier , en son château de Condé , Mademoiselle de Narbonne sa nièce , à Monsieur le Comte d'Héricourt. Pour rendre même les malheureux participans de la satisfaction des deux Familles , il a fait choix , dans le Bourg de Condé , chef lieu de sa Baronnie , d'une jeune Fille aussi pauvre qu'honnête , qu'il a habillée , dotée d'une somme de

300 livres, & mariée jeudi dernier, à un garçon du même Bourg : cette cérémonie s'est faite dans la Chapelle de son Château, d'où les nouveaux Epoux furent conduits à un banquet exprès préparé, à la gaieté duquel ce Prélat, M. & Madame la Comtesse d'Héricourt n'ont pas dédaigné renouveler les Saturnales. Madame d'Héricourt fit même à la Messe une quête au bénéfice des nouveaux Epoux, auxquels elle remit une somme de près de 150 liv. Un acte de cette espèce est bien digne d'un Prélat aussi généreux que M. de Narbonne ; mais il en est un autre qui caractérise bien plus essentiellement la bonté de son cœur. Le lendemain il se transporta au domicile des Epoux, & leur remit une autre somme de 300 liv. dont il exigea un billet, en leur disant : faites profiter cette somme, mes enfans, & ce sera la manière dont vous vous conduirez qui me déterminera, ou à vous la laisser, ou à vous la faire rendre. Le premier acte, suivant moi, est beau ; mais le second est admirable, & méritent tous deux de passer à la postérité, qui, comme nous, reconnoîtra dans la générosité de M. de Narbonne, la bonté d'un père de famille, jointe à la religieuse inquiétude & à la sage précaution d'un vrai Prélat.

Cette façon de faire du bien est si ingénieuse & si nouvelle, que je ne pense pas que vous puissiez lui refuser la célébrité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

*Nouvelle Fabrique & Magasin de Colonnes, Supports, Dalles, Vases, & autres
Curiosités de Porphyre de France.*

CE n'est que tout récemment qu'une Société de Particuliers zélés pour le progrès des Arts, a découvert dans une partie de la France des blocs considérables de Porphyres les plus variés. Cette Compagnie a fait à ses frais enlever, transporter, dégrossir, scier, tailler, sculpter, polir, en un mot, mettre en œuvre, un nombre considérable de ces masses précieuses. Ce ne fera plus désormais de simples essais de matières grani-teuses, des portions mesquines de Por-

212 MERCURE DE FRANCE.

phyre, que la France se glorifiera de produire dans son sein ; les ouvrages de toutes dimensions , exécutés en ce genre de pierre dure par la nouvelle Compagnie, vont rendre la Seine rivale du Nil. On trouvera en tout temps dans la Capitale de la France, un Magasin considérable & richement assorti de ces sortes de curiosités , où les Amateurs de toutes nations pourront se procurer, à un prix modique, ce qu'on a payé jusqu'ici au poids de l'or, ou, pour mieux dire, ce qu'on ne pouvoit se procurer même à prix d'or, tant ce genre de pierre étoit devenu rare.

On ne s'arrête pas davantage à faire sentir l'utilité réelle d'un tel établissement, qui va remettre l'Architecture & la Sculpture en possession de la matière la plus noble, la plus précieuse & la plus inaltérable que ces deux Arts aient jamais employée.

Ces Porphyres, tirés du sein de la France ont toutes les qualités intrinsèques des Porphyres antiques ; il ne font point effervescence avec les acides ; ils sont vitrifiables à l'aide du feu ; ils font étincelle avec l'acier. Plusieurs même d'entr'eux sont évidemment plus durs

que le Granit d'Egypte. Une autre considération bien essentielle, c'est l'étonnante & riche variété des nouveaux Porphyres. Le Magasin de la Compagnie en offre plus de soixante variétés effectives, tandis que le nombre des espèces antiques se montoit tout au plus à cinq ou six.

Un tableau succinct des principales espèces, toutes Françoises, que présente le Magasin, mettra les Amateurs à portée de juger de l'abondance du nouvel assortiment.

Dans toutes ces espèces, il y a des nuances ou subdivisions à l'infini.

*Liste des principales sortes de Porphyres
qui se trouvent dans le Magasin.*

Granit rouge. Granit rouge foncé, ou Granit d'Egypte. Granit gris à très-petits grains. Breche verte graniteuse. Porphyre rouge. Breche fond bleu, graniteuse. Granit à taches rouges foncées. Breche Africaine graniteuse, forte en couleur. Breche verte graniteuse à grains verd-d'eau. Jaspe rubanté graniteux. Breche verte à petits points blancs. Granit jaspé, différemment moucheté. Porphyre verd à petits grains. Porphyre verd à taches

214 MERCURE DE FRANCE.

noires. Porphyre verd très-foncé, à taches verd-d'eau demi-transparentes. Porphyre en forme de Jaspe agathisé, très-transparent. Granit à fond brun foncé, à petites taches blanches. Porphyre en forme de Jaspe fleuri. Granit fond blanc, à taches inégales verdâtres. Porphyre en forme de Jaspe fond rougeâtre, à taches blanches, formant divers accidens curieux. Breche grecque graniteuse, imitant parfaitement la vraie breche grecque, en sorte qu'en les comparant ensemble, il n'est pas possible d'y surprendre aucune différence.

État des Curiosités de Porphyre mis en œuvre, qui se trouvent dès-à-présent dans le Magasin.

Vases de diverses formes élégantes, Cassolettes, Athéniennes, Cuvettes, Bijoux de cabinets, Colonnes, Supports, Couvre-papiers, &c. On y trouve aussi des Dalles de Porphyre, de toute grandeur, même de neuf pieds & plus de long; & par la suite tout ce que les Amateurs pourront désirer.

Ce Magasin est situé rue du Fauxbourg-S. Martin, maison de M. Martin, Vernis-

seur; chez M. Feuiller, Sculpteur, ancien Professeur de l'Académie de S. Luc, qui a chez lui l'Entrepôt de ces Porphyres, & qui est chargé du soin de les orner & décorer.

I I.

Fabrique de Mouchoirs de Fil.

Le sieur Maraud, autorisé du Conseil pour la fabrique des mouchoirs de fil rouge, bon teint, façon des Indes, avertit le Public qu'il en a établi la vente chez le sieur Briard, Marchand Mercier & Parfumeur, rue S. Antoine, au coin de celle vieille du Temple.

La perfection à laquelle il a porté ses teintures, a reçue une approbation générale. Il donne avis en outre qu'il en fabrique en fond blanc, façon de Béare & de Silésie, à bordure rouge, le tout à des prix dont le Public sera satisfait.

Je soussigné, Commissaire du Conseil pour l'examen des teintures, certifie qu'ayant fait l'épreuve des rouges de garance sur fil & coton, dont sont fabriqués les mouchoirs du sieur *Maraud*, j'ai trouvé qu'ils avoient autant de solidité que ceux du Levant, connus sous le nom

de rouges de Turquie ou d'Andrinople.
A Paris, ce 4 Octobre 1776, *signé* Mac-
quer.

I I I.

On cultive dans le jardin Botanique d'Edimbourg , une plante fort singulière que les Curieux s'empresseient de venir voir, & à laquelle on a donné le nom de *plante mouvante*. La graine en est venue du Bengale ; le professeur Botanique d'Edimbourg , la reçut avec la planche & la description Botanique de la plante. On l'appelle dans le pays *Bur-rum* , *Chundulij* ; les habitans superstitieux , lui attribuent des vertus & des qualités prodigieuses.

Le 15 de Juin dernier , elle avoit quinze pouces de haut ; ses mouvemens, qui sont vraiment singuliers , ont commencé vers le milieu du mois de Mai. Ils ne dépendent pas , ainsi que ceux de la sensitive , d'aucune impulsion , d'aucune cause externe , ils proviennent d'une force interne. Un coup de vent un peu fort , dérange les opérations de la plante , & en arrête les mouvemens & les agitations.

Cette plante a ses feuilles partagées
en

en trois ; l'extrémité de la feuille est fort large ; & par les différentes positions qu'elle prend durant le jour , on voit qu'elle suit assez le cours du soleil ; ses mouvemens les plus forts & les plus remarquables sont collatéraux, & ne s'accordent pas toujours exactement avec le mouvement du soleil : cette motion des deux côtés opposés de la feuille, est particulière & assez constamment uniforme.

A N E C D O T E S.

I.

AUGUSTE I, Roi de Pologne, retournant dans son Royaume, & passant près d'une de ses villes frontières, ses postillons, pour éviter un mauvais chemin, voulurent passer par le champ labouré d'un paysan, qui, s'en étant apperçu, se saisit des rênes des chevaux, & menaça de briser les roues du carrosse avec une forte hache dont il étoit armé, si l'équipage ne prenoit la route ordinaire : deux Pages qui suivoient le carrosse avancèrent

K

218 MERCURE DE FRANCE.

& maltraitèrent le payfan. Les postillons alloient passer outre, lorsque le Roi, entendant le bruit de la dispute, défendit à ses Pages de frapper le payfan; & lui ayant fait donner quelque argent, ordonna au postillon de tourner & de rentrer dans le chemin, en disant *que ce pauvre avoit raison de défendre son bien, & qu'un Roi n'étoit pas plus en droit que le moindre particulier, de ruiner personne, sur-tout sans nécessité.*

I I.

M. le Prince (le Grand Condé) eut la curiosité de voir un possédé en Bourgogne, dont on faisoit beaucoup de bruit. En tirant quelque chose de sa poche, comme si ç'eût été un reliquaire, il lui mit la main fermée sur la tête: le possédé dit & fit aussi-tôt beaucoup d'extravagances. Le Prince retirant sa main, fit voir au possédé que c'étoit une montre; le possédé fort déconcerté de voir cela & faisant mine de vouloir se jeter sur lui, le Prince qui avoit une canne à la main, lui dit M. le diable, si tu me touche je t'avertis que je rosserai bien ton étui. En faisant le récit de ce qui lui étoit arrivé alors, il disoit, je parlai de

cette manière , ne voulant pas qu'on crût que j'étois assez fou pour battre le diable : ce possédé demeura dans son devoir , & ne battit pas M. le Prince , qui auroit exécuté sa menace.

A V I S.

I.

LE sieur Compigné, Tabletier breveté de Sa Majesté, se propose, comme les années précédentes, de fixer l'attention des gens de goût, par les nouveautés qu'il expose cette année dans son magasin, rue Greneta, au Roi David, tous ouvrages de sa fabrique. On y trouvera des tabatières de toutes espèces, les unes plus riches que les autres, & de toutes les formes. Il en est à gorge, galons & rose d'or, à miniature, &c. & d'autres dont les ornemens imitent les broderies & sans galons; de très jolies bonbonnières, de différent genre, & d'un goût nouveau; des étuis, des boîtes à rouge, & des souvenirs, &c. de nouveaux tableaux gravés sur le tour, & différens jolis petits meubles, ornés de ces mêmes tableaux; comme petites tables, chiffonniers & autres; enfin nombre de nouveautés, dont le détail seroit trop long; particulièrement des boîtes de couleurs à la mode, ornées de sujets d'un nouveau coloris, le tout à des

K ij

prix convenables aux dépenses que l'on veut y faire,

I I.

Le dépôt de la Manufacture de porcelaine de **MONSIEUR**, frère du Roi, établie à Clignancourt, est actuellement dans la rue Neuve des Petits-Champs, au coin de la nouvelle rue Chabanel.

L'accueil que le Public a fait à cette porcelaine, a engagé le sieur Deruelle à augmenter ses travaux : il est à portée de satisfaire à toutes les demandes, tant pour l'utile en service de table, figures en biscuit, qu'en vases & autres objets d'ornemens.

Il assortit parfaitement tous les anciens services de Saxe.

La nature de sa porcelaine est de la plus grande dureté ; ce qui est un avantage essentiel, en ce qu'elle est moins cassante, qu'elle résiste au passage subit du plus grand froid à la plus grande chaleur de l'eau.

Il n'y a de dépôt de porcelaine de cette Manufacture, que dans le magasin ci-dessus annoncé ; & en pièces détachées, chez M. Granchez, au petit Dunkerque, & chez M. de la Frenaye, au Palais ; cette porcelaine est marquée du chiffre de **MONSIEUR**.

I I I.

Avis des Auteurs de l'Année Littéraire.

On ne souscrira désormais pour l'Année Littéraire, que chez M. Fréron, rue S. Jacques, près le Collège de Louis-le-Grand, ou chez le sieur Mérigot le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

Les quatorze Numéros qui doivent paroître encore pour compléter l'année 1776, seront distribués par le sieur le Jay, Libraire, rue S. Jacques, & s'il arrivoit qu'il y eût lieu à quelque plainte, c'est à lui seul qu'il faudra s'adresser ; mais dès le premier Numéro de l'année 1777, la distribution se fera par le sieur Mérigot seul.

Plusieurs de Messieurs nos Souscripteurs des Provinces, se sont plaints à nous de ne pas recevoir les feuilles dès qu'elles paroissent. Ce retard vient uniquement de ce qu'on souscrit chez des Libraires qui donnent ordre de ne leur envoyer les feuilles qu'avec d'autres ballots qu'ils reçoivent de temps en temps de la Capitale ; nous avons des Souscripteurs qui sont quelquefois six semaines sans recevoir aucun Numéro. Pour prévenir cet inconvénient, il faut s'adresser directement, ou à M. Fréron, ou au sieur Mérigot.

Les Auteurs ont beaucoup de matériaux prêts à être imprimés, & dans peu ils compléteront l'année 1776. Les personnes qui voudroient souscrire pour l'année 1777, sont priées de le faire incessamment, afin qu'on puisse faire imprimer les adresses.

K iij

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople , 17 Octobre.

ALI DAHER a disparu avec ses trésors ; mais on tient sous bonne garde à Seyde, dans deux caravelles, ses frères & quatre-vingt personnes de leur maison ; les sept autres petits bâtimens sont toujours à Baruth. Le Pacha de Tripoli a fait , à cinq ou six lieues autour de cette ville, un pillage immense , qu'il continue encore , & qu'on fait déjà monter à plus de 150 bourses.

Les troubles de la Crimée continuent ; le frère du Kan actuel des Tartares de cette Presqu'île , demande à la Porte des secours qu'il ne peut obtenir. La Russie a, dit-on , un parti considérable qui refuse de reconnoître ce Kan , & qui tente tous les moyens de rétablir le Kan déposé.

De Pétersbourg , le 21 Novembre.

L'Impératrice a ordonné la levée de 20 mille hommes de recrues pour compléter ses troupes , dont une grande partie défile vers l'Ukraine & les autres frontières de l'Empire. Ces mouvemens , & ceux que l'on remarque dans quelques Cours voisines , donnent lieu à beaucoup de conjectures.

De Copenhague , le 29 Octobre.

La Banque royale , placée à la Bourse de cette

ville, a été volée au commencement de ce mois pendant la nuit, à la faveur d'une ouverture pratiquée au toit de ce vaste édifice. On a saisi plusieurs des Crieurs, qu'on y enferme pendant la nuit pour garder cet édifice, toujours rempli de toutes sortes de marchandises; mais on n'a pu jusqu'ici tirer d'eux aucun éclaircissement.

De Vienne, le 25 Novembre.

Le bruit, qui se répand depuis long-temps, d'un voyage que l'Empereur se propose de faire en France, se confirme de plus en plus. On prétend qu'il pourroit bien avoir lieu cet hiver.

On rassemble en Bohême & en Moravie un grand nombre de recrues, qu'on y exerce journellement au maniement des armes. L'armée de Leurs Majestés Impériales & Royale est actuellement sur le meilleur pied, & la plus nombreuse de l'Europe.

De Londres, le 28 Novembre.

Plusieurs vaisseaux arrivés de l'Amérique en différens ports du Royaume, ont apporté des dépêches, sur lesquelles la Cour garde le silence. Le Public, impatient d'en savoir le contenu, s'étonne du peu d'empressement des Ministres à satisfaire sa curiosité, & tire de ce silence diverses conjectures: comme si les événemens, pour être heureux, devoient se suivre aussi rapidement que l'expédition des vaisseaux qui partent successivement de New-Yorck. Des nouvelles particulières font mention de quelques escarmouches

K iv

entre les détachemens des troupes Britanniques & quelques Corps Américains qui, de temps en temps, s'avancent hors de leurs retranchemens. On ne manque pas d'attribuer toujours l'avantage aux premiers; cependant on présume que les Commandans de l'armée royale diffèrent l'attaque des retranchemens des Kinsbrigde, & l'engagement d'une affaire décisive, jusqu'à ce qu'ils se voyent presque assurés du succès. Ce qui fait croire qu'ils ne regardent ni la conquête de Long-Island, ni l'abandon de New-Yorck, comme une preuve de lâcheté de la part des Américains, & d'incapacité de la part de leurs Chefs. On pense aussi que peut-être le Général Howe attend, pour déployer toutes ses forces, des nouvelles certaines de l'approche des Généraux Carleton & Burgoyne, qui menacent les derrières de la Nouvelle-Yorck.

Les ordres donnés pour la presse des Matelots s'exécutent toujours sans relâche, & à toute rigueur. Le Magistrat & les Juges de Paix de la Ville de Westminster, ont commencé à faire arrêter tous les vagabonds & gens sans aveu, pour les remettre à l'Amirauté, qui les répartira sur les vaisseaux du Roi.

Il n'est point de Villes d'Angleterre qui se soient autant distinguées par leur attachement au Gouvernement, que celles de Manchester & de Liverpool. Dès que l'on y eut appris la nouvelle de la défaite des Américains aux environs de New-Yorck, & la prise de cette Ville par les Troupes du Roi, on y célébra ces avantages par des feux de joie & par des illuminations; & le peuple fit des effigies, sur lesquelles étoient tracés, en gros

caractères, les noms des chefs de la révolte, & qu'ils brûlèrent en place publique,

La Cour vient de recevoir, de la part du Général Carleton, des dépêches qui annoncent que le 16 d'Octobre dernier, la flottille rassemblée par les Généraux Anglois sur le lac *Champlain*, a battu & détruit celle des Insurgens, & que les vainqueurs ont poursuivi les vainqueurs jusqu'à *Ticondérago*. Le Général Carleton ajoute que, malgré cet avantage, la saison est trop avancée pour qu'il puisse continuer ses opérations, & pénétrer jusqu'aux frontières de la Nouvelle-Angleterre & de la Nouvelle-Yorck. Ainsi cette pénible expédition n'aura abouti qu'à préparer des moyens de pousser avec plus de vigueur la campagne qui s'ouvrira au printemps prochain, si cette sanglante contestation n'est point terminée par un accommodement solide avant cette époque.

Le bruit court qu'il vient d'être arrêté en plein Conseil, un plan de réconciliation. Il est du moins certain qu'il vient de partir un Courier pour Plymouth, avec des dépêches adressées au Général Howe & au Chevalier son frère, qui doivent leur être au plutôt expédiées par un paquebot.

Le 21 du mois dernier, le nommé Knot, laboureur à Pontefract, a vendu sa femme pour une demie guinée, à Robert Rider, Amidonnier. Ce mari brutal a eu l'inhumanité de la traîner lui-même avec un licol qu'il lui avoit attaché au cou, jusques chez l'acheteur, qui demouroit assez loin de la maison. Trois enfans, fruits de leur

K. v

mariage, suivoient leur mère infortunée, en poussant des cris capables d'émouvoir tout cœur sensible. Mais ce malheureux Payfan n'en tint aucun compte, & conduisit fièrement sa femme jusqu'à son nouveau gîte, à travers les acclamations & les murmures d'une populace nombreuse.

De Lisbonne, le 24 Octobre.

Sa Majesté a fait publier une Ordonnance par laquelle elle accorde une amnistie à tous les sujets qui ont pris la fuite pour des affaires criminelles, moyennant qu'ils viennent s'enrôler pour cinq ans dans les Troupes. Il y a quelques coupables exceptés dans cet Edit.

Un Corsaire Américain s'est rendu maître, la semaine dernière, d'un Navire Marchand Anglois, à l'embouchure de notre rivière.

De Madrid, le 8 Novembre.

Les avis que l'on a reçus, le 6 de ce mois, des frontières de ce Royaume, nous apprennent que Sa Majesté a ordonné qu'on mît en état de servir, tous les bâtimens qui sont dans ses ports; & qu'elle a fait augmenter de neuf mille hommes le nombre des recrues qui s'y lèvent. On travaille dans tous les arsenaux nuit & jour, les dimanches & les fêtes; celle même de la Toussaint n'a pas été exceptée. Tous les transports d'artillerie se font vers le Portugal. Les Troupes de terre qu'on a fait embarquer sur la flotte de Cadix, montent à douze bataillons; mais cette flotte n'est point

encore parrie. Elle est partagée en trois divisions, dont chacune a son Commandant; elle vient d'être renforcée de plusieurs vaisseaux de ligne. On assure que deux Régimens ont reçu ordre de s'embarquer sur les derniers qui y sont venus du Férol.

De Rome, le 18 Novembre.

Le Pape voulant donner à la nouvelle sacristie du Vatican, toute la majesté dont elle peut être susceptible, & desirant que tout ce qui environne ce superbe édifice réponde à sa beauté, vient d'ordonner l'acquisition des maisons qui l'avoisinent. Pour que rien ne nuise à la vue de ce monument, on ouvrira, du côté qui correspond à l'Eglise de *Campo Santo*, une nouvelle rue qui aboutira en droite ligne à la porte, connue ci-devant sous le nom de *Porte de la Fabrique*, & qui, dorénavant, va porter celui de *Porte de Saint-Pierre*.

On a frappé, par ordre du Pape, de nouvelles espèces en or, au titre de 22 carats, sous le nom de pistoles romaines; la simple est de 30 paoli; la double de 60, & la demie de 15: ces nouvelles espèces doivent être, comme toutes les autres, du poids ordinaire; mais par tolérance, & pour la commodité du commerce, on permet le cours de celles qui ont un grain de moins, à condition qu'on diminuera 14 quatrins ou deniers.

K 3

De Paris, le 6 Décembre.

M. Joli de Fleury, le plus jeune des Avocats-Généraux, prononça, le 25 du mois dernier, dans la première séance que tint le Parlement, un discours, dans lequel il développa, avec toutes les grâces de l'éloquence, les qualités qui constituent le Jurisconsulte & l'Orateur. Ensuite, pour rendre hommage aux talens & encourager les ames nobles qui se distinguent dans la carrière du Barreau, il fit l'éloge des Avocats que la mort a enlevés cette année. Toutes les parties de son discours furent généralement applaudies ; mais on y distingua particulièrement l'éloge du célèbre Cochin. M. le Premier Président prit ensuite la parole ; il fit voir combien l'homme doit être sensible à la considération publique ; & après avoir parcouru les différens états qui peuvent avoir des droits à l'estime générale, il prouva que l'ordre des Avocats la mérite à tous égards, puisqu'il ne la doit & ne peut la devoir qu'à l'étendue des connoissances & à la vertu. On appela ensuite la première cause du rôle.

Le feu prit tout-à-coup à Brest, à l'Hôpital, qui en un instant parut tout en flammes, sans qu'on eut le temps d'y porter du secours. Plus de cinquante forçats & une grande quantité de malades ont péri, le reste a été blessé par les décombres, ou en prenant la fuite. Pour empêcher les forçats de se sauver, le Commandant les a fait entrer dans une cour, escortés par 500 hommes ; comme ce nombre de fusiliers n'étoit pas suffisant pour les contenir, il les a fait coucher

sur le ventre par terre , avec ordre de brûler la cervelle au premier qui leveroit la tête. Tout s'est passé assez tranquillement dans ce moment d'horreur & de désordre ; & à force de secours , on est parvenu à empêcher que l'incendie ne gagnât la Baigne & la Corderie , pour lesquelles l'impétuosité du vent & la force des flammes faisoient trembler.

Il n'est presque question aujourd'hui que de secousses & de tremblemens de terre. On mande de Calais , que le 28 du mois dernier , on y a ressenti une secousse violente , accompagnée d'un bruit sourd , & dont les effets se sont manifestés à deux reprises consécutives , l'espace de trois secondes , dans la direction du nord au sud , à 8 heures 10 minutes du matin. On a éprouvé à Douvres le même tremblement.

L'Impératrice de Russie a honoré le sieur Messier , Astronome de la Marine , & de l'Académie Royale des Sciences , d'une magnifique Médaille d'or de la première grandeur , frappée à l'occasion de la paix entre la Russie & la Porte.

P R É S E N T A T I O N .

Le 24 novembre , le sieur de Nicolai , ci-devant président au grand-conseil , auquel le Roi a accordé la charge de premier président de la même cour , vacante par la démission du sieur de la Bourdonnoye , a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par M. de Miromesnil , garde des

ſceaux de France , & de lui faire , en cette qualité , ſes remerciemens.

L'après-midi de ce même jour , la marquife de Chilleau a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majeſtés & à la Famille royale , par la duchefſe d'Ayen.

Le 27 , le comte d'Uſſon , ambaffadeur du Roi près Sa Majeſté Suédoife , de retour ici par congé , a eu l'honneur , à ſon arrivée , d'être présenté au Roi , par le comte de Vergennes , miniſtre & ſecrétaire d'état au département des affaires étrangères.

Le même jour , le comte de Vergennes préſenta auſſi au Roi le ſieur Boyer de Fons-Colombe , envoyé extraordinaire de Sa Majeſté auprès de la République de Gênes , auſſi de retour ici par congé.

La comteſſe de Raſtignac eut l'honneur d'être présentée au Roi par Madame , le 28 , en qualité de dame pour accompagner cette princeſſe.

Le 1 décembre , la comteſſe Okelly a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majeſtés & à la Famille royale , par la comteſſe de Dillon.

Le 3 , le chevalier Moncénigo , ambaffadeur de la République de Veniſe , eut ſon audience de congé du Roi , & Sa Majeſté l'arma chevalier avec les cérémonies accoutumées , immédiatement après l'audience. Le même jour le chevalier Zéno , nouvel ambaffadeur de la République , eut ſa première audience du Roi , & remit à Sa Majeſté ſes lettres de créance. Les ambaffadeurs furent conduits à l'audience de Leurs Majeſtés & de la Famille

royale, par le sieur Tolozan, introducteur des ambassadeurs; le sieur de Séqueville, secrétaire ordinaire du Roi pour la conduite des ambassadeurs, précédoit.

Le 5, le comte de Grais, ministre plénipotentiaire du Roi auprès du landgrave de Hesse-Cassel, de retour par congé, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

La comtesse d'Hinnisdala eut, le 8, l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille royale, par la princesse de Bhergne; & le chevalier de la Luzerne, ci-devant nommé par le Roi son envoyé extraordinaire près l'électeur de Bavière, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, & de prendre congé du Roi pour se rendre à sa destination.

Le 15, le comte d'Adhémar, ministre plénipotentiaire du Roi à Bruxelles, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, de laquelle il a pris congé pour retourner à sa destination.

Le 16, M. d'Albertas, premier président de la cour des comptes, aides & finances de Provence, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par M. de Miromesnil, garde des sceaux de France, & de prendre congé.

Le comte de Chambors, capitaine au régiment de la Rochefoucault, dragons, eut, le 13, l'hon-

232 MERCURE DE FRANCE.

neur d'être présenté au Roi par Monseigneur le comte d'Artois, en qualité de gentilhomme d'honneur de ce prince.

Le 22, la vicomtesse de Maillé a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille royale, par la comtesse de Maillé.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 14 décembre, le sieur de Roussel eut l'honneur de présenter au Roi, à Monsieur & à Monseigneur le comte d'Artois, l'*Etat Militaire de France*, suivant les ordonnances de la nouvelle formation, pour l'année 1777.

Le 15, l'académie royale des Sciences eut l'honneur de présenter au Roi, à la Reine, à Monsieur, à Madame, à Monseigneur le comte d'Artois & à Madame la comtesse d'Artois, le second volume de ses Mémoires pour l'année 1772. Ce volume étoit accompagné de deux cahiers de l'art de fabriquer les étoffes de soie, par M. Paulet; de la quatrième section de la seconde partie de l'art d'exploiter les mines de charbon, par M. Morand, membre de l'académie.

Le 22, le sieur Jaurat, de l'académie royale des Sciences, chargé par l'Académie de calculer chaque année la connoissance des temps ou l'état du ciel, pour l'usage des astronomes & des navigateurs, a eu l'honneur de présenter à Sa Majesté le volume de l'année 1772.

N O M I N A T I O N S.

Le 1 décembre, le duc de la Vauguyon, l'un des anciens menins du Roi, que Sa Majesté avoit précédemment nommé son ambassadeur auprès des Etats-Généraux des Provinces-Unies, eut l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, & de prendre congé pour se rendre à sa destination.

Monsieur ayant permis au prince de Montbarrey de se démettre, en faveur du prince de Saint-Mauris, son fils, de la charge de capitaine-colonel des Suisses de sa garde, dont il a conservé la survivance au Prince de Montbarrey; le prince de Saint-Mauris a, dans cette qualité, prêté serment, le 8, entre les mains de Monsieur. Il a eu, dans le même qualité, l'honneur d'être présenté au Roi, par Monsieur, le même jour

Le Roi a accordé l'abbaye de Sainte-Croix, ordre de Saint-Benoît, diocèse & ville de Bordeaux, à l'abbé de la Rochefoucault de Magnac, vicaire-général de Rouen; celle de Moreilles, ordre de Cîteaux, diocèse de la Rochelle, à l'abbé de Fontanges, vicaire-général de Chartres, aumônier de la Reine; celle de Chéris, même ordre, diocèse de Reims, à l'abbé d'Ecquevilly; celle de Tasque, ordre de Saint-Benoît, diocèse de Tarbes, à l'abbé de la Barthe-Thermes, vicaire général de Sarlat; celle de Goailles, ordre

de St-Augustin , diocèse de Besançon , à l'abbé de l'Aubepin, vicaire - général de Grasse ; celle de Bois Aubry , ordre de Saint-Benoît , diocèse de Tours , à l'abbé de Bonisfent , conseiller-clerc au parlement de Normandie ; celle de Foresmoutier , même ordre , diocèse d'Amiens , à l'abbé de Mouchet de Villedieu , vicaire-général de Nevers , maître de l'oratoire de monseigneur le comte d'Artois , sur la nomination & présentation de ce prince , en vertu de son apanage ; & celle de Vaux-la-Douce , ordre de Cîteaux , diocèse de Langres , à dom Poncelin de Raucourt , religieux profès du même ordre.

M A R I A G E S.

Le 24 novembre, Leurs Majestés & la famille royale signèrent le contrat de mariage du marquis de Pefay , mestre-de-camp de dragons , aide-ma-réchal-de-logis de l'armée , avec demoiselle de Murat ; & celui du comte Okelly , avec dame de Galard de Béarn , comtesse & chanoinesse du chapitre royal & régulier de St Louis de Metz.

Le 27 décembre, Leurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du marquis de Rongé , capitaine de cavalerie au régiment de Royal-Normandie , avec demoiselle de Mortemard.

N A I S S A N C E S.

Le 24 décembre, Monsieur & Madame ont tenu sur les fonts, à la chapelle du Roi, le fils du sieur Poissonnier, écuyer, conseiller d'état, médecin consultant du Roi, inspecteur-général des hôpitaux des ports & colonies de France, & membre de l'académie des Sciences. Les cérémonies du baptême furent supplées à l'enfant, qui fut nommé Louis-Joseph, par l'évêque de Séz, premier aumônier de Monsieur en survivance, en présence du curé de la paroisse.

On écrit de la paroisse de Montmorand en Bourbonnois, que deux garçons & une fille, dont Anne Renoux, femme de Guillaume Vignon, menuisier, accoucha en 1768, sont tous trois existans & jouissent d'une parfaite santé.

La femme de René-Zacharie Jerron, commis à la direction des domaines à Amiens, est accouchée, le 9 décembre, à six heures du matin, de trois enfans mâles de la grandeur ordinaire. Les deux derniers sont morts le 12; le premier se porte bien. Cette femme, âgée de vingt-quatre ans, & mariée depuis cinq, a déjà eu quatre enfans en deux couches, & a fait deux fausses couches, l'une à quatre mois, & l'autre à trois mois & demi, de deux jumeaux chacune. Le père est de l'âge de la mère.

M O R T S.

Claire-Charlotte de Cabalby, épouse de Henri-Bernard, marquis d'Espagne, descendants des anciens vicomtes de Couferans, chevalier de l'ordre royal & militaire de St Louis, colonel d'infanterie & premier baron des états de Néboufan, est morte au château d'Esplas en Couferans, le 7 novembre, âgée de 32 ans.

Le sieur Pierre-François de Siry de Marigny, baron de Conches, conseiller du Roi en ses conseils, président honoraire en la cour de Parlement de Paris, est mort le 19 novembre, au château d'Herculet, près Beauvais, âgé de 60 ans, 6 mois, 27 jours.

Frère Joseph de Lancry-Promleroy, chevalier de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, ancien Procureur-général & receveur de son ordre au prieuré de France, & ci-devant commandeur de la commanderie de Chanteraine, est mort, le 26 novembre, dans la 87^e année de son âge.

Marie-Jeanne l'Espinai - Marteville, épouse d'Anne-Sigismond de Montmorency-Luxembourg, duc d'Olonne, & ci-devant veuve de Joseph-Maurice-Annibal de Montmorency-Luxembourg, comte de Montmorency, lieutenant-général des armées du Roi, est morte à Paris le 2 décembre.

Zéphirine-Félicité de Rochechouart, épouse de Jacques-François, marquis de Damas, brigadier des armées du Roi, dame de Madame, est morte

JANVIER. 1777. 237

à Paris, le 18 novembre, dans la 43^e année de son âge.

Marie de Breget, épouse du comte de la Porte, est morte le 1 décembre à Epinai-sur-Seine, âgée de 20 ans.

Alexandre Boula, seigneur de Quincy, maître des requêtes, intendant du commerce, secrétaire des commandemens de Madame, doyen de quartier & président des requêtes de l'hôtel, est mort le 5 à Paris, dans la 63^e année de son âge.

*Tirages de la Loterie Royale de France,
du 2 Décembre 1776.*

Pour les lots,	28, 77, 25, 82, 86.
Pour les primes.	$\left\{ \begin{array}{l} \text{I}^{\text{re}} \text{ classe. } 42, 38, 82, 73, 25. \\ \text{II}^{\text{e}}. \quad 78, 47, 59, 50, 34. \\ \text{III}^{\text{e}}. \quad 37, 11, 43, 87, 85. \\ \text{IV}^{\text{e}}. \quad 69, 59, 19, 72, 55. \end{array} \right.$

Du 16 Décembre.

Pour les lots,	41, 40, 64, 36, 82.
Pour les primes.	$\left\{ \begin{array}{l} \text{I}^{\text{re}} \text{ classe, } 11, 58, 51, 18, 6. \\ \text{II}^{\text{e}}. \quad 22, 34, 46, 87, 54. \\ \text{III}^{\text{e}}. \quad 15, 44, 49, 3, 45. \\ \text{IV}^{\text{e}}. \quad 6, 21, 73, 83, 86. \end{array} \right.$

Les prochains tirages se feront le jeudi 2 Janvier 1777, à 10 heures précises du matin.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5	
L'Automne,	<i>ibid.</i>
Vers à M. de C***.	11
Le Juge endormi, <i>conte</i> ,	<i>ibid.</i>
Paroles de paix portées aux Auteurs Insurgens,	12
Imitation d'une épigramme de Claudien,	14
Vers du Magister de la paroisse de Condé,	16
—— à M. Wille,	18
Le Colporteur généreux,	19
Les trois Voyageurs,	25
Première scène de <i>la Lecture interrompue</i> ,	34
Les remords d'un Artiste futile,	41
Acome & Olive,	45
Vers présentés à Mgr le Garde des Sceaux,	55
Etrennes à une Demoiselle,	<i>ibid.</i>
A Madame Favart,	56
Le Miroir de la Vérité, <i>fable</i> ,	57
Ode à Vénus,	60
Explication des Enigmes & Logogryphes,	61
ENIGMES,	62
LOGOGRYPHES,	65
Romance,	67
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	68
Le Voyageur François,	<i>ibid.</i>
Les confessions du Comte de ***,	75
Essais sur le caractère & les mœurs des François,	
comparés à ceux des Anglois,	79
Les commandemens de l'honnête homme,	83
Le souper des enthousiastes,	84

Nouvelle Histoire de la Russie ,	87
Dictionnaire des origines ,	89
<i>Quæstio generalis</i> ,	93
La trigonométrie rectiligne ,	95
Valmore ,	97
Histoire de Zulmie Warthei ,	99
Les malheurs de la jeune Emilie ,	124
La vie & les opinions de Tristram Shandy ,	129
Lettre pastorale de Mgr l'Evêque de Leïcar ,	136
Almanach littéraire ,	142
Dictionnaire géographique , &c.	153
————— portatif du Commerce ,	155
Théorie des traités de commerce entre les Nations ,	157
Almanach historique & raisonné des Achitec- tes , Peintres , Sculpteurs , Graveurs , Cize- leurs ,	159
Annonces littéraires ,	165
Almanachs ,	172
ACADÉMIES ,	176
Villefranche ,	<i>ibid.</i>
Bésiers ,	178
SPECTACLES.	183
Concert Spirituel ,	<i>ibid.</i>
Opéra ,	186
Début ,	187
Comédie Françoisè ,	188
Débuts ,	195
Comédie Italienne ,	196
Début ,	198
ARTS.	<i>ibid.</i>
Gravures ,	<i>ibid.</i>
Musique.	203
Géographie ,	206
Architecture ,	207

240 MERCURE DE FRANCE.

Cours d'élocution & d'ortographe françoise,	208
—— de langue Italienne,	<i>ibid.</i>
Bienfaisance.	209
Variétés, inventions, &c.	211
Anecdotes.	217
Avis,	219
Nouvelles politiques ;	222
Présentations,	229
—— d'Ouvrages,	232
Nominations,	233
Mariages,	234
Naissances,	235
Morts,	236
Loterie,	237

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 1^{er} volume du Mercure de France pour le mois de Janvier, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 5 Janvier 1777.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,
près Saint Côme.

MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

JANVIER, 1777.

SECOND VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon,
près le Luxembourg.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue de Tournon, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 livs que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue de Tournon, -

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou ip-12, 14 vol.	8
Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers	
par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage	
périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE , 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris,	
port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart,	
14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an,	
à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36	
cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, pour	
Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLAIS , 24 cahiers par an; à Paris & en	
Province,	24 l.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers, de chacun 5 feuilles,	
par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE , ou choix de Littérature & de	
Morale, 12 parties in 12. dans l'espace de six mois,	
franc de port à Paris & en Province, prix par abon-	
nement,	15 liv.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes ,	
12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
COURIER D'AVIGNON ; prix	18 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en françois, 5 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie, 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Mémoire & observations sur le Salpêtre, in-8°. rel.	6 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 f.
Précis sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 f.
Révolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 f.
Spéctacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 f.
Dict. Iconologique, in-8°. rel.	3 l.
Dict. Eccles. & Canonique, 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 f.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Ecclésiastique, 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— del'Hist. Romaine, in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix, nouvelle édition, 3 vol. brochés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 f.
Lettres nouvelles de Mde de Sevigné, in-12 br.	2 l. 10 f.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 f.
Poëme sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contre-faits, in-8°. br. avec fig.	4 l.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché	2 l.
Annales de l'Imperatrice-Reine, in-8°. br. avec fig.	4 l.



MERCURE DE FRANCE.

JANVIER, 1777.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

L'ORIGINE DE LA FLÛTE.

Ovide, Métam. Liv. I.

SUR les monts d'Arcadie erroit une Naiade,
Plus brillante d'attraits qu'aucune Hamadriade;
Syrinx étoit son nom : elle éluda cent fois
Et les Dieux des vergers, & les Faunes des bois.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Chaste comme Diane , elle étoit aussi belle ,
Et son arc servoit seul à la distinguer d'elle.
L'un n'étoit qu'un bois souple & l'autre paroît d'or ,
Même à voir sa démarche on s'y trompoit encor ,
Pan l'aperçut un jour au pied du mont Lycée.
O Nymphes , lui dit-il , d'une voix empressée ,
Cédez aux vœux d'un Dieu qui s'engage pour
vous ,

A joindre au nom d'amant le nom sacré d'époux ,
Syrinx , du Dieu lascif évitant la poursuite ,
Vers les bords du Ladon précipite sa fuite ;
Là , soudain exposée à des périls nouveaux ,
Entre les bras du Faune & l'obstacle des eaux ,
Et ne pouvant franchir leur barrière profonde ,
Elle invoque à grands cris les Déités de l'onde.
Les Nymphes , à sa voix , transforment ses appas ,
Au moment où le Dieu , qui vole sur ses pas ,
Se prépare à saisir la Naiade rebelle ,
Il saisit des roseaux qu'il embrasse au lieu d'elle.
Ces roseaux , que son souffle agite & fait frémir ,
Par sa bouche pressés , semblent alors gémir.
Pan , surpris & charmé de cette voix plaintive ,
Prête amoureusement une oreille attentive.
Ce murmure si doux des joncs harmonieux ,
De la Nymphes pour lui sont les derniers adieux.
A te perdre , dit-il , si le ciel te condamne ,
Ah ! puissai-je du moins , par ce nouvel organe ,
S'entretenir encore. Il dit ; & sept roseaux ,

Tous assortis entre-eux, quoiqu'entre-eux
inégaux,
Forment un instrument que son amour invente,
Et qui retint depuis le nom de son amante.

Par M. de Saint-Ange.

LE GÉNIE, LA VERTU ET LA RÉPUTATION.

Fable traduite de l'Anglois.

LA Réputation, la Vertu, le Génie,
Formèrent un jour la partie
De jeter, de concert, un regard curieux
Sur les côtes de l'Angleterre.
Prêts à se mettre en route, ils convinrent entre-eux
De fixer un coin de la terre,
Où chacun pût se retrouver,
Dans le cas où l'un d'eux viendrait à s'égarer...

« Si de vous le destin barbare
» Vient à bout de me séparer,
» Dit le Génie, aux pieds du grand Shakespear,
» Amis, j'irai me prosterner;
» Sur son tombeau sacré je fais vœu de me rendre;
» Ou bien à l'ombre de ces bois,

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

- » D'où Milton aux Dieux fit entendre
- » Les sons éclatans de sa voix.
- » Si vous êtes jamais privés de ma présence ,
- » Pour suivit d'un air d'innocence ,
- » La Vertu poussant un soupir ;
- » Dans les temples des Dieux , séjour doux & tran-
- » quille ,
- » J'irai me choisir un asyle :
- » Mais si l'on vient à m'en bannir ,
- » Sous les lambris dorés , sur les degrés du trône ,
- » Malg. é l'éclat qui l'environne ,
- » Pleine d'une noble fierté ,
- » Je viendrai consoler le Monarque attristé ,
- » Si , contre mon espoir , je n'y suis pas reçue ,
- » Dans une humble cabane , à l'orgueil inconnue ,
- » Loin du tumulte & loin des Grands ,
- » J'irai fixer mes pas errans :
- » Dans cette agréable demeure ,
- » Berceau des plaisirs innocens ,
- » Vous me trouverez à toute heure...
- » Je n'ose me flatter d'un semblable succès ,
- » Dit , d'un ton de voix ingénue ,
- » La Réputation ; dès que je suis perdue ,
- » On ne me retrouve jamais ».

Par M. Houllier de Saint-Remy.

C O N T E.

Des plus lâches soupçons victime infortunée,
Sous les yeux d'un tyran , qui toujours la guettoit,
Bélise à quinze ans languissoit ,
Comme un vil esclave , enchaînée ;
Ce que garde la crainte est , dit-on , mal gardé :
Lasse enfin d'un tel procédé ,
La Belle un beau matin , (Vénus, c'étoit ta fête)
Pendant l'absence de l'époux ,
Emportant meubles & bijoux ,
Fuit avec un Galant .. Notre jaloux tempête ,
Se met à crier au voleur ,
Et triste , conte son malheur
Au premier qu'il voit dans la rue.
Quoi ! tout ce bruit , dit un Plaisant ,
Est pour une femme perdue !
Ah ! puisse-t-il chez nous en arriver autant !

Par le même.



A

M A D R I G A L

A Mademoiselle G. . . .

ATES coups-d'œil frippons je ne puis rien com-
prendre ;

Si de toi, ma Zélis, je surprends un regard ,

Je le trouve beaucoup trop tendre .

Pour n'être que l'effet de l'art ;

Mais au moment où, plein d'ivresse ,

Il semble annoncer le bonheur ,

J'y remarque trop de finesse ,

Pour croire qu'il parte du cœur.

Par le même.

EPIGRAMME imitée d'un mot de Piron.

Vous voilà beau comme l'Amour ,

A certain Savant, l'autre jour ,

Disoit l'une de ces poupées

Que l'on voit par-tout équipées

D'un manteau court & d'un rabat ;

Comment vous voir en cet état

Sans témoigner de la surprise :

Oui, pour un Poëte fameux,
 Cet habit est trop somptueux ;
 Et, pour parler avec franchise,
 Il n'est point du tout fait pour vous..
 Cela peut-être ; mais, dit l'autre,
 Cher Abbé, soit dit entre nous ;
 Vous êtes peu fait pour le vôtre.

Par le même.

L'IVRESSE DE L'AMOUR.

A Mademoiselle. . . .

AH DIEUX ! que mon Amante est bien !
 Que de grâces dans son maintien !
 Et que de goût dans sa parure !
 Mortels, admirez-là : Jaloux, dites tout bas :
 Rien n'est plus beau dans la nature ;
 Enviez mon bonheur, mais ne m'en privez pas.

Par le même.



C O N T E.

CERTAIN Gascon, partant homme de qualité ;
 C'est un nom qu'à Paris tout le monde s'arroe,
 C'est l'étiquette enfin : nul Gascon n'y déroge ;
 Sa chaumière, au besoin, seroit un beau Comté.

Bref : certain Gascon sur Clarice,
 Accusé de tenir propos injurieux,
 Fut par elle traduit devant Dame Justice.

Çà, lui dit d'un air sérieux
 L'organe de Thémis, arbitre de l'affaire,
 Convenez que Clarice en ses mœurs est austère,
 Honnête... — Honnête ! cadédis !
 Jé lé maintiens, foi dé Marquis.
 Si quelqu'un lé dispute, il saura mé connoître ;
 Il y va dé l'honneur, jé la payois pour l'être.

Par M. Héron d'Agironne.

A M. L E K A I N.

ACTEUR sublime & soutien de la scène,
 Quoi ! vous quittez votre brillante Cour,

Votre Paris embelli par sa Reine !
 De vos beaux-arts la jeune Souveraine
 Vous fait partir pour mon triste séjour !
 On m'a conté que souvent elle-même,
 Se dérobant à la grandeur suprême,
 Sèche en secret les pleurs des malheureux.
 Son moindre charme est, dit-on, d'être belle.
 Ah ! laissons-là les Héros fabuleux ;
 Il faut du vrai : ne parlons plus que d'elle.

Par M. de Voltaire.

A M. l'Abbé DE LILLE.

Vous n'êtes point savant en us ;
 D'un François vous avez la grâce ;
 Vos vers sont de Virgilius,
 Et vos épîtres sont d'Horace.

Par le même.

LETTRE A M. DE VOLTAIRE.

PERMETTEZ, Monsieur, que mon premier soin, au retour de mon voyage, soit de vous remercier de l'accueil gracieux que

14 MERCURE DE FRANCE.

vous avez bien voulu me faire. En arrivant
chez vous , je venois de voir une Cour que
je ne connoissois pas , ce qui peut être fort
intéressant pour un homme qui aime à
observer.

Mais voir un Vieillard respectable,
Agé de quatre-vingt-deux ans,
Souper avec de jeunes gens ,
Et plus long-temps qu'eux tenir table;
Le voir, fidèle à la gaieté,
Se permettre un doux badinage,
Et même en dépit de son âge,
Séduire encore la Beauté;
Le voir enfin , par complaisance ,
S'amuser de notre caquet ,
Quitter , sans trop de répugnance ,
Son sceptre pour notre hochet ,
Et descendre à notre ignorance;
Entendre l'ami de Phébus ,
Le favori des neuf Pucelles ,
L'Auteur d'Alzire , de Brutus ,
Et de tant d'œuvres immortelles ,
Nous parler de pièces nouvelles ,
De musique , de madrigaux ,
De coulisses , & de ruelles ,

Et de femmes & de chevaux,
Et de l'Anglois qui se ruine,
Pour se faire aimer de Laïs,
Et des volages Adonis
Dont elle est folle à la sourdine,
Et de ces vers si renommés,
Avant qu'ils aient vu la lumière,
Et qui s'en vont chez la Beurière
Aussi-tôt qu'ils sont imprimés,
Et de mille autres bagatelles,
Fort nécessaires dans Paris,
Qui font l'amusement des Belles
Et la gloire de mon Pays:
Voilà, certes, ce qui m'étonne
Et m'intéresse en même-temps,
Ce qui fait que je lui pardonne,
Et ses succès & ses talens,

Ce qui m'étonne encore plus, c'est la
Ville que vous faites bâtir; ce qui me
charme, ce sont les encouragemens que
vous donnez à l'agriculture & au commerce,
dans un Pays où le sol étoit si ingrat, qu'à
peine pouvoit-il fournir à la subsistance de
ses habitans.

Ainsi jadis on vit construire
Une Ville par Amphion;

Vous faites croire à cette fiction,
Et le Chantre Thébain vous a légué sa lyre.

Mais la Ville que vous avez bâtie ne sera point habitée, je pense, par des Guerriers qui dépeuplent la terre, par de plats Auteurs qui l'ennuient; mais par d'honnêtes Laboureurs qui la rendront fertile, par des Commerçans estimables qui l'enrichiront; & si jamais quelque Conquérant vient y porter la destruction, il respectera sûrement votre Château; comme jadis Alexandre respecta la Maison de Pindare, dont les écrits sont beaucoup moins lus que les vôtres.

Suivez, suivez l'impulsion
Et l'instinct de votre génie;
Excitez l'admiration,
Confondez N... & l'envie;
Cultivez vos champs, vos guérêts;
Transformez des hameaux en Villes;
Changez les malheureux en citoyens utiles;
Régnez sur eux par vos bienfaits.
Conduisez la charrue & dirigez l'équerre,
Embellissez & fécondiez la terre.
Envoyez-nous souvent, sous des noms empruntés,
Des vers ingénieux, de la prose légère;

Et, malgré tous vos soins, comptez
Que vos écrits offrent tant de beautés,
Qu'il trahissent bienôt le secret de leur père.

*Par M. le Marquis de Cub**.*

Réponse de M. de Voltaire.

UN beau siècle commence, & vous me l'annoncez ;

Un jeune Titus le fait naître,
Et c'est vous qui l'embellissez :
L'écuyer est digne du Maître.
Pégase ayant su qu'aujourd'hui
Vous commandez dans l'écurie,
Vient s'offrir à vous, & vous prie
De vous servir souvent de lui ;

Il aime votre grâce & votre humeur légère ;
Sous d'autres Écuyers il fit plus d'un faux pas ;
Sous vous il vole, il fait nous plaire :
Il ne vous égarera pas.

Je vois, Monsieur, que vous avez ressaisi
votre droit d'aînesse, & que vous faites
d'aussi jolis vers que M. votre Frère le
Chevalier ; je ne puis vous remercier à mon

âge qu'en mauvaise prose rimée, & c'est à moi qu'il faut dire : *Solve senescentem*, &c.

J'ai l'honneur d'être, avec respect....

LE VIEUX MALADE DE FERNEI.

A Fernei, le 5 Octobre 1775.

B A L K I N.

Conte Oriental.

A GAKAMBIS, Rois de Parthénie, étant revenu un jour content de sa chasse, se retira dans un des bosquets qui entouraient son palais, & parla ainsi à ceux qui avoient eu l'honneur de l'accompagner : Mes projets sont enfin accomplis ; j'ai apaisé l'envie, renversé les cabales, j'ai concilié la jalousie & les intrigues des Courtisans ; j'ai banni la guerre de mon Royaume ; mes Provinces sont garanties par des forteresses imprenables, & défendues par des troupes aguerries. Mes ennemis tremblent en entendant prononcer mon nom ; la justice, le commerce, les sciences, les arts sont dans

un état florissant ; mes trésors sont remplis : richesse dans les villes , abondance dans les campagnes , la joie & la tranquillité également répandues dans mes Etats ; que me reste-t-il à désirer , si ce n'est d'avoir un fils , à qui je pourrai un jour transmettre le gouvernement de mes peuples , avec l'art de les rendre heureux ?

La Fée Tricolore , qui avoit toujours protégé le Royaume de Parthénie , entendit les vœux du Roi , & les combla bientôt par la naissance du Prince Balkin , à laquelle elle présida. La jeunesse de ce Prince ne devoit être que le développement des talens & des grâces. Mais le bruit des réjouissances , dont l'air retentit en ce jour remarquable , avoit troublé le sommeil de la Fée Grondeuse , endormie dans un bois voisin de la résidence , & sur le champ elle résolut de punir l'auteur de cette fête tumultueuse. Les intelligences médiatrices entre les dieux & les hommes , étoient autrefois très-fréquentes dans les climats de l'Orient ; celle-ci n'avoit point de destination particulière ; son plaisir le plus doux étoit de porter la désunion & le trouble dans le sein des familles , & de déranger

les projets des Fées Bienfaisantes. Elle arriva au palais , au moment que la Fée Tricolore venoit de répandre ses dons sur le Prince nouveau né , & elle eut le temps d'y ajouter : *Il n'en jouira qu'après avoir essuyé des contradictions presque insurmontables.*

Cependant on ne négligea rien pour former le cœur du Prince Balkin ; & malgré les flatteurs qui l'avoient environné dès sa tendre jeunesse , & qui lui avoient toujours soutenu qu'il n'avoit point de défauts , il devint doux , indulgent , humain & juste. Né avec des passions impérieuses , il employa toute la force de son caractère , non pour les mettre en activité , mais pour les réprimer & leur commander.

Lorsque l'éducation du Prince fut finie , la Fée Tricolore lui conseilla d'ajouter aux connoissances qu'il avoit déjà acquises , celle des pays étrangers ; & elle voulut qu'il commençât par le Royaume d'Almanzor. Cette Cour , célèbre par la prétendue gaieté , l'incroyable galanterie , & les plaisirs multipliés qui y régnoient , attiroit une foule d'étrangers , & les charmes de la Reine , appelée Siromène , joints à la vivacité de son esprit , les y attachoient encore davantage.

Plusieurs Princes se disputoient la gloire de fixer son cœur, mais sur-tout le Prince Ananas. Infatué de sa figure, ce jeune Seigneur possédoit, en un degré suprême, le talent de prodiguer à propos, ces riens, ces bagatelles, qui sont les agrémens, & qui souvent tiennent lieu de l'attachement le plus tendre. En un clin d'œil il se précipitoit dans un fauteuil, une jambe sur l'autre, marmottoit un petit air, tapoit du pied, se mouchoit, crachoit, arrangeoit son habit, le tout avec une grâce infinie. Pour avertir les autres du cas qu'il faisoit de sa personne, il ne cessoit de raconter ce qu'il avoit dit & ce qu'il avoit fait; & si la conversation tomboit sur quelque autre objet, il la ramenoit adroitement à lui. Ennemi juré de cette modestie maussade qui étouffe le vrai mérite, il avoit le noble courage de dire tout haut qu'il avoit de l'esprit, du cœur, de la naissance, de la figure. Une liberté enjouée, une légèreté agréable l'accompagnoient par-tout, & ces qualités brillantes qu'il portoit dans la société, faisoient rechercher la sienne; si bien que la Reine, quoique coquette, la préféroit à celle des autres.

22 MERCURE DE FRANCE.

Balkin, qui dans sa jeunesse, avoit lu beaucoup de Romans, se flattoit de trouver l'amour dans la nature, tel qu'il est peint dans les livres, & tel qu'il s'en étoit formé l'idée. Son cœur rempli des vœux les plus délicats, soupiroit après une amante, dont il se faisoit une si douce image; & il trouva en effet dans Siromène, celle dont le cœur devoit être la récompense de ses vertus; mais il n'étoit pas digne encore de s'en applaudir.

Arrivé à la Cour de la Reine d'Almanzor, la réception que cette beauté dangereuse fit à Balkin, lui promit le succès le plus complet. Quelques regards de complaisance, quelques paroles affectueuses portèrent l'espoir le plus doux dans le cœur de ce nouvel amant. Son assiduité & son empressement redoublèrent tous les jours; & un homme qui cherche à plaire à une coquette, ne manque ni d'occupation, ni d'inquiétude. Mais bientôt Balkin s'aperçut avec un chagrin profond, qu'il n'étoit pas mieux traité que les autres; que Siromène s'amusoit de tout, tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle, & qu'elle changeoit d'amans comme de parure. Il devint triste, inquiet, jaloux. Est-ce ainsi, dit-

il un jour à la Reine, que vous récompensez la délicatesse de mon amour, sont-ce là les sentimens que vous m'avez fait entrevoir ? — Insensé que vous êtes, croyez-vous avoir enlevé à tous les hommes ce qui les rend aimables ? Je suis femme, & j'aime comme une femme, voilà tout ce que je puis faire pour vous.

— Je ne vous aurois donc connue que pour être le plus infortuné des hommes ?

— Je vous ai promis de vous aimer, mais je n'ai pas renoncé pour cela à l'univers : Que diriez-vous de quelqu'un qui assisteroit à un grand repas, & ne mangeroit continuellement que du même mets ? — Ah ! miséricorde, quelle image, quelle comparaison ! Je vois bien que sous un beau corps, sous des traits charmans, vous ne cachez qu'une ame insensible, un cœur d'airain ; je vois que vous êtes la plus volage, la plus cruelle des femmes ! — Ne vous emportez pas, Balkin, croyez-moi, un cœur languit dans la constance, tout comme l'onde se glace dans le repos. Rendez-vous agréable à plusieurs beautés, elles vous préviendront, par-tout vous trouverez l'amour sur vos traces.

Cependant l'air, le ton, le caractère

enjoué de Siromène avoient excité dans l'ame de Balkin, un trouble & une émotion que rien ne pouvoit calmer. Le sommeil même ne pouvoit dissiper cette agitation continuelle, où l'amour avoit jeté ses sens & sa raison. Il recherchoit avec soin la solitude, & son appartement lui plaisoit infiniment. On y avoit placé les portraits des illustres amans, dont les infortunes étoient consacrées dans les fastes de l'amour; & la Reine appeloit, par dérision, cet appartement, *le Cabinet des Fous tristes*. Car le langage de l'amour paroît aussi ridicule à une coquette, qu'il est précieux à une ame tendre & sensible.

Excédé enfin des tourmens auxquels la Reine le livroit sans cesse, & dont elle ne se faisoit qu'un jeu cruel, fatigué des ridicules qu'on s'attachoit à lui donner, ce qu'il n'étoit pas difficile de lui trouver, puisque les passions violentes ont, par leur excès même, quelque chose de puérile, le Prince Balkin prit le parti de se dérober à tout ce qui l'affligoit, & de chercher des distractions dans les voyages. En partant, il dit à la Reine : puisque mon amour ne peut vous toucher, je me vengerai de votre ingratitude,

tude , en vous livrant à l'inconstance & à la perfidie des hommes. Jouissez, Madame , du plaisir que vous donne votre beauté , de multiplier le nombre de vos esclaves , trop heureux de n'être plus de ce nombre.

La Reine ne manqua pas de dire , le pauvre Prince est désespéré ; cette fausse tranquillité qu'il affecte, n'est qu'un dépit caché ; mais le moyen d'aimer un homme à passion : il m'ennuyoit avec ses sentimens éternels : j'ai peut-être des torts avec lui ; il m'aimoit de bonne foi , mais enfin , il est parti.

Semblables aux avarés , que la moindre perte alarme , tout comme le moindre profit a des appas pour eux , les coquettes n'envisagent que le nombre dans le choix de leurs amans ; & si par malheur il s'en échappe un , elles emploient toutes les ressources de leur art séducteur , pour le ramener dans leurs filets.

Siromène , piquée d'abord de la froideur des adieux du Prince Balkin , en conçut bientôt de l'affliction ; une inquiétude mortelle s'empara de son esprit , elle se rappeloit quelquefois l'attachement sincère que Balkin avoit eu pour elle , & se reprochoit d'avoir éloigné , par sa

frivolité, un amant si passionné. Insensiblement elle devint sombre & mélancolique, tout ce qui l'environnoit lui étoit odieux, jusqu'au Prince Ananas, qui fut bien surpris de se voir congédié tout d'un coup. La Reine ne vouloit plus quitter l'appartement qu'avoit occupé le Prince Balkin, tout lui rappelloit l'image de ce tendre amant, & la simplicité qui avoit régné dans ses discours & dans ses sentimens : cette douce tristesse, qu'engendre la sensibilité, s'empara de son cœur, la tendresse remplaça la coquetterie, la naïveté chassa la dissimulation, & Siromène conçut l'amour le plus passionné pour le Prince Balkin.

Cet amant infortuné erroit de pays en pays, ennuyé du présent, inquiet sur l'avenir, & ne tenant à rien. Son ame noble & sensible, qui ajoutoit aux agrémens d'une figure intéressante, lui attiroient l'attention d'une quantité innombrable de beautés moins sévères ; mais ni leurs charmes, ni leurs faveurs, n'étoient capables de le captiver. L'image de Siromène le poursuivoit par-tout ; mécontent de lui-même, toujours distrahit, jamais consolé, rien ne pouvoit remplir le vuide de son cœur.

Dans tous les pays qu'il parcouroit, les promenades isolées étoient son occupation la plus douce. Ayant fait quelque séjour dans la Principauté de Rézia, ses réflexions le conduisirent un jour sur un rocher, dans le creux duquel il découvrit un monument construit en marbre, sans doute par quelque amant que ses malheurs avoient instruit. Ce lieu auguste étoit ombragé de toutes parts de bois vénérables ; une fontaine, dont l'eau pure & transparente couloit dans un ruisseau toujours limpide, lavoit abondamment le roc ; la fraîcheur & le calme qui règnoient en cet endroit, invitèrent Balkin à s'arrêter & à examiner de plus près ce bâtiment extraordinaire. Arrivé à la porte, on lisoit cette inscription : à l'*Amour raisonnable*. Ces mots aiguësèrent la curiosité de Balkin, & lui inspirèrent le desir de percer le voile des emblèmes dont il voyoit garni l'extérieur de l'édifice. Plusieurs statues étoient à genoux, & représentoient des femmes dans l'attitude de la douleur & du remords : l'emblème n'étoit pas difficile à pénétrer : c'étoient les passions figurées, engendrées par un amour désordonné, qui demandoient

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

pardon à l'humanité, des plaies cruelles qu'elles lui avoient causées. Le statuaire avoit représenté plusieurs esclaves, qui crioient vengeance en regardant le ciel : on croyoit entendre le récit touchant des maux innombrables que l'amour leur avoit fait souffrir. Au milieu, une figure dominante, sur un magnifique piédestal décoré des attributs de l'amour, sourioit & tendoit la main à la Philosophie, dont les yeux étoient fixés sur un tableau où l'on avoit gravé, en lettres d'or, les paroles suivantes :

« Mortels, si vous desirez goûter les
 » charmes de l'amour, évitez l'inquié-
 » tude des fantaisies, autant que l'em-
 » portement de la passion. Un amour
 » trop violent s'affoiblit trop vite, &
 » engendre bientôt l'ennui. Des senti-
 » mens passagers & renaissans à chaque
 » instant ne vous laisseront aucun repos,
 » & ne rempliront jamais votre ame.
 » Choisissez, pour être heureux, une com-
 » pagne honnête, d'une humeur égale,
 » d'un caractère solide, d'une vertu so-
 » ciable & douce ; aimez sans inquié-
 » tude, possédez sans dégoût, désirez
 » pour jouir, faites des jaloux, & ne le
 » soyez jamais. »

un état florissant ; mes trésors sont remplis : richesse dans les villes , abondance dans les campagnes , la joie & la tranquillité également répandues dans mes Etats ; que me reste-t-il à desirer , si ce n'est d'avoir un fils , à qui je pourrai un jour transmettre le gouvernement de mes peuples , avec l'art de les rendre heureux ?

La Fée Tricolore, qui avoit toujours protégé le Royaume de Parthénie, entendit les vœux du Roi, & les combla bientôt par la naissance du Prince Balkin , à laquelle elle présida. La jeunesse de ce Prince ne devoit être que le développement des talens & des grâces. Mais le bruit des réjouissances , dont l'air retentit en ce jour remarquable , avoit troublé le sommeil de la Fée Grondeuse, endormie dans un bois voisin de la résidence, & sur le champ elle résolut de punir l'auteur de cette fête tumultueuse. Les intelligences médiatrices entre les dieux & les hommes , étoient autrefois très-fréquentes dans les climats de l'Orient ; celle-ci n'avoit point de destination particulière ; son plaisir le plus doux étoit de porter la désunion & le trouble dans le sein des familles, & de déranger

les projets des Fées Bienfaisantes. Elle arriva au palais , au moment que la Fée Tricolore venoit de répandre ses dons sur le Prince nouveau né, & elle eut le temps d'y ajouter : *Il n'en jouira qu'après avoir essuyé des contradictions presque insurmontables.*

Cependant on ne négligea rien pour former le cœur du Prince Balkin ; & malgré les flatteurs qui l'avoient environné dès sa tendre jeunesse , & qui lui avoient toujours soutenu qu'il n'avoit point de défauts, il devint doux, indulgent, humain & juste. Né avec des passions impérieuses , il employa toute la force de son caractère , non pour les mettre en activité , mais pour les réprimer & leur commander.

Lorsque l'éducation du Prince fut finie, la Fée Tricolore lui conseilla d'ajouter aux connoissances qu'il avoit déjà acquises, celle des pays étrangers; & elle voulut qu'il commençât par le Royaume d'Almanzor. Cette Cour, célèbre par la prétendue gaieté, l'incroyable galanterie, & les plaisirs multipliés qui y régnoient, attiroit une foule d'étrangers , & les charmes de la Reine , appelée Siromène, joints à la vivacité de son esprit , les y attachoient encore davantage.

Plusieurs Princes se disputoient la gloire de fixer son cœur, mais sur-tout le Prince Ananas. Infatué de sa figure, ce jeune Seigneur possédoit, en un degré suprême, le talent de prodiguer à propos, ces riens, ces bagatelles, qui sont les agrémens, & qui souvent tiennent lieu de l'attachement le plus tendre. En un clin d'œil il se précipitoit dans un fauteuil, une jambe sur l'autre, marmottoit un petit air, tapoit du pied, se mouchoit, crachoit, arrangeoit son habit, le tout avec une grâce infinie. Pour avertir les autres du cas qu'il faisoit de sa personne, il ne cessoit de raconter ce qu'il avoit dit & ce qu'il avoit fait; & si la conversation tomboit sur quelque autre objet, il la ramenoit adroitement à lui. Ennemi juré de cette modestie maussade qui étouffe le vrai mérite, il avoit le noble courage de dire tout haut qu'il avoit de l'esprit, du cœur, de la naissance, de la figure. Une liberté enjouée, une légèreté agréable l'accompagnoient par-tout, & ces qualités brillantes qu'il portoit dans la société, faisoient rechercher la sienne; si bien que la Reine, quoique coquette, la préféroit à celle des autres.

22 MERCURE DE FRANCE.

Balkin, qui dans sa jeunesse, avoit lu beaucoup de Romans, se flattoit de trouver l'amour dans la nature, tel qu'il est peint dans les livres, & tel qu'il s'en étoit formé l'idée. Son cœur rempli des vœux les plus délicats, soupiroit après une amante, dont il se faisoit une si douce image; & il trouva en effet dans Siromène, celle dont le cœur devoit être la récompense de ses vertus; mais il n'étoit pas digne encore de s'en applaudir.

Arrivé à la Cour de la Reine d'Almanzor, la réception que cette beauté dangereuse fit à Balkin, lui promit le succès le plus complet. Quelques regards de complaisance, quelques paroles affectueuses portèrent l'espoir le plus doux dans le cœur de ce nouvel amant. Son assiduité & son empressement redoublèrent tous les jours; & un homme qui cherche à plaire à une coquette, ne manque ni d'occupation, ni d'inquiétude. Mais bientôt Balkin s'aperçut avec un chagrin profond, qu'il n'étoit pas mieux traité que les autres; que Siromène s'amusoit de tout, tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle, & qu'elle changeoit d'amans comme de parure. Il devint triste, inquiet, jaloux. Est-ce ainsi, dit-

il un jour à la Reine, que vous récompensez la délicatesse de mon amour, sont-ce là les sentimens que vous m'avez fait entrevoir ? — Insensé que vous êtes, croyez-vous avoir enlevé à tous les hommes ce qui les rend aimables ? Je suis femme, & j'aime comme une femme, voilà tout ce que je puis faire pour vous. — Je ne vous aurois donc connue que pour être le plus infortuné des hommes ? — Je vous ai promis de vous aimer, mais je n'ai pas renoncé pour cela à l'univers : Que diriez-vous de quelqu'un qui assisteroit à un grand repas, & ne mangeroit continuellement que du même mets ? — Ah ! miséricorde, quelle image, quelle comparaison ! Je vois bien que sous un beau corps, sous des traits charmans, vous ne cachez qu'une ame insensible, un cœur d'airain ; je vois que vous êtes la plus volage, la plus cruelle des femmes ! — Ne vous emportez pas, Balkin, croyez-moi, un cœur languit dans la constance, tout comme l'onde se glace dans le repos. Rendez-vous agréable à plusieurs beautés, elles vous préviendront, par-tout vous trouverez l'amour sur vos traces.

Cependant l'air, le ton, le caractère

enjoué de Siromène avoient excité dans l'ame de Balkin, un trouble & une émotion que rien ne pouvoit calmer. Le sommeil même ne pouvoit dissiper cette agitation continuelle, où l'amour avoit jeté ses sens & sa raison. Il recherchoit avec soin la solitude, & son appartement lui plaisoit infiniment. On y avoit placé les portraits des illustres amans, dont les infortunes étoient consacrées dans les fastes de l'amour; & la Reine appeloit, par dérision, cet appartement, *le Cabinet des Fous tristes*. Car le langage de l'amour paroît aussi ridicule à une coquette, qu'il est précieux à une ame tendre & sensible.

Excédé enfin des tourmens auxquels la Reine le livroit sans cesse, & dont elle ne se faisoit qu'un jeu cruel, fatigué des ridicules qu'on s'attachoit à lui donner, ce qu'il n'étoit pas difficile de lui trouver, puisque les passions violentes ont, par leur excès même, quelque chose de puérile, le Prince Balkin prit le parti de se dérober à tout ce qui l'affligeoit, & de chercher des distractions dans les voyages. En partant, il dit à la Reine: puisque mon amour ne peut vous toucher, je me vengerai de votre ingratitude,

tude , en vous livrant à l'inconstance & à la perfidie des hommes. Jouissez, Madame , du plaisir que vous donne votre beauté , de multiplier le nombre de vos esclaves , trop heureux de n'être plus de ce nombre.

La Reine ne manqua pas de dire , le pauvre Prince est désespéré ; cette fausse tranquillité qu'il affecte, n'est qu'un dépit caché ; mais le moyen d'aimer un homme à passion : il m'ennuyoit avec ses sentimens éternels : j'ai peut-être des torts avec lui ; il m'aimoit de bonne foi , mais enfin , il est parti.

Semblables aux avarés , que la moindre perte alarme , tout comme le moindre profit a des appas pour eux , les coquettes n'envisagent que le nombre dans le choix de leurs amans ; & si par malheur il s'en échappe un , elles emploient toutes les ressources de leur art séducteur , pour le ramener dans leurs filets.

Siromène , piquée d'abord de la froideur des adieux du Prince Balkin , en conçut bientôt de l'affliction ; une inquiétude mortelle s'empara de son esprit , elle se rappeloit quelquefois l'attachement sincère que Balkin avoit eu pour elle , & se reprochoit d'avoir éloigné , par sa

frivolité, un amant si passionné. Insensiblement elle devint sombre & mélancolique, tout ce qui l'environnoit lui étoit odieux, jusqu'au Prince Ananas, qui fut bien surpris de se voir congédié tout d'un coup. La Reine ne vouloit plus quitter l'appartement qu'avoit occupé le Prince Balkin, tout lui rappelloit l'image de ce tendre amant, & la simplicité qui avoit régné dans ses discours & dans ses sentimens : cette douce tristesse, qu'engendre la sensibilité, s'empara de son cœur, la tendresse remplaça la coquetterie, la naïveté chassa la dissimulation, & Siromène conçut l'amour le plus passionné pour le Prince Balkin.

Cet amant infortuné erroit de pays en pays, ennuyé du présent, inquiet sur l'avenir, & ne tenant à rien. Son ame noble & sensible, qui ajoutoit aux agrémens d'une figure intéressante, lui attiroient l'attention d'une quantité innombrable de beautés moins sévères ; mais ni leurs charmes, ni leurs faveurs, n'étoient capables de le captiver. L'image de Siromène le poursuivoit par-tout ; mécontent de lui-même, toujours distrait, jamais consolé, rien ne pouvoit remplir le vuide de son cœur.

Dans tous les pays qu'il parcouroit, les promenades isolées étoient son occupation la plus douce. Ayant fait quelque séjour dans la Principauté de Rézia, ses réflexions le conduisirent un jour sur un rocher, dans le creux duquel il découvrit un monument construit en marbre, sans doute par quelque amant que ses malheurs avoient instruit. Ce lieu auguste étoit ombragé de toutes parts de bois vénérables ; une fontaine, dont l'eau pure & transparente couloit dans un ruisseau toujours limpide, lavoit abondamment le roc ; la fraîcheur & le calme qui règnoient en cet endroit, invitèrent Balkin à s'arrêter & à examiner de plus près ce bâtiment extraordinaire. Arrivé à la porte, on lisoit cette inscription : à l'*Amour raisonnable*. Ces mots aiguisèrent la curiosité de Balkin, & lui inspirèrent le desir de percer le voile des emblèmes dont il voyoit garni l'extérieur de l'édifice. Plusieurs statues étoient à genoux, & représentoient des femmes dans l'attitude de la douleur & du remords : l'emblème n'étoit pas difficile à pénétrer : c'étoient les passions figurées, engendrées par un amour désordonné, qui demandoient

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

pardon à l'humanité, des plaies cruelles qu'elles lui avoient causées. Le statuaire avoit représenté plusieurs esclaves, qui crioient vengeance en regardant le ciel : on croyoit entendre le récit touchant des maux innombrables que l'amour leur avoit fait souffrir. Au milieu, une figure dominante, sur un magnifique piédestal décoré des attributs de l'amour, sourioit & tendoit la main à la Philosophie, dont les yeux étoient fixés sur un tableau où l'on avoit gravé, en lettres d'or, les paroles suivantes :

« Mortels, si vous desirez goûter les
» charmes de l'amour, évitez l'inquié-
» tude des fantaisies, autant que l'em-
» portement de la passion. Un amour
» trop violent s'affoiblit trop vite, &
» engendre bientôt l'ennui. Des senti-
» mens passagers & renaissans à chaque
» instant ne vous laisseront aucun repos,
» & ne rempliront jamais votre ame.
» Choisissez, pour être heureux, une com-
» pagne honnête, d'une humeur égale,
» d'un caractère solide, d'une vertu so-
» ciable & douce ; aimez sans inquié-
» tude, possédez sans dégoût, desirez
» pour jouir, faites des jaloux, & ne le
» foyez jamais. »

Ces préceptes firent la plus vive impression sur le cœur de Balkin ; il crut avoir bu à la source de la félicité parfaite ; son ame se sentit soulagée , & peu-à-peu le nuage épais dont la passion l'avoit enveloppé , se dissipa.

Un plaisir secret enchaînoit Balkin à ce paisible sanctuaire de l'amour , & l'engageoit à y retourner tous les jours. L'approche de la nuit l'ayant obligé un jour de quitter sa retraite , il rencontra dans la forêt un homme plongé dans une profonde rêverie. Il est si naturel aux malheureux de se plaindre & d'aimer leurs semblables ! Balkin lut dans les yeux de l'inconnu , qu'il avoit quelque chagrin secret qui l'amenoit en ces lieux. Bientôt ils se firent un aveu mutuel de leurs peines , se promirent de partager leurs chagrins , & se lièrent par les nœuds de l'amitié la plus intime. Le Prince de Rézia , c'étoit le nom de l'inconnu , engagea Balkin à venir demeurer dans son palais. J'aimais , lui dit-il , la plus aimable , la plus tendre des femmes , elle m'a trahi ; sa perfidie répand l'amertume sur le reste de mes jours , la langueur me consume , & je m'éteins insensiblement. — Du moins vous avez joui du bonheur d'être

30 MERCURE DE FRANCE.

aimé ; mais j'ai eu le malheur de prodiguer ma tendresse à une ingrate , à une coquette , qui n'étoit idolâtre que d'elle-même. — Lorsqu'on éprouve les rigueurs d'une coquette , on peut croire qu'elle n'a jamais aimé , & qu'elle n'aimera jamais ; mais peut-être mon amanté est dans les bras d'un autre !... Leur conversation s'anima de plus en plus , & une guerre violente parut , à tous les deux , le moyen le plus desirable pour terminer glorieusement leur carrière infortunée ; lorsqu'arrivés sur la chaussée , ils virent accourir un homme à toute bride. Le Prince Balkin reconnut un des serviteurs les plus affidés de la Reine d'Almanzor , & lui cria , du plus loin qu'il pouvoit l'entendre : eh bien ! quelle nouvelle , quel accident imprévu vous amène en ces lieux ? Ah ! Seigneur , ne perdez pas un moment pour voler au secours de Siromène , qui vous aime plus que la vie. Sur le refus constant de sa main , le perfide Ananas l'a détronée & condamnée à une prison perpétuelle.

Les deux Princes frémirent à cette nouvelle. Ils résolurent d'attaquer incessamment le traître ; le Prince de Rézia rassembla toutes ses troupes & celles de ses

alliés ; il les confia à la conduite de Balkin , & voulut lui-même l'accompagner. Le Prince Ananas osa venir à la rencontre de cette armée ; mais il fut défait en bataille rangée : une fuite honteuse fut sa ressource , & la capitale se rendit aux vainqueurs.

Balkin n'eut rien de plus pressé que de courir à la prison où Siromène devoit être enfermée ; mais quelle fut sa surprise , lorsqu'en entrant , il ne trouva personne ! La Fée Tricolore , instruite du désastre de Siromène , avoit transporté cette Princesse dans une Isle , où l'innocence , la candeur , la simplicité étoient le caractère distinctif des habitans. Une Fée bienfaisante , indignée de la fausseté des hommes , y avoit rassemblé un petit nombre de mortels , qu'elle avoit rendus diaphanes , afin de leurs ôter le plus grand obstacle aux douceurs de la vie , qui est la défiance mutuelle : chacun lisait dans le cœur de l'autre ; personne n'avoit intérêt à déguiser la vérité ; le penchant y faisoit le choix , & leurs cœurs simples & tendres se cherchoient sans le savoir , & s'attiroient tour-à-tour.

Ce séjour acheva de former le cœur

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

de Siromène, & de faire disparoître tous les prestiges qui avoient fasciné ses yeux. Elle trouva bientôt une amie, dans le sein de laquelle elle pouvoit déposer ses chagrins. La Princesse Araminte lui ouvrit la première son cœur. Si je n'avois pas rebuté, par des rigueurs insupportables, l'amant le plus tendre ; je serois dans les bras du Prince de Rézia. Hélas ! je l'aime plus que jamais, mais peut-être mes pleurs coulent pour un ingrat ; s'il m'aimoit encore, il auroit trouvé moyen de me rejoindre. — Si le Prince est tel que vous me l'avez dépeint, il n'est point infidèle ; sans doute il ignore en quels lieux vous trouver ; sans doute il est, comme vous, plongé dans l'incertitude & dans la douleur. — Si du moins il voyoit ma douleur, la certitude d'être aimé l'aideroit à supporter la sienne ; mais le sort ne veut pas adoucir nos peines. En se consolant ainsi mutuellement, ces deux amantes rallumoient sans cesse dans leurs cœurs l'espérance prête à s'éteindre.

En attendant, les deux Princes avoient rétabli la tranquillité dans le Royaume d'Almanzor, & avoit fait toutes les dispositions nécessaires pour y maintenir l'ordre. Ils étoient prêts à parcourir l'a-

nivers pour découvrir la Reine, en quelque partie du monde qu'elle se trouvât, lorsqu'on entendit un grand bruit vers la porte du palais. C'étoit Siromène, que la Fée ramenoit avec la Princesse Araminte. Les Princes reconnurent leurs amantes, & oublièrent bientôt les peines & les torts passés, pour se livrer à la joie la plus parfaite. L'hymen mit le comble à leurs vœux, les nouveaux époux restèrent toujours amans; & l'union la plus étroite qui fut établie entre leurs Etats, assura la félicité des jeunes Souverains & celle de leurs peuples.

Par M. Papelier.

A M. le Comte DE TRESSAN.

TANDIS qu'aux fanges du Parnasse,
D'une main criminelle & lasse,
Rufus va cherchant des poisons,
Ta main, délicate & légère,
Cueille aux campagnes de Cythère
Des fleurs dignes de tes chansons.

Les Grâces accordent ta lyre;
Le Plaisir mollement t'inspire,

B

Et tu l'inspires tour-à-tour :
 Que ta Muse tendre & badine
 Se sent bien de son origine !
 Elle est la fille de l'Amour.

Loin ce Rimeur attrabilaire,
 Ce cynique, ce plagiaire,
 Qui, dans ses efforts odieux,
 Fait servir à la calomnie,
 A la rage, à l'ignominie,
 Le langage sacré des Dieux !

Sans doute les premiers Poètes,
 Inspirés ainsi que vous l'êtes,
 Étoient des Dieux ou des Amans :
 Tout a changé, tout dégénère,
 Et dans l'art d'écrire & de plaire..
 Mais vous êtes des premiers temps :

Par M. de Voltaire.

A Madame NECKER.

J'ÉTOIS nonchalamment tapi
 Dans le creux de cette statue,
 Contre laquelle a tant glapi
 Des méchans l'énorme cohue ;

Je voulois, d'un écrit galant,
Cageoller la belle Héroïne
Qui me fit un si beau présent:
Du haut de sa double colline.

Mais on m'apprend que votre époux,
Qui, sur la cîme du Parnasse,
S'étoit mis à côté de vous,
A changé tout-à-coup de place:
Il va de la Cour de Phébus,
Petite Cour assez brillante,
A la grosse Cour de Plutus,
Plus solide & plus imposante.

Je l'aimai, lorsque, dans Paris,
De Colbert il prit la défense,
Et qu'au Louvre il obtint le prix
Que le goût donne à l'éloquence:
A Monsieur Turgot j'applaudis,
Quoiqu'il parut d'un autre avis
Sur le commerce & la finance.

Il faut qu'entre les Beaux-Esprits
Il soit un peu de différence;
Qu'à son gré, chaque mortel pense
Qu'on soit honnêtement en France,
Libre & sans fard dans ses écrits.

Par le même.

B vj

LA RECONNOISSANCE.

*Étrennes à Madame la Comtesse DE
RENNEPONT, Chanoinesse d'Épinal.*

QUOI ! ces Législateurs, ces Oracles fameux
De la Grèce & de l'Aufonie,
Qui virent éclore chez eux
L'Achéron, l'Elysée, & l'Olympe & les Dieux,
Et les Arts, enfans du génie;
Ces sages insensés, dont les noms immortels
Seront cités dans tous les âges,
Aux plantes, aux métaux, consacroient leurs hom-
mages,
Et moduloient pour eux des hymnes solennels!
Tous les fléaux, la faim, la guerre, le carnage,
Jusqu'aux oiseaux de sinistre présage,
Recevoient l'encens des mortels.
Que dis-je ? au vice même ils dressaient des autels !
Funeste aveuglement ! déplorable démence !
L'humanité, la bienfaisance
N'avoient pas un adorateur !
Si de ces ingrates contrées
Ces vertus furent ignorées,

Quel culte je leur rends dans le fond de mon
cœur !

Et toi , fille de la nature ,
D'une ame vertueuse & pure ,
Tendre & sublime sentiment ,
Immortelle Reconnoissance ,

Reçois mes vœux en ce moment !

Mon solide bonheur est l'ouvrage d'Hortense ;

Ce doux penser me sourit nuit & jour.

O pure volupté que je goûte en silence !

Dans mon sein fixe ton séjour !

Que tout autre objet cède à la réminiscence ,

Et des bienfaits & de l'amour.

Hortense , quand le sort contraire

Epuisait sur moi ses rigueurs ,

Fut mon appui , mon ange tutélaire ,

Et s'attendrit sur mes malheurs.

Son zèle ne fut point stérile ;

Aux accens de sa voix la tempête docile ,

Ecarter les frayeurs dont j'étois agité ;

L'orage disparut , le ciel devint tranquille ,

Et son cœur généreux , en ressources fertile ,

Assura ma félicité.

Dieux puissans comblez mon envie ;

Hortense a tous les biens , les vertus , les talens ,

Le souris de l'Amour , la fraîcheur du printemps.

J'en ai que des desirs , qu'une ame & qu'une vie ,

Eh bien ! qu'elle me soit ravie ;
 Mais que ses jours si chers soient respectés du
 temps.

*Par M. l'Abbé Dourneau, Chevalier
 du Saint-Sépulchre.*

*VERS à l'occasion d'un renouvellement de
 mariage entre deux Octogénaires.*

CRÉÉS pour être heureux, hélas ! le sommes-
 nous ?

On diroit que le ciel , aux enfans de la terre ,
 Déclare , pour les perdre , une éternelle guerre !
 Pouvoit-il nous porter de plus sensibles coups ?
 D'innombrables chagrins assiégent notre vie ;
 De mille maux affreux elle est encor suivie ;
 Et victimes enfin de notre cruel sort ,
 Au milieu des tourmens nous rencontrons la mort.
 Que sommes-nous après ? plus à plaindre peut-être ;
 Le plus grand des malheurs n'est-il donc pas de
 naître ?

Mortels , à qui la faute , ou de vous ou des Dieux ?
 Au sortir de leurs mains l'homme est pur comme
 eux ;

Réglé dans ses desirs, il pouvoit, sans alarmes,
Vivre au sein du bonheur, en goûter tous les
charmes:

Mais les crimes bientôt s'emparant de son cœur,
Avec son innocence il perdit son bonheur.
Au feu des passions abandonné sans cesse,
Qu'il paye chèrement sa criminelle ivresse!
Accablé de douleur, déjà vieux à trente ans,
Il dépérit, il meurt au fort de son printemps.

Ce sont-là de tes fruits, trop bouillante jeunesse!
Écoutant des plaisirs la voix enchanteresse,
On s'y livre, on s'excède, & bientôt abattus,
Nous tombons sous le poids de cent maux im-
prévus.

Deux vieillards cependant, dont le sort m'intéresse,
En fuyant tout excès, sont enfin parvenus,
Sans peine & sans dangers, à l'extrême vieillesse.
D'un mariage heureux cinquante ans révolus,
De ce couple admirable annoncent la sagesse.
Pleins de vigueur encor, pour prix de leurs
vertus,

Ils vont renouveler leur hymen, leur tendresse,
Les sermens qu'ils ont faits, qu'ils n'ont jamais
rompus.

A voir ces deux époux si vieux & si fidèles,

40 MERCURE DE FRANCE.

Le Temps, l'Amour, pour eux semblent n'avoir
point d'aîles.

Que la Parque, occupée à filer vos beaux jours,
Ne se lasse jamais d'en prolonger le cours;
Epuisez ses fuseaux chargés d'or & de soie,
Et que rien, chers époux, n'altère votre joie.

Consolons-nous, mortels; ces exemples vivans
Prouvent qu'on peut encor vivre heureux & long-
temps.

Soyons dans nos plaisirs moins vifs, moins témé-
raires,

Nous verrons moins de maux & plus d'octogé-
naires.

De nos malheurs envain nous accusons les cieux;
Abusant des bienfaits dont nous comblent les
Dieux,

C'est à l'ingratitude ajouter des blasphêmes.

Si nous souffrons, il faut nous en prendre à nous-
mêmes.

L'homme fut créé libre & maître de son sort;

Pour se conduire il a la raison en partage:

Si de ce don céleste il ne fait point usage,

Les Dieux n'y sont pour rien, & l'homme seul a
tort.



PASTORALE.

Doux momens de ma vie,
Que vous avez d'appas !
Ismène, en la prairie ,
Le soir guide mes pas.
Son œil , sans y prétendre ,
Fait croître des desirs ,
Et sa voix foible & tendre
Annonce les soupirs.

Auprès de ma Bergère ,
Nymphes , formez des chœurs.
Vous , Grâces de Cythère ,
Couronnez-la de fleurs.
Sous son aimable empire
Volez , jeunes Amours ;
La gaieté qu'elle inspire ,
Fait naître les beaux jours.

En foulant la verdure ,
Nous respirons le frais ;
De la sage nature ,
Nous goûtons les bienfaits.
Si je te lasse , Ismène ,

42. MERCURE DE FRANCE.

Par mille jeux nouveaux,
Les gazons de la plaine
Sont nos lits de repos.

Dans ces lieux délectables,
Venez, sensibles cœurs,
Vos Belles intraitables
N'auront plus de rigueur.
L'Amour, en cet asyle,
Sur tout reprend ses droits,
Et, bien mieux qu'à la ville,
Il y donne des loix.

Par M. B. D.

L'AIGLE & LA FAUVETTE.

Fable.

UN Aigle d'amour tendre aimoit une Fauvette,
Non comme on aime une Grifette,
Mais je crois bien en tout honneur :
Joli caquet & douce humeur,
Que fais-je ? voix touchante, harmonieux ramage,
Tout cela peut suffire à charmer un grand cœur.
Bref, l'oïsson des bois, soit mérite ou bonheur,
Du Prince des Oiseaux fixa le goût volage.

Monseigneur, au déclin du jour,
 Voloit sous la feuillée où l'attendoit l'amour;
 Il y passoit le soir, & bien souvent l'aurore,
 Quelquefois le soleil l'y retrouvoit encore.

Cent fois pour l'ombrage enchanteur,
 Il quitta sans regret les champs de la victoire.
 Dans les cieux, disoit-il, on peut trouver la gloire;
 Ce n'est que sous l'ormeau qu'on trouve le bonheur.

Un printemps s'écoula dans cette douce ivresse,
 Sans que rien n'altérât leur commune tendresse,
 Sans trouble & sans débats fâcheux :

L'un oublioit son rang auprès de son amie,
 L'autre de son ami prévenoit tous les vœux.

Hélas! par un nuage affreux,
 Cette félicité fut trop vite obscurcie.

Qui n'a pas un moment d'humeur?
 La Fauvette en eut un, j'en ignore la cause.

L'Aigle se plaint avec aigreur,
 On répond, on réplique, & le pis de la chose.
 C'est que l'oiseau royal, au fort de sa fureur,
 Se ressouvient de sa grandeur.

De ce moment, adieu l'erreur enchanteresse;
 La discorde commence & l'égalité cesse.
 Dans l'ombre du feuillage, en poussant un soupir,
 La Fauvette aussi-tôt s'enfonce,
 Et quand l'Aigle supplie & veut la retenir,

44 MERCURE DE FRANCE.

Il en reçoit cette réponse :
Vous méritez bien des égards ;
Mais ce n'est pas ainsi que l'amitié se règle,
Seigneur ; j'ai lu dans vos regards
Que j'étois la Fauvette & que vous étiez l'Aigle...
Tous vos discours sont superflus :
Je vous crains , vous honore... & ne vous aime
plus.

Par M. L. B.

A M. DE VOLTAIRE.

NOUVEL Anacréon , le déclin de ton âge
Joint aux fleurs du printemps tous les feux de l'été ;
Tu captives nos cœurs par l'aimable gaieté
Dont tu fais embellir les préceptes du sage.
Plaire au monde & l'instruire est ton double par-
tage..
La vertu , les talens , par toi tout est chanté ;
Les arts & les plaisirs ont toujours ton hommage ;
Ta bouche exprime encor la tendre volupté.
Au gré de nos desirs , ton immortel génie
Trompe le vieux Saturne & désarme la mort ;
Sois long-temps leur vainqueur , brave leur vain
effort ,
Suis gaiement le sentier de la plus longue vie.

Eh ! qui pourroit troubler tes glorieux destins ?
 De nos derniers neveux tu feras les délices ;
 Ton sort est d'enchanter à jamais les humains ,
 Tandis que les François & leurs destins propices ,
 Seront passés , hélas ! comme des songes vains.
 Les Grecs sont disparus , Homère est en nos mains ;
 Du temps Ovide , Horace ont bravé les caprices ;
 Il épargna Virgile & non pas les Romains.

Que ne puis-je , ô grand homme ! au gré de mon
 envie ,

Rejoindre mon aurore au couchant de tes jours !

Que je serois heureux , en terminant ma vie ,

De ramener pour toi la saison des amours !

Mais que dis je ? parcours ta brillante carrière ;

Un triomphe a marqué chacun de tes instans ,

Rien ne peut ajouter à ta vive lumière ,

Et ton hiver vaut mieux cent fois que mon prin-
 temps.

Tu ranimes les arts aux doux sons de ta lyre ;

L'âge n'affoiblit point ta première vigueur ,

Et quand nos jeunes gens , dans leur triste langueur ,

Ne savent que pleurer , toi seul fais encor rire.

O Nestor du Parnasse & son plus ferme appui !

S'il t'ouvrit le chemin de la gloire immortelle ,

Tu lui rends bien l'éclat que tu reçus de lui :

Puisse-tu dans trente ans , plus vieux que Fonten-
 nelle ,

40 MERCURE DE FRANCE.

Brûler encor du feu qui t'anime aujourd'hui !
Les lauriers renaissans qu'à Fernei tu moissonnes,
Tes vers pleins de gaîté, ces ouvrages charmans,
Qu'au sein de la retraite à tes amis tu donnes,
Ne se ressentent point du travail & des ans ;
Et malgré les efforts de l'envie & du temps,
Nous voyons chaque jour de nouvelles couronnes,
De ton front rajeuni cacher les cheveux blancs.

Par M. D. C. T. d. F.

Sur la nomination de Monseigneur le Contrôleur-Général.

Louis, de son Peuple adoré,
Pour consacrer sa bienfaisance,
Cherchoit un Ministre éclairé
Qui pût ramener l'opulence.
Ouvrez sans différer le cœur de vos sujets,
Lui dit confidemment la Déesse Minerve ;
Vous en avez la clé : dans le sein des secrets,
Vous trouverez celui que le ciel vous réserve.
A peine le Monarque eut-il levé le seau,
Qu'il vit dans tous les cœurs le nom de Tabor-
reau.

Par M. de Caraccioli.

A. M. N E C K E R.

UN jeune Roi , digne de l'âge d'or ,
A ses Sujets cher par sa bienfaisance ,
Par ses conseils qu'animoit la prudence ,
Qui les dictoit sous les traits de Nestor ,
Cherchoit un homme instruit par la fortune ,
Qui , dans un rang où la chûte est commune ,
Sût accorder , par un art délicat ,
Les droits du fisc & le bien de l'Etat ;
Un Bel-Esprit , dans la foule ignorante ,
Qui sût chérir l'humanité souffrante ;
Un Etranger que le Peuple estimât ;
Un Commerçant que la Cour respectât ,
Qui de l'Europe eût conquis le suffrage ,
Enfin chez qui , par un rare assemblage ,
A la vertu le talent répondît ;
Il choisit Necker , & la France applaudit.

Par M. L. D. S.



*VERS de M. L. D. de.... à un Chat de
parfilage, qu'on lui donne anonyme
tous les ans aux étrennes.*

UN gros, un superbe Minet,
Aux jours où l'an se renouvelle,
Me vient offrir un servage fidèle.
De ma toison (me dit l'archi-finet)
Dépouillez-moi... prenez le cœur encore...
Tout est à vous, n'en doutez pas...
Prendre son cœur! (dis-je tout bas)
Il faut, avant, savoir ce que j'ignore:
D'où venez-vous, Monsieur? Ce Monsieur est
discret,
Il me refuse son secret.
Je n'aime pas la résistance,
Je presse, & l'obstiné fait patte de velours,
Mais d'autant garde le silence.
Hé bien! je veux avoir mon tour;
J'allois à ma reconnoissance
Donner le plus grand apparat;
Mais, soit par sage méfiance,
Peut-être avec impatience,
Nous serons à bon chat bon rat.

VERS

*VERS de Madame la Duchesse DE LA
VAL... à l'Inconnu qui lui a envoyé
un Chat de parfilure, ayant une patte
de velours.*

SI du Maître du Parnasse,
Favorable à mes transports,
J'avois reçu les accords
Ou de Pindare, ou d'Horace,
L'Inconnu qui, tous les ans,
Me fais tenir mes étrennes,
Auroit aujourd'hui les siennes
En vers pompeux & touchans.
Je n'ai point cet avantage ;
Il faut donc tout uniment
Chercher, dans son badinage,
Le sujet d'un compliment,
Et souhaiter bonnement
Que, sans besoin d'Hippocrate,
Ni pour tête, ni pour ratte,
Ni pour tous leurs alentours,
Il coule en paix de longs jours,
Et que, pour lui, chats & chatté,
Fassent patte de velours.

*RÉPONSE de M. GUDIN au Rédacteur
des Étrennes des Poëtes, où se trouve
l'Eloge de Coriolan.*

Vous demandez la vérité :
Pardonnez-moi si je dénoue
Le voile qui tombe & se joue
Sur sa piquante nudité.
Dans ce recueil qu'a médité
En riant la malignité,
Je suis très-fâché qu'on me loue ;
J'ai rougi de m'y voir vanté.

Ecrivons : pour qui ? pour les Grâces,
Pour Minerve, pour ses Suivans ;
Mais de l'envie & des méchans,
Auteurs, ne suivez point les traces ;
C'est prostituer vos talens.

On hait tout esprit satyrique ;
Du Parnasse il est le fléau :
Le Lutrin & l'Art poétique
Font à peine excuser Boileau.



*O D E A L I G U R I N U S. Horace, X,
Livre IV.*

O crudelis adhuc, &c.

O BEL ENFANT qu'un teint de roses
Rend si redoutable & si vain,
Qui ne répons qu'avec dédain
Aux desirs ardens que tu causes!

Lorsque le temps te ravira
Ces cheveux où l'amour se joue,
Que cette fraîche & ronde joue
D'un poil épais se couvrira :

Du triste débris de tes charmes,
Occupé devant un miroir,
Tu diras, en versant des larmes,
Et plein d'un secret désespoir :

« Que n'eus-je un orgueil moins sauvage,
» Lorsque j'avois plus de beauté!
» Ou que n'ai-je, avec ma fierté,
» Les grâces de mon premier âge! »

Par M. L. R.

C ij

*Explication des Enigmes & Logogryphes
du premier vol. de Janvier.*

LE mot de la première Enigme est *Jour de l'An* ; celui de la seconde est *Fossoyeur* ; celui de la troisième est *la Pluie*. Le mot du premier Logogryphe est *Janvier*, où se trouvent *vie, navire, rive, Vire, vernis, ravin, âne, rien, vin, jeu, an, ire* ; celui du second est *Manche*, où l'on trouve *Canal de la Manche, manne, Achem, amè, âne, mâche, hache*.

É N I G M E.

LORSQUE l'hiver, ramenant la froidure,
D'un tapis blanc a couvert la nature ;
Lorsque l'on n'entend plus la voix
De l'éloquent chanteur des bois,
C'est alors, cher Lecteur, que tu me vois paroître.
Cherche bien, tu dois me connoître,
Car tu m'as vu plus d'une fois.
Je présente un vaisseau d'une étrange structure,
Sans pont, sans voile, sans mâture ;

Je ne crains point le vent si terrible en hiver ;
 Je n'ai point de canon & ma quille est de fer ;
 D'un éperon tranchant on voit ma proue armée ;
 Et par-tout où je vais, ma trace est imprimée ;
 L'homme sur moi monté, consultant ses plaisirs,
 Court, vole, va, revient, au gré de ses desirs :
 Devine, cher Lecteur, il faut enfin me taire ;
 Encore un mot de plus tu saurois le mystère.

Par M. Godard.

A U T R E.

Si vous cherchez mon origine,
 Je serai de peu de valeur ;
 Mon père n'est bon qu'en cuisine ;
 Cependant j'ai mon prix ailleurs.
 Un essaim de l'humaine race,
 Sans moi porteroit la besace ;
 Le Plébéien, par mon secours,
 Peut prétendre une place en Cour.
 Utile à toutes les Provinces,
 Les Rois, les Potentats, les Princes,
 M'admettent dans leurs cabinets,
 Et me font part de leurs secrets.
 Je suis d'une intrigue galante

C iij

Communément la confidente,
Lien des amis, des parens,
Et la ressource des absens.

A U T R E.

O Ñ trouve peu d'honnêres gens,
S'ils ne sont accablés sous le poids de leurs ans,
A qui je ne rende service;
Je ne fais par quelle raison,
Ils ont cependant l'injustice
De me faire souffrir une étroite prison.

Quoique mon corps soit foible & mince,
Je suis utile au plus grand Prince;
Soir & matin de son palais
Je nettoye avec art toutes les avenues,
Que mille choses superflues
Pourroient faire sentir mauvais.
Lorsque, fait pour un double usage,
Mes deux bouts ont chacun leur différent emploi,
J'ai souvent l'oreille du Roi,
Sans que ses favoris en ayent de l'ombrage,

Par M. Pot, C. d. N.



L O G O G R Y P H E.

IL ne faut que cinq pieds pour composer mon
être ;

Lecteur, si tu retranches le premier ,
Changeant de nom tu me verras paroître

Bien plus petit, quoique je sois entier.

Mais si tu me rejets dans ma première forme ,
De petit que j'étois , je redeviens énorme.

Etre utile en naissant ,

Mais beaucoup plus en grandissant ;

Jeune ou vieux on me sacrifie ,

Et je sers fort souvent au soutien de ta vie.

Par M. le Roux.

A U T R E.

LECTEUR, tu vois en moi le plus noir des hu-
mains ;

Et la gêne toujours est ma triste compagne ;

Sans être Médecin, le séné m'accompagne ;

Un Régent avec moi va courir la campagne ;

Toujours en vrai dévot, je porte un de nos Saints,

Civ

56 MERCURE DE FRANCE.

(Au fond du cœur s'entend , & non pas dans les
mains).

Pour protecteur au ciel , ce fut celui-là même
Que Descartes reçut au jour de son baptême.

Eh bien ? peux-tu me concevoir ?

Mais n'équivoquons plus , & d'un style énergique,
Griffonnons de mon nom quelque indice authen-
tique :

Rassemble mes sept pieds , je te les ai fait voir ;
Vite , nomme-moi donc : car si tu ne m'explique ,
Je te somme de comparoir
Au tribunal logogryphique.

Par M. Huet de Longchamps.

A U T R E.

Tout enfant me chérit ; en voici la raison :
Prends ma tête ou ma queue , en tout temps je suis
bon.

Par le même.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Œuvres de M. le Chancelier d'Aguesseau,
Tome IX; contenant les Lettres sur
les matières criminelles, & sur les ma-
tières civiles, A Paris, chez les Librai-
res associés.

LE premier volume des Lettres de M. le Chancelier d'Aguesseau a été si favorablement accueilli, qu'on est en droit d'espérer que celles qu'on publie aujourd'hui produiront le même effet. Les Éditeurs n'ont rien négligé pour en rendre la collection complète, intéressante, & pour lui donner le meilleur ordre que les circonstances ont permis. Des Magistrats dont les lumières égalent le zèle, n'ont pas dédaigné d'être les coopérateurs de cet ouvrage. Ils ont communiqué sans réserve toutes les Lettres qu'ils avoient reçues de M. le Chancelier d'Aguesseau, & celles qu'il avoit écrites à leurs prédécesseurs, sur toutes les affaires dignes d'intéresser le Public. Ces sortes d'Ouvrages ne sont pas susceptibles d'analyse.

Cv

38 MERCURE DE FRANCE.

Nous remarquerons , avec l'Auteur du Discours préliminaire , qu'on trouvera dans ce Recueil , comme dans les précédens , ces principes solides , & féconds en conséquences lumineuses , qui caractérisent tous les Écrits de ce grand Homme ; & qui éclairent si sensiblement les défilés les plus étroits & les plus obscurs de la Jurisprudence. On y verra les moyens d'échapper aux inconvéniens que rendent presque inévitables la multiplicité des formes , la diversité des usages suivis dans les Tribunaux , & les contradictions réelles ou apparentes de nos loix générales & particulières. Enfin on y reconnoîtra toute l'importance des règles propres à maintenir la sévérité des mœurs & de la discipline dans la Magistrature , & sur-tout cette heureuse harmonie sans laquelle les Tribunaux , plongés dans l'anarchie , deviendroient bientôt inutiles , & peut-être nuisibles au corps national , dont ils doivent être le lien & le plus ferme appui.

Le volume que l'on publie embrasse deux objets ; les matières criminelles , & les matières civiles. Leur influence sur le bonheur de l'humanité en fera sentir toute l'importance à ceux même qui ont

le moins approfondi les différens rapports de ce qui constitue l'ordre social. On sait que les loix civiles sont, au corps politique, ce qu'est un traité de morale pour chaque citoyen en particulier; que les loix criminelles tendent à étouffer en détail des étincelles dont la réunion formeroit un embrasement général dans les sociétés les mieux constituées. Ainsi personne n'ignore que de bonnes loix civiles & criminelles, sont les plus précieux & les plus puissans ressorts qu'on puisse appliquer au régime des Nations. Mais on ne fait point assez à quel point il importe à la société que le principe & le but de ces loix soient bien développés dans l'esprit des Ministres de la Justice. On connoît à peine le prix de ces hommes rares, à qui la nature a donné, & en qui l'étude & la réflexion ont fortifié le talent de ramener à leur tronc les branches qui s'en éloignent, ou qui, pour mieux dire, en paroissent détachées. C'est par ces rapprochemens, qui demandent tant de justesse & de sagacité, que les loix sont en quelque sorte vivifiées, & qu'elles reprennent leur légitime pouvoir dans toute l'étendue de leur empire. C'est sur-tout par ces traits de génie que M. d'Aguesseau étoit

C vj

révéré comme l'oracle de la Magistrature. Il étoit devenu , pendant sa longue administration , l'ame de ce Corps respectable ; & cette portion de sa gloire fut moins un hommage rendu à ses dignités , que le prix des qualités éminentes de son esprit & de son cœur. Cette supériorité personnelle se montre par - tout dans ses Lettres sur les matières civiles & criminelles ; matières dont il avoit approfondi les principes & suivi les détails avec l'attention la plus soutenue & la plus religieuse.

Éclairé par son expérience & par ses succès , il ne laissoit échapper aucune occasion de faire sentir aux Magistrats l'étroite nécessité de se livrer à l'étude assidue de nos Loix. Le savoir ne lui paroïssoit pas moins essentiel dans un Juge que l'intégrité , parce que l'intégrité ne suffit pas pour sentir toute l'étendue des devoirs , pour fournir les moyens de les remplir , pour fixer les incertitudes de l'esprit , & pour conduire à la vérité à travers les trompeuses lueurs des vraisemblances. « La science , dit M. le Chancelier d'Aguesseau , nous donne en peu de temps l'expérience de plusieurs siècles. Sage , sans attendre le secours des

» années , & vieux dans sa jeunesse , le
 » Magistrat reçoit de ses mains cette suc-
 » cession de lumières , cette tradition de
 » bon sens à laquelle le caractère de cer-
 » titude , & , si on ose le dire , de l'in-
 » faillibilité humaine semble être attaché.
 » Ce n'est plus l'esprit d'un seul homme ,
 » toujours borné , quelque grand qu'il
 » soit ; c'est l'esprit , c'est la raison de
 » tous les Législateurs qui se fait entendre
 » par sa voix , & qui prononce par sa
 » bouche des oracles d'une éternelle
 » vérité ».

Telle étoit l'idée que s'étoit faite M. le
 Chancelier d'Aguesseau, de l'étendue des
 connoissances que doit réunir le Magis-
 trat pour fournir fidèlement , & avec
 dignité, la noble carrière dans laquelle il
 se trouve engagé , & pour jouir de cette
 gloire personnelle , toujours supérieure
 à celle qui est attachée aux places les plus
 éminentes. Il s'élevoit sans relâche contre
 ces hommes indolens qui croient trouver
 dans la multitude même de leurs devoirs,
 la dispense des lumières nécessaires pour
 les remplir ; contre ces hommes vains
 qui osent invektiver contre l'étude & la
 science , qui se vantent d'avoir reçu de la
 nature cette sagacité qui n'a besoin que

62 MERCURE DE FRANCE.

d'entrevoir les difficultés pour les saisir
& les résoudre , qui ont l'aveugle con-
fiance de se croire capables de deviner ces
mêmes loix qu'ils n'ont jamais étudiées.
» Malheur au Magistrat , disoit l'illustre
» & savant Chancelier , qui ne craint
» point de préférer sa seule raison à celle
» de tant de grands hommes ; & qui ,
» sans autre guide que la hardiesse de son
» génie , se flatte de découvrir d'un sim-
» ple regard , & de percer du premier
» coup d'œil , la vaste étendue du droit
» sous l'autorité duquel nous vivons ».

En effet , un Magistrat dépourvu de
lumières acquises par le travail & la ré-
flexion , ne peut qu'adopter au hasard
des idées étrangères ; également inca-
pable d'échapper aux erreurs d'autrui , &
d'évaluer les écarts des passions de ceux
qu'il choisit servilement pour ses guides.
Les droits & les intérêts des Citoyens ,
ceux de la société entière sont toujours
flottans entre ses mains , & la corruption
même ne produiroit pas des effets plus
redoutables. » L'amour même de la jus-
» tice est inutile , disoit M. d'Aguesseau ,
» si l'on n'y ajoute la connoissance *exacte*
» des règles ». La vertu que la science

n'éclaire point, marche au hasard dans les sentiers de la justice, & dans ceux qui en éloignent; elle échappe au danger, ou s'y précipite avec la même sécurité.

M. le Chancelier d'Aguesseau présente par-tout dans ses ouvrages la réunion de la science & de l'intégrité, comme l'apanage propre de la Magistrature. Persuadé qu'elle ne pouvoit avoir d'autre intérêt que celui du Souverain & des Peuples; il croyoit que par-là même, ce Corps respectable devoit être regardé comme inaccessible à l'intrigue & à la séduction. Par une conséquence nécessaire, il envisageoit comme un malheur public, toutes les démarches qui auroient pu affoiblir le respect & la confiance des peuples pour les dépositaires des Loix; & il plaçoit parmi les devoirs d'une administration sage, de laisser toujours un libre cours à la Justice, de n'en interrompre ni l'ordre, ni l'activité. « Il est » bien dangereux, disoit-il, (*Tom. 9. p.* » 207) de s'accoutumer à nommer des » Commissaires, sur-tout en matière » criminelle. La Loi répond des incon- » vénients qu'on éprouve quelquefois en » la suivant; mais l'homme est respon-

» fable de ceux qui arrivent lorsqu'on
 » s'est écarté de la règle ».

Il s'élève avec la même force contre cette maxime si répandue & si souvent dangereuse : *qu'il faut toujours suivre l'esprit de la Loi, & secouer le joug servile de la Lettre.* Frappé des conséquences qu'un tel principe pourroit entraîner après lui ; la vie, la liberté, la fortune des Citoyens, lui parurent exposées aux plus effrayans dangers, au moment que l'instabilité des interprétations arbitraires usurperoit l'autorité invariable de la Loi.

» Étrange principe, dit-il, qu'il paroît
 » plus naturel de se conformer à l'esprit
 » de la Loi, que de s'attacher servilement
 » à des formalités qui n'ont été prescri-
 » tes que dans la vue d'éviter la fraude
 » & la suggestion. Avec cette maxime
 » générale, si elle pouvoit être tolérée,
 » il n'y auroit aucun Juge qui ne se crût
 » en droit de mépriser toutes les forma-
 » lités qui ont été si sagement établies
 » par les Loix pour assurer la vérité &
 » la solennité des actes les plus impor-
 » tans de la société civile. Leur exécu-
 » tion deviendrait absolument arbitraire.
 » Chaque Juge, selon les motifs qu'il
 » lui plairoit d'attribuer au Législateur,

» s'imagineroit pouvoir en conclure qu'il
 » n'est pas dans le cas pour lequel la Loi
 » a été faite, & il se glorifieroit d'avoir
 » secoué le joug servile de la Lettre,
 » pour suivre ce qu'il lui plairoit d'en
 » appeller l'esprit ».

C'est ainsi que M. le Chancelier d'Aguesseau apprécioit l'air apparent de justice & de supériorité sous lequel on masquoit le mépris des formes. Les négliger, c'étoit, à ses yeux, abandonner l'esprit général & commun à toutes les Loix. C'étoit substituer aux règles des institutions versatiles, qui, par-là même, perdroient le caractère propre des institutions, c'est-à-dire, la stabilité & la perpétuité. « Les questions difficiles & » problématiques, disoit-il, ne se présentent pas dans toutes les affaires. » Mais il n'y en a aucune, ni civile, ni » criminelle, où la régularité de la procédure ne soit nécessaire; & la voie » par laquelle on parvient à obtenir justice, exige une attention encore plus » continuelle, que le fonds de la justice » même ».

Les lettres relatives aux Ordonnances des donations, des testamens, des substitutions, prouvent à quel point il étoit

frappé de la nécessité de conserver au *fonds* toute son importance ; mais de s'occuper, avec la plus scrupuleuse attention, des *formes*, qui en sont inséparables. On en jugera par la sévérité avec laquelle il prescrivoit aux Tribunaux de ne les jamais perdre de vue.

Nous devons principalement ces Ordonnances à l'étonnement qu'avoit causé à ce savant Magistrat, la contrariété qui régnoit entre les loix de notre Monarchie, sur des matières si sérieuses ; & la surprise étoit encore augmentée par l'opposition qu'il observoit souvent entre l'esprit du Droit Romain & celui du Droit François. Rien, sur-tout, ne lui parut plus vague, plus obscur que les loix qui régloient les substitutions. Cette obscurité étoit devenue la source de procès interminables : ainsi, les loix mêmes, ce chef-d'œuvre de l'esprit d'ordre & de paix, dirigé vers le bonheur des sociétés humaines, fomentoient le trouble dans les familles, & ne leur montroient aucun point fixe sur lequel pût reposer leur concorde & leur tranquillité. Rien n'étoit donc plus pressant que de ramener des loix de cette nature, à cette clarté, à cette

uniformité de principes qui préviennent les interprétations arbitraires , & qui empêchent qu'à l'ombre des loix , les subtilités de l'esprit particulier, n'usurpent leur autorité. Mais quelque pressant que fût le besoin , M. d'Aguesseau ne perdit pas de vue que son travail devoit s'étendre sur les générations futures , & qu'il se trouvoit dans ce point précis où les hommes supérieurs ne doivent se hâter que lentement.

Il savoit mieux que personne , que les loix ne peuvent être stables & salutaires, qu'autant qu'elles sont l'expression du vœu général d'une Nation ; qu'étant rédigées d'après la discussion & l'avis du plus grand nombre d'hommes instruits & sages , elles deviennent l'expression de la raison publique. Il regarda donc comme un devoir essentiel , de consulter , sur les détails & sur l'ensemble de la grande opération qu'il méditoit , les Magistrats les plus éclairés , les Jurisconsultes les plus célèbres. Confiance juste , mais honorable , qui les dispoit d'avance à s'intéresser au succès d'un ouvrage dans lequel ils se regardoient , pour ainsi dire , comme les Co-adjuteurs du Chef de la Justice.

Le succès justifia ses espérances. On répondit de toutes parts, avec le plus grand zèle & la plus grande fidélité, à des vues dont la sagesse & la pureté étoient d'ailleurs si connues. Il n'éprouva dans cette vaste & longue correspondance, ni réserve, ni dissimulation; & il vit avec cette joie douce qui n'appartient qu'à la vertu, que le désintéressement étoit l'ame de tous les avis; que l'amour de la vérité & du bien public, en étoient la base. C'est de ces riches & respectables matériaux, qu'il forma les Ordonnances dont nous parlons ici.

Rien n'est plus clair que les règles établies sur les donations, leur nature, leur forme & leurs conditions essentielles. L'Ordonnance des testamens, en conciliant le Droit Romain & le Droit Coutumier, établit un juste milieu entre la liberté excessive & les entraves trop rigoureuses données aux testateurs. Tempérament sage, qui, en respectant cette liberté naturelle dont tous les hommes ont droit d'être jaloux, l'empêche de dégénérer en licence. Enfin, la loi sur les substitutions, enchaîna pour jamais ces ennemis destructifs de toute Juris-

prudence & de tout ordre public , la chicane & la mauvaise foi , en dissipant l'ambiguïté & les incertitudes qui naissent de la subtilité des anciennes loix sur cette matière.

Aussi toute la Magistrature préfère-t-elle cette Jurisprudence plus simple , & par conséquent plus utile , à celle que l'ascendant de l'habitude les avoit accoutumés à respecter. Tous les Tribunaux sentirent les avantages inappréciables de cette parfaite uniformité , si honorable au Législateur , si utile à ses sujets. Ces loix concertées avec tant de sagesse , n'ont éprouvé aucune contradiction. Elles ont perpétué l'admiration qu'elles excitèrent au moment de leur naissance. Et elles n'ont point à craindre le sort de tant de Réglemens qui surchargeoient notre Code national , sans éclairer les Ministres de la Justice ; Réglemens que les besoins publics ont successivement détruits , ou par des usages contraires , ou par de nouvelles loix. Ces monumens précieux du savoir , de la sagesse & de la supériorité de M. d'Aguesseau , doivent faire regretter , comme une perte publique , qu'il n'ait pas eu le temps d'exécuter son plan général de législa-

tion, parce que rien ne lui manquoit de ce qui pouvoit élever notre Jurisprudence au plus haut degré de perfection dont elle soit susceptible ; & que la réunion des qualités qu'exige un édifice si vaste , si majestueux , si utile , n'est presque jamais qu'un objet de desir pour les Souverains & pour les Peuples.

Le Recueil de ces Lettres nous paroît d'autant plus propre à augmenter ces regrets , qu'il y a , pour ainsi dire , consigné son cœur & son esprit. Semblable à ces lumières vives, mais douces , qui éclairent à toutes les distances , il s'est peint avec tant d'exactitude , soit par le caractère de vérité qui lui dictoit ces différentes Lettres , soit par l'énergie & la noblesse de ses expressions , soit par la sagesse & la sublimité de ses vues , qu'elles imprimoient à ceux qui les recevoient aux extrémités du Royaume , autant de vénération pour sa personne , que sa présence en inspiroit à ceux qui avoient le bonheur de le voir & de l'approcher. Nous ne doutons point qu'elles ne produisent le même effet sur tous les Lecteurs.

Panegyriques & Oraisons funèbres, par M. l'Abbé Guyot, Prédicateur du Roi, Doyen & Chanoine de l'Eglise de Soissons, & Censeur Royal. A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

Les Panegyriques doivent moins servir à faire admirer la personne qu'on loue, qu'à inspirer, aux auditeurs, l'amour de la vertu, & sur-tout le desir d'imiter les belles actions qui font la matière de l'éloge. Tout l'art de ce genre de composition, consiste à bien choisir les actions du Saint dont on fait l'éloge, & à les mettre dans le plus beau jour, afin d'exciter une sainte émulation parmi ceux qui viennent entendre l'Orateur. Il ne suffit pas de recueillir de l'histoire de ces grands hommes, ce qu'il y a de plus éclatant, il faut encore en faire une heureuse application aux mœurs du siècle. En un mot, on doit encore plus songer à édifier les auditeurs, qu'à rendre aux Saints le tribut de louange qui leur est dû. C'est s'éloigner de ce but, que de se livrer uniquement aux faillies de l'esprit, &

aux applications ingénieuses qui ne servent qu'à faire briller le Panégyriste. M. l'Abbé Guyot a cherché à éviter ces écueils , & à modérer ce desir de briller , si commun à ceux qui parlent en public. Ne pourroit-on pas soutenir que ce desir est plus excusable lorsqu'il s'agit de faire une Oraison funèbre , où l'on exige que l'Orateur déploie toutes les richesses de son art? D'ailleurs, les Héros que l'on loue , ne fournissent pas toujours ces traits éclatans dont le seul récit cause les plus vives émotions. Composer une Oraison funèbre, c'est souvent tracer une riche broderie sur une toile fort claire. On est donc obligé, dans ce genre d'ouvrage, s'il faut en croire les grands maîtres de l'éloquence , de chercher à flatter l'oreille par des pensées brillantes , des traits ingénieux , des expressions énergiques , & de l'harmonie dans tout le discours. Quintilien admet dans ce genre , les ornemens les plus recherchés de l'art ; le fréquent usage des métaphores , la beauté des figures , l'agrément des digressions ; en un mot , tout ce que l'éloquence a de plus pompeux & de plus riche. M. Fléchier & M. Bossuet, sont les

les deux modèles qu'on doit le plus consulter, lorsqu'on se destine à ce genre. Il est essentiel d'avoir un style aussi coulant & aussi harmonieux, que celui de M. Fléchier. Mais il n'est pas moins nécessaire d'imiter ces grands sentimens, ces traits hardis, ces figures vives & frappantes qui caractérisent les Discours du grand Bossuet. Cet Orateur, plus occupé des choses que des mots, ne cherche point, comme son émule, à répandre des fleurs dans son discours, & à se livrer aux ornemens de l'antithèse, son unique objet est de rendre le vrai sensible à ses auditeurs.

Nous n'examinerons point si l'Auteur de ces Discours, suit toujours les traces de ces grands modèles. La lecture qu'on en fera, vaudra mieux que toutes nos réflexions à cet égard. Mettons sous les yeux des lecteurs, quelques traits des Oraisons funèbres renfermées dans le recueil que nous annonçons. Dans celle de Stanislas le Bienfaisant, où l'Orateur montre tous les traits de la véritable grandeur, & tous les caractères d'une véritable bonté, on trouve ce parallèle : « Stanislas Auteur ! Deux Princes ont accoutumé l'Europe à ces

II. Vol. D

» phénomènes. L'un est ce Roi belli-
 » queux , militaire, aussi grand dans les
 » campagnes, que profond & instructif
 » lorsqu'il écrit sur l'art de la guerre ;
 » créateur de sa Milice qu'il éclaire par
 » ses ouvrages, comme il l'anima par
 » ses exemples; Prince , l'ami particu-
 » lier de Stanislas, qui ne cessa de chérir
 » dans lui, le fils de son bienfaiteur à
 » Konisberg.

» L'autre est un Philosophe bienfai-
 » fant , dont les écrits respirent la
 » Religion , toute l'honnêteté & la
 » doctrine d'une belle ame. Ouvrages
 » utiles. Ici, il anime, il encourage
 » les Savans; là, il réforme les Légis-
 » lateurs; tantôt il assigne les écarts ,
 » il pose les bornes de la philosophie;
 » tantôt il manie, avec autant d'habi-
 » leté que de prudence, les ressorts des
 » Gouvernemens. Ici , Messieurs, vous
 » vous rappelez ces observations pro-
 » fondes , dont la justesse & les prin-
 » cipes lumineux font encore l'admira-
 » tion des Polonois les plus consommés
 » dans les intérêts de leur République.
 » Le fond riche de ces ouvrages, étoit
 » dans un esprit cultivé par les Scien-
 » ces, orné par la lecture, mûri par la

» réflexion ; dans cette imagination fé-
 » conde , dont la vivacité , les faillies
 » pleines de sel & d'agrément , ren-
 » doient sa conversation si intéressante.
 » On se rappellera long-tems ces traits
 » de lumière qui décèloient son génie ;
 » ces tours heureux & imprévus qui
 » marquoient sa pénétration ; ces idées
 » fortes & élevées qui annonçoient la
 » sublimité de son ame ; ces expressions
 » naïves , mais d'une énergique sim-
 » plicité , qui caractérisoient son élo-
 » quence. »

Dans l'Oraison funèbre de Louis XV,
 voici comme l'Orateur s'exprime au
 sujet de M. le Cardinal de Fleury , qu'il
 oppose au Cardinal Alberoni. « Tel
 » parut en France ce Ministre modeste,
 » Favori sans être odieux , d'autant plus
 » homme d'état , qu'il parut se moins
 » rechercher lui-même ; plus jaloux en
 » tout de l'utilité que de l'éclat des
 » services ; plus occupé d'appliquer le
 » génie du François , que de le remuer ;
 » l'ami comme le conseil de son Maître ;
 » trop en garde , peut-être , par le sou-
 » venir du règne passé , contre la force
 » du caractère dans un Roi , mais tou-
 » jours cher à la Nation , pour lui avoir

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

» formé , de tous les Rois , le plus hu-
 » main ; négociateur habile ; le Ministre
 » de l'Europe entière autant que de la
 » France ; conciliant , par son désintéres-
 » sement , les prétentions les plus op-
 » posées ; désarmant , par sa modéra-
 » tion , les inimitiés anciennes , & fai-
 » sant rejaillir sur la France & sur son
 » Roi , la gloire de sa prudence & de
 » sa sagesse. Génie bienfaisant , les Arts ;
 » le Commerce , la Finance , les Loix ,
 » tout prospère dans l'Etat , à la faveur
 » d'une administration paisible. Ministre
 » le plus fortuné dans une longue car-
 » rière , la nature & la faveur semblent
 » l'excepter de la loi commune : il meurt
 » sans que chez lui l'homme & le cour-
 » tisan aient connu de déclin.

» Alberoni en Espagne , Fleury en
 » France ! Qui ne voit ici pour ce Royau-
 » me une prédilection de la Providence !
 » Chez l'un , les idées les plus vastes ,
 » les projets les plus hardis , la poli-
 » tique la plus remuante , avoient man-
 » qué leur effet & perdu le Ministre ,
 » par l'injustice & l'odieux de ses ma-
 » nœuvres. L'autre , politique plus ti-
 » mide , en apparence , mais plus sage
 » en effet , obtient tout par une mar-

„ che mesurée, par ce caractère de
 „ droiture qui ne lui donne par-tout
 „ que des amis de sa faveur & de sa
 „ Nation. Dieu marque-t-il plus sa Pro-
 „ vidence dans la formation de ces corps
 „ inanimés qui nous éclairent, que
 „ dans la distribution de ces génies
 „ supérieurs qui font le bonheur & le
 „ malheur des Etats? Que quand il place
 „ entre le Prince & son Peuple, une
 „ de ces ames fortes, supérieures à
 „ toutes les passions comme à tous les
 „ préjugés, dévouées à la gloire du Roi
 „ & au bien de la Patrie, jusqu'au sa-
 „ crifice de tout intérêt personnel, de
 „ la faveur même; une de ces ames
 „ vertueuses, qui impriment à tous
 „ leurs travaux, le sceau sacré de la
 „ Religion; un de ces sages, toujours
 „ ou patiens ou sévères à propos, sur
 „ les maux de la Nation; un de ces
 „ génies aussi étendus que l'empire des
 „ Loix & de la Justice; aussi élevés
 „ que les motifs sublimes qui doivent
 „ en distribuer les charges, en régler
 „ les opérations, en concilier les droits,
 „ en déterminer l'esprit, & en assurer
 „ le succès; un de ces hommes rares,
 „ aussi grands dans leur vie privée, que

78 MERCURE DE FRANCE.

„ dans les fonctions d'hommes d'Etat ;
 „ Oracles & exemples , à la fois , des
 „ plus sages maximes. Je parois , Mes-
 „ sieurs , vous indiquer ici une suite
 „ de grands hommes ; & tous ces traits
 „ rassemblés pourroient à peine donner ,
 „ à la postérité , une idée complete de
 „ ce Chef de la Justice , que la France
 „ perdit au milieu de ce siècle : l'illustre
 „ d'Aguesseau , homme au-dessus des
 „ temps & des siècles , par la mémoire
 „ immortelle de ses talens , de ses
 „ Ouvrages & de ses vertus „.

*Procès verbal des conférences tenues par
 ordre du Roi , pour l'examen des arti-
 cles de l'Ordonnance civile du mois
 d'Avril 1667 , & de l'Ordonnance
 criminelle du mois d'Août 1670 ;
 nouvelle édition revue & corrigée sur
 l'original , & augmentée d'une in-
 struction sur la procédure civile & cri-
 minelle ; in-4^o. rel. 12 liv. A Paris ,
 chez Debure frères , Libr. quai des
 Augustins ; 1776.*

Chaque Corps de l'Etat a une gloire
 qui lui est propre ; celle des Magistrats
 dépend sur-tout de l'assemblage de leurs

lumières; & la connoissance des formes est une des parties les plus essentielles de la science que les Juges doivent acquérir. Les formes ont été établies pour prévenir l'illusion & les surprises, pour assurer la vérité & la solennité des actes les plus importants de la société civile. Enfreindre ces formes, s'est s'écarter de la route indiquée par la loi, changer des règles sages & inviolables en institutions flottantes & arbitraires, & livrer aux variations & aux entreprises de chaque Juge particulier, des loix dont la stabilité doit être le principal caractère. Un savant Magistrat a dit avec raison : « Que » la voie par laquelle on parvient à ob- » tenir justice, exige une attention encore » plus continuelle que le fond de la jus- » tice même ».

L'Ouvrage que nous annonçons n'a nul besoin d'éloges. Les noms célèbres des Magistrats à qui nous le devons, suffisent pour en faire connoître tout le prix. M. le Premier Président de Lamoignon étoit l'ame des conférences où furent examinés les articles de l'Ordonnance civile de 1667, & de l'Ordonnance criminelle de 1670; la capacité, la droiture & les lumières de ce célèbre Magis-

Div

trat, ont toujours été l'objet de l'admiration publique. L'élévation de son génie, éclairé par l'étude des loix, fortifié par une longue expérience, donnoit tant de poids à ses opinions, qu'il les faisoit aisément suivre par la force qu'elles empruntoient de son autorité.

M. l'Avocat-Général Talon fit également paroître, dans ces conférences, cette profonde érudition & cette solidité de jugement, qui l'ont toujours fait regarder comme le premier Avocat du Royaume, par son propre mérite, comme il l'étoit déjà par sa dignité.

Entre MM. les Commissaires du Conseil nommés pour ce travail précieux, on vit briller sur-tout la pénétration & l'habileté de M. Pussort, qui fut chargé de dresser le plan des articles de la réformation. Tout les Magistrats qui composoient ces fameuses assemblées, contribuèrent, par leurs talens, à la réformation de la justice, & à la perfection d'un Ouvrage, où l'on disputa avec habileté, les points les plus subtils de la procédure, & où l'on traita, avec profondeur, les plus grands & les plus secrets mystères de la Jurisprudence. Rien ne fut omis dans cette savante discussion ; & tous les

Tribunaux ont senti le prix de cet Ouvrage, & se font un devoir de le consulter. On y a joint une instruction sur les matières civiles & criminelles qui ont rapport à l'une & à l'autre Ordonnance. L'utilité de cette addition est telle, qu'en même-temps que l'on apprend la disposition de la loi par la lecture du texte, on se trouve en état d'en faire l'application.

On a corrigé & perfectionné dans cette nouvelle édition, si attendue, les deux précis qui sont à la tête des deux Ordonnances, & où il y avoit un grand nombre de fautes & d'omissions; outre cet avantage, on a encore corrigé les fautes qui s'étoient glissées dans le texte du procès verbal, sans déranger l'ordre de l'édition précédente, afin qu'on puisse vérifier commodément les citations qui ont été faites de ce procès verbal, dans plusieurs Ouvrages de Jurisprudence. Il suffit d'annoncer un tel Ouvrage pour déterminer les Magistrats, les Jurisconsultes & les Praticiens, d'en faire l'acquisition.

*Conférences Ecclésiastiques du Diocèse
d'Angers, sur les États. Tome III.*

D v

81 MERCURE DE FRANCE.

A Paris, chez la veuve Defaint, rue
du Foin Saint Jacques.

On a avoué dans tous les siècles, que l'ignorance des Ministres de l'Eglise étoit le mal le plus funeste qui pût arriver à l'Eglise, en même temps qu'elle étoit la source d'une infinité d'autres maux. Les qualités de Docteurs, de Pères, de Guides, de Juges, de Médecins spirituels du Peuple Chrétien, dont l'Eglise les honore, sont autant de titres qui les obligent à étudier la doctrine des Saints, sur-tout celle qui a rapport à la morale pratique. Le caractère saint, loin de donner les lumières, forme au contraire un nouvel engagement pour les acquérir.

« Les Scribes & les Prêtres de la Loi ,
» persuadés que la connoissance de ses
» préceptes & de ses ordonnances , étoit
» inséparable du Sacerdoce, dit un Pas-
» teur éloquent , affectoient de porter
» attachés à leurs vêtemens , & éta-
» loient avec ostentation leurs phylactères,
» qui n'étoient que des rouleaux amples
» de la loi , dont ils bordoient le bas
» de leurs robes. C'étoit, à la vérité ,
» une affectation pharisaïque & ridicule ;
» mais ils nous apprennent du moins

„ qu'un Prêtre ne doit jamais marcher
 „ & paroître nulle part, sans porter avec
 „ lui la loi, non pas attachée à ses vête-
 „ temens, mais gravée profondément
 „ dans son esprit & dans son cœur. Dans
 „ le Paganisme même, les Prêtres des
 „ Idoles n'avoient point d'autre occupa-
 „ tion, qu'une étude assidue des fables
 „ & des extravagances de leur mytholo-
 „ gie; ils vivoient retirés dans l'obscurité
 „ de leurs Temples, pour répondre aux
 „ Peuples abusés qui venoient les con-
 „ sulter sur leurs mystères impurs, in-
 „ sensés, avant de s'y faire initier; &
 „ nous établis, ajoute-t-il, pour nous
 „ instruire à fond d'une Religion si su-
 „ blime, si divine; chargés de nous
 „ remplir sans cesse d'une doctrine si
 „ sage & si consolante, nous ne senti-
 „ rions aucun goût pour nous en instruire,
 „ pour la méditer & l'approfondir? »
 Tous les motifs les plus pressans se réu-
 nissent donc pour engager les Ministres
 de l'Eglise à s'appliquer sérieusement à
 l'étude de la morale chrétienne. Tel est
 le but des Conférences si sagement éta-
 blies, & si propres à exciter une louable
 émulation parmi les Pasteurs, & à les
 prémunir également contre les dangers

84 MERCURE DE FRANCE.

de l'ignorance, & contre les sophismes & les illusions de la cupidité. Ce poison si actif se glisse dans tous les états ; & rien n'est si propre à arrêter cette contagion , qu'un cours de morale où l'on ne cherche point à éluder la loi par de fausses interprétations, & par des opinions relâchées, qui ne rassurent la conscience que pour la tromper. L'Auteur de ces Conférences a su éviter cet écueil, en traitant la matière des devoirs de chaque profession. Les règles qu'il trace sont conformes à l'Evangile ; il ramène tout à une conscience éclairée & à la loi de Dieu ; qui ne peut ni changer, ni plier. Les articles des Conférences renfermées dans ce troisième volume, sont intéressans : devoirs des gens de guerre, des Maîtres & des Disciples, des Médecins & de tous leurs coopérateurs, des Financiers, des Marchands, des Artisans, des gens mariés, &c. Tous ceux qui sont renfermés dans ces différentes classes, trouveront dans ces Conférences l'éclaircissement des difficultés qui peuvent les arrêter, l'exercice de leurs devoirs, les divines Ecritures, les Saints Canons, les Conciles, les Souverains Pontifes, les écrits des Pères ;

voilà les sources où l'Auteur des Conférences prétend avoir puisé ; & ce sont les seules que les Pasteurs doivent respecter , parce qu'elles conduisent à la vérité , & qu'elles fournissent les vrais moyens de sanctification pour chaque état.

Précis historique de la vie de Jésus-Christ, de sa doctrine, de ses miracles, & de l'établissement de son Eglise ; accompagné de réflexions & de pensées choisies sur la Religion & sur l'incrédulité. Par feu M. Tricallet, Directeur du Séminaire de Saint Nicolas du Char-donner ; nouvelle édition, revue & corrigée. A Paris, chez Lottin l'aîné, Impr.-Lib. rue St Jacques.

Le précis de la vie de Jésus-Christ, qui est à la tête de cet Ouvrage, est extrait du discours sur l'histoire universelle, par M. Bossuet. Cela seul suffit pour faire l'éloge de ce morceau. L'Auteur du siècle de Louis XIV a dit avec raison, que ce discours n'avoit eu ni modèle, ni imitateurs ; & l'on peut ajouter, d'après les meilleurs Juges en ce genre, que c'est un chef-d'œuvre qui

réunit tout à la fois ce que le génie a de plus sublime, la politique de plus profond, la morale de plus sage, le style de plus vigoureux & de plus brillant, l'art de plus étonnant. On a joint à l'extrait de ce discours, dont on devrait faire apprendre aux jeunes gens la seconde partie par cœur, tout ce que Saint Chrysostôme & Saint Augustin, les deux grandes lumières de l'Eglise, nous ont dit de relatif à l'objet de ce recueil. On y a joint quelques extraits de nos meilleurs Poëtes, & ceux de M. de Fénelon, qu'on relit toujours avec un nouveau plaisir. « Toutes nos actions & toutes » nos pensées, dit un célèbre Apologiste » de la Religion chrétienne, doivent » prendre des routes si différentes, selon » qu'il y aura des biens éternels à espérer » ou non; qu'il est impossible de faire » une démarche avec sens & jugement, » qu'en la réglant par ce point de vue ». Or, rien n'est plus propre à nous faire discuter cette importante question de la vérité de notre Religion avec impartialité, que la lecture de ces recueils, où l'on trouve réunis les principaux argumens en faveur de la Religion chrétienne, & les plus beaux endroits des Ouvrages de ses illustres Défenseurs.

Dissertation théologique sur l'usure du prêt du Commerce. A Rouen, chez Dumefnil, Impr. rue de l'Ecureuil.

On a donné en 1762 une nouvelle édition de l'Examen théologique sur la société du prêt à rente, &c. où l'on justifie le profit qu'on exige de ceux qui n'empruntent que pour gagner avec la somme empruntée. Cet Auteur se fonde, 1°. sur la liberté de l'Emprunteur, qui paye les intérêts; 2°. sur le grand profit qui lui en revient; 3°. sur la comparaison du prêt de commerce avec le contrat de louage. On réfute, dans la Dissertation que nous annonçons, cette opinion, qu'on regarde comme favorable à l'usure. L'Auteur suppose, d'après l'expérience journalière, qu'il y a beaucoup de gens pécunieux, qui ne veulent ni constituer leurs deniers en rente, ni acheter des terres ou d'autres fonds, ni faire aucun commerce, ni exposer leur argent aux risques d'une société légitime; qui enfin peuvent prêter, sans en souffrir le moindre dommage. Ces gens-là, quoiqu'on en puisse dire, ne sont aux yeux du Dissertateur, ni de près, ni de loin,

88 MERCURE DE FRANCE.

dans le cas du lucre cessant ou du dommage naissant, & sont par conséquent dans l'obligation, lorsqu'ils prêtent, de le faire sans intérêt. Voilà ce que l'on prétend prouver dans la dissertation, contre tous ceux qui justifient l'intérêt du prêt de commerce.

Traité de l'usure & des intérêts, augmenté d'une défense du Traité, & de diverses observations sur les écrits qui l'ont combattu. A Lyon, chez Bruisier Ponthus.

Cet Ouvrage contient trois parties : 1°. tout ce qui a rapport au prêt & à l'usure ; 2°. les titres sur ajoutés au prêt, qui peuvent autoriser à retirer des intérêts ; le profit cessant & le dommage naissant ; le risque que le prêt fait courir ; le délai du payement ; la sentence du Juge ; le don des intérêts. 3°. Les contrats différens du prêt, qui peuvent donner lieu à des intérêts légitimes ; exposition du contrat à intérêt, différent du prêt ; preuve de la légitimité du contrat à intérêt, différent du prêt ; réponse aux objections contre la légitimité du contrat à intérêt, différent du prêt ; autorité des

Papes, du droit canonique, des monts de piété, favorables aux contrats à intérêts, différens du prêt. L'Auteur soutient qu'il a trouvé le juste milieu qu'on doit choisir entre les deux sentimens qui sont les plus communs, parce qu'ils sont les plus faciles à suivre; & il se sert pour cela de la fameuse Lettre Encyclique de Benoît XIV, où ce Pape, de bonne mémoire, s'éloigne également de l'opinion des Docteurs trop sévères, & de celle des Casuistes relâchés. On a joint à cette Lettre les déclarations des Universités de Cologne, de Trèves, & une réponse à l'Auteur des principes théologiques. Ce recueil contient des discussions intéressantes sur une matière qui a été trop souvent agitée parmi les Théologiens. On desire depuis long temps de trouver des moyens de conciliation qui ne blessent ni les intérêts de la charité chrétienne, ni ceux du commerce, si lié au bien public.

L'Iliade, traduction nouvelle, 2 vol.
in 12, à Paris, chez Ruault, Libraire,
rue de la Harpe.

Nous devons cette traduction au même

Auteur qui donna , avec succès , il y a quelque temps , une traduction du Tasse. Celle qu'il publie aujourd'hui de l'Iliade , ne peut manquer de produire une grande sensation. Un ton poétique , une élévation & une chaleur soutenues , un style clair , vif & rapide , sont les avantages qui la distinguent , & qui doivent la rendre préférable à toutes celles en prose qui ont déjà paru aux yeux de ceux qui , ignorant la langue d'Homère , cherchent à prendre une idée de son génie & des beautés de sa poésie. Il suffit , pour se convaincre de ce que nous venons de dire , de la comparer à celle de Madame Dacier , une des plus connues & des plus estimées , & qui , malgré la réputation & la vogue qu'elle a eue , n'a guères d'autre mérite que celui de la fidélité ; mérite , à la vérité , fort essentiel , & le seul cependant que le nouveau Traducteur paroisse avoir négligé quelquefois. Reste à savoir si l'on doit préférer une version rigoureusement fidelle , & où le sens de l'original se trouve exactement conservé , comme tous les traits d'un beau tableau le sont dans une gravure , ou une traduction un peu plus libre , mais dans laquelle on retrouve davantage la vie & la chaleur

qui animent ce même original. Il ne s'agit que de résoudre cette question pour prononcer entre la traduction de Madame Dacier & celle que nous annonçons. Nous allons extraire de l'une & de l'autre le commencement du premier livre, très-propre à servir de pièce de comparaison, & à établir l'idée de la différence des deux styles, & des deux manières de traduire. Voici comme s'exprime Madame Dacier.

« Déesse, chantez la colère d'Achille, fils
 » de Pélée ; cette colère pernicieuse, qui
 » causa tant de malheurs aux Grecs, & qui
 » précipita dans le sombre Royaume de
 » Pluton, les ames généreuses de tant de
 » Héros, livra leurs corps en proie aux
 » chiens & aux vautours, depuis le jour
 » fatal qu'une querelle d'éclat eut divisé
 » le fils d'Attrée & le divin Achille ; ainsi
 » les décrets de Jupiter s'accomplissoient.
 » Quel Dieu les jeta dans ces dissensions ?
 » Le fils de Jupiter & de Latone, irrité
 » contre le Roi qui avoit déshonoré Chrys-
 » sès, son sacrificateur, envoya sur l'ar-
 » mée une affreuse maladie, qui empor-
 » toit les peuples. Car Chrysès étant allé
 » aux vaisseaux des Grecs chargé de
 » présens pour la rançon de sa fille, &

92 MERCURE DE FRANCE.

» tenant dans ses mains les bandelettes
 » sacrées d'Apollon avec le sceptre d'or,
 » pria humblement les Grecs, & sur-
 » tout les deux fils d'Attrée, leurs Géné-
 » raux : fils d'Attrée, leur dit-il, & vous,
 » généreux Grecs, que les Dieux qui
 » habitent l'Olympe, vous fassent la
 » grâce de détruire la superbe ville de
 » Priam, & de vous voir heureusement
 » de retour dans votre patrie ; mais ren-
 » dez-moi ma fille en recevant ces pré-
 » sents, & respectez en moi le fils du
 » grand Jupiter, Apollon, dont les traits
 » sont inévitables.

» Tous les Grecs firent connoître par
 » un murmure favorable, qu'il falloit
 » respecter le Ministre du Dieu, & rece-
 » voir ses riches présens : mais cette
 » demande déplut à Agamemnon, aveu-
 » glé par sa colère. Il renvoya durement
 » Chrysès, & accompagna son refus de
 » menaces : vieillard, lui dit-il, que je
 » ne te trouve pas désormais dans mon
 » camp, & qu'il ne t'arrive jamais d'y
 » revenir, si tu ne veux que le sceptre
 » & les bandelettes du Dieu dont tu
 » es le Ministre, ne te soient inutiles.
 » Je ne te rendrai point ta fille avant
 » qu'elle ait vieilli dans mon palais, à

» Argos , loin de sa patrie , travaillant
 » en laine , & ayant soin de mon lit.
 » Retire-toi donc , & ne m'irrite plus
 » davantage par ta présence , si tu as
 » quelque soin de tes jours. »

Voyons maintenant la version du nou-
 vel Interprète d'Homère. « Muse, chante
 » la colère d'Achille ; cette colère fu-
 » neste , plongea les Grecs dans un abîme
 » de douleurs , qui , avant le temps ,
 » précipita dans les sombres demeures
 » une foule de Héros ; & de leurs cada-
 » vres sanglans , fit la pâture des chiens
 » & des vautours.

» Ainsi l'ordonna la volonté suprême
 » de Jupiter , depuis qu'une fatale que-
 » relle divisa le fils d'Attrée , le Monar-
 » que des Rois , & le divin Achille.

» Quel Dieu alluma le flambeau de
 » ces tristes discordes ? Le fils de Jupiter
 » & de Latone , pour venger l'outrage
 » fait , par Agamemnon , à Chrysès , son
 » Prêtre ; Apollon , enflammé de cour-
 » roux , lança sur l'armée des Grecs la
 » contagion & la mort , & les peuples
 » périrent.

» Chrysès étoit venu pour rompre les
 » fers d'une fille chérie ; il apportoit des
 » trésors pour prix de sa liberté : dans

„ ses mains étoient un sceptre d'or & des
 „ bandelettes sacrées ; il imploroit tous
 „ les Grecs ; il imploroit sur-tout les
 „ deux Attrides , les Chefs suprêmes des
 „ Guerriers.

Fils d'Atrée , & vous généreux ven-
 „ geurs de la Grèce , puissent les Dieux
 „ immortels livrer à vos coups la ville
 „ de Priam ? Puissiez-vous retourner dans
 „ votre patrie vainqueurs & riches de ses
 „ dépouilles ! Rendez , rendez-moi une
 „ fille tendrement aimée , & recevez la
 „ rançon que je vous offre. Respectez
 „ dans son Prêtre le fils de Jupiter , le
 „ Dieu qui lance au loin d'inévitables
 „ traits.

„ Il dit : & tous les guerriers , avec
 „ un murmure favorable, accueillent son
 „ discours , tous veulent qu'on cède à sa
 „ prière , & qu'on accepte les trésors
 „ qu'il apporte.

„ Mais l'orgueil d'Agamemnon se ré-
 „ volte & s'indigne ; & par cette cruelle
 „ réponse , il ajoute encore à la dureté
 „ du refus.

„ Fuis , vieillard , fuis , & garde que
 „ mes yeux ne te rencontrent encore sur
 „ ces rives ! Ni ton sceptre , ni tes ban-
 „ delettes , ne pourroient te dérober à

„ mon ressentiment ; je ne te la rendrai
 „ point , que la vieillesse n'ait flétri ses
 „ appas. Je veux , qu'au sein d'Argos ,
 „ dans mon palais , loin de sa patrie, elle
 „ tourne le fuseau , & serve sous mes
 „ loix : pars , crains d'allumer mon cour-
 „ roux , si tu veux sauver tes jours. »

Il est facile de voir combien cette ma-
 nière de partager la narration en périodes
 courtes , y répand d'intérêt , de no-
 blesse & de rapidité. On peut remarquer
 aussi que le Traducteur se permet en
 prose les inversions les plus hardies de
 la poésie. Ces inversions font quelque-
 fois un heureux effet , & contribuent en
 général beaucoup à animer le style ; mais
 outre que souvent elles font trop perdre
 à la prose ce caractère de simplicité
 qu'elle doit toujours conserver , même
 lorsqu'elle emprunte les couleurs de la
 poésie , & qu'on retrouve avec tant de
 plaisir dans l'admirable prose de Télé-
 maque ; il en est plusieurs qui doivent
 paroître trop forcées , comme celle-ci :
*de leurs cadavres sanglans, fit la pâture
 des chiens & des vautours.*

Cette légère remarque que nous ha-
 sardons, ne diminue en rien le mérite de
 la traduction de M. L. B. ; nous allons

la mettre encore en parallèle avec celle de Madame Dacier, dans un endroit du quatrième livre. Le Poëte y peint le moment où les armées Grecque & Troyenne sont en mouvement pour le combat. Ce sont les morceaux de ce genre, où le feu & l'élévation du génie d'Homère se déploient le plus, que M. L. B. a sur-tout traduits avec succès, & dans lesquels on sent le mieux la supériorité de son style, sur le style foible de Madame Dacier.

Version de Madame Dacier : « *Comme*
 « *lorsque le violent zéphir exerce sa ty-*
 « *rannie sur la vaste mer, on voit d'a-*
 « *bord les flots s'amonceler au milieu de*
 « *la plaine liquide, & venir les uns sur les*
 « *autres se briser contre le rivage avec*
 « *de longs mugissemens, où, luttant con-*
 « *tre un orgueilleux rocher, qui s'oppose*
 « *à leur furie, & s'élevant comme des*
 « *montagnes, on les voit enfin vaincre*
 « *ses efforts, & le couvrir d'algue &*
 « *d'écume ; telles on voyoit s'avancer les*
 « *nombreuses phalanges des Grecs qui*
 « *marchoient au combat. Elles avoient*
 « *chacune à leur tête leurs chefs, qu'elles*
 « *suivoient dans un profond silence,*
 « *pour entendre & pour exécuter leurs*
 « *ordres*

» ordres plus promptement. *Vous eussiez*
 » dit que Jupiter avoit ôté la voix à cette
 » multitude innombrable de peuples. Les
 » armes dont ils étoient revêtus , jetoient
 » un éclat que l'œil ne pouvoit soutenir.
 » *Au contraire*, les Troyens étoient dans
 » leur camp , semblables à de nombreux
 » troupeaux de brebis *qui sont répandues*
 » dans les parcs d'un homme riche ; &
 » *qui* , pendant *qu'on* tire leur lait , &
 » *qu'elles* entendent la voix des agneaux
 » *qu'on* leur a ôtés, font retentir de leurs
 » bêlemens tout le pâturage. Tel est le
 » bruit confus des troupes innombrables
 » dont l'armée des Troyens est composée ;
 » car elles n'ont pas toutes le même air,
 » ni le même langage ; mais c'est un
 » mélange confus de langues , comme
 » de troupes ramassées de toutes sortes
 » de nations.

» Les Troyens sont animés par le Dieu
 » Mars, & les Grecs par la Déesse Mi-
 » nerve ; ces deux divinités sont suivies
 » de la terreur , de la fuite & de l'insa-
 » riable discorde , sœur & compagne de
 » l'homicide Dieu des combats , & *qui* ,
 » dès *qu'elle* commence à paroître , s'é-
 » lève insensiblement ; & bientôt, *quoi-*
 » *qu'elle* marche sur la terre , elle porte
 II. Vol. E

98 MERCURE DE FRANCE.

» la tête orgueilleuse jusques dans les
 » cieux. Cette Déesse implacable fo-
 » mente l'animosité dans tous les cœurs ;
 » & courant de rang en rang dans les
 » armées, elle allume la rage des com-
 » battans, & se nourrit des maux qu'elle
 » leur prépare.

» Quand ces deux armées se joignent
 » & viennent aux mains, les boucliers
 » se heurtent, les lances se croisent,
 » l'haleine & les soupirs des combattans
 » se mêlent; un bruit effroyable retentit
 » au loin ; les cris des vaincus & des
 » vainqueurs, des blessés & des mou-
 » rans se confondent, & la terre est inon-
 » dée de ruisseaux de sang, tels que
 » d'impétueux torrens grossis par les
 » pluies de l'hiver, & rompant leurs
 » digues, se précipitent avec furie du
 » haut des monts, & mêlent leurs eaux
 » indomptables dans la fondrière d'un
 » vallon ; les Pasteurs, au haut des ro-
 » chers les plus reculés, entendent avec
 » étonnement ce bruit horrible : tel est le
 » bruit que forment les cris & la fuite de
 » tant de guerriers qui se mêlent & qui
 » se poussent. ».

- Version de M. L. B. « Toutes les pha-
 » langes Grecques s'ébranlent. L'œil ten-

» du, l'oreille attentive à la voix des
 » chefs qui les guident, elles marchent
 » toutes dans un silence terrible & me-
 » naçant ; de leurs armes jaillit le feu
 » des éclairs. Tels, quand le fougueux
 » Aquilon est déchaîné sur la mer, on
 » voit les flots blanchir, s'amonceler, &
 » bientôt en mugissant, se briser sur le
 » rivage, ou luttant contre les écueils,
 » les couvrir d'alque & d'écume.

» Les Troyens poussent de tumultueu-
 » ses clameurs ; dans ce confus assem-
 » blage de mille peuples divers, mille
 » sons différens se font entendre ; ainsi,
 » dans un vaste troupeau, les cris des
 » tendres agneaux se mêlent au bêlement
 » de leurs mères.

» Mars entraîne les Troyens ; Minerve
 » guide les Grecs. Devant eux, marchent
 » la terreur, la fuite, la discorde funeste,
 » sœurs de l'homicide Dieu des combats.
 » Foible en sa naissance, la discorde s'é-
 » lève comme un géant ; ses pieds sont
 » sur la terre ; son front est dans les
 » cieux. Elle s'élance au milieu des guer-
 » riers, les embrase de ses flammes, &
 » appelle à grands cris le carnage & la
 » mort.

» On s'approche, casque contre cas-

Eij

» que ; bouclier contre bouclier , épée
 » contre épée ; on se heurte , on s'égorge.
 » D'affreux mugissemens épouvantent les
 » airs. Les vaincus , les vainqueurs se
 » mêlent & se confondent. On entend ,
 » tout à la fois , les cris de la mort & les
 » chants de la victoire. Le sang ruissele ,
 » la plaine en est inondée.

» Tels , du haut des montagnes , mille
 » torrens se précipitent , & vont , avec
 » un horrible fracas , se perdre ensemble
 » dans un vallon ; le Pasteur , dans les
 » forêts , entend au loin ce bruit affreux ,
 » son cœur est glacé d'effroi. Ainsi se
 » mêlent les accens de la fureur & les
 » cris du désespoir. »

M. L. B. a mis à la tête de sa traduction de l'Iliade , celle d'un dialogue que lui a communiqué un savant Anglois qui a vécu long-temps au milieu des ruines de la Grèce , & qui a trouvé ce morceau intéressant sous les débris d'une des masures qui couvrent le lieu où fut autrefois Athènes. Le texte en est joint ici à la traduction. Dans ce dialogue , Homère paroît sous le nom de Méléfigène , & développe lui-même , sur un ton plein de raison & de philosophie , le sens & le but moral de son Iliade. M. L. B. croit

J A N V I E R. 1777. 101
que cet ouvrage a été composé par un
de ces *rapsodes*, qui alloient dans la Grèce
chanter les vers d'Homère.

Discours qui a remporté les deux Prix
d'Eloquence, au jugement de l'Académie de Besançon, en 1776, sur
ce sujet : *Combien le respect pour
les Mœurs, contribue au bonheur d'un
Etat.* Par M. l'Abbé de Moy, Cha-
noine Honoraire de Verdun, & Curé
de S. Laurent, à Paris. A Paris, chez
le Jay, Libraire, rue S. Jacques.

Les Fléchier, les Bossuet, les Fénelon,
furent des Pasteurs aussi recommandables
par leurs vertus que par leurs lumières
& leurs talens; & cependant ils ne
dédaignèrent pas de cultiver les Lettres
& l'Eloquence. Un Ministre de l'Eglise
remplit d'autant mieux les devoirs de
son état, qu'il possède dans un degré
supérieur le don précieux de la parole.
C'est en faisant un saint usage de ce
talent, devenu si rare, qu'il a la conso-
lation de ramener à la vertu, & de
soumettre au joug de l'Evangile, les
esprits les plus rebelles. Et c'est en
employant les ressources de l'Eloquence,

Eijj

qu'on rend aimable la morale de l'Evangile, & qu'on fait la présenter sous les couleurs qui lui conviennent. Or, peut-on atteindre ce but, sans employer les images qui saisissent vivement l'imagination, & les figures de l'art oratoire destinées à remuer les passions? Un Pasteur du premier & du second ordre, doit donc, plus qu'un autre, cultiver, par un fréquent exercice, le talent de la parole : & les Académies concourent à perfectionner ce talent, en donnant, pour sujet d'Eloquence, des vérités de morale. Jamais vérité ne fut plus propre à réveiller le zèle d'un Pasteur de l'Eglise, que celle que l'Académie de Besançon a proposé l'année dernière. L'Orateur n'a pu entrer en lice, sans déployer tous les trésors de l'Eloquence, & sans employer tous les ornemens du style. D'ailleurs, comme l'observe, avec tant d'élégance, l'Orateur couronné, un Pasteur doit se montrer au ton de son siècle. « Dès que » les Apologistes du vice sont lettrés, » il faut bien, ajoute-t-il, que les » Apôtres de la vertu le deviennent. » Il faut, pour combattre les premiers » avec succès, que ceux-ci remontent

» aux sources où ceux-là vont puiser
 » des moyens : il faut aussi qu'employant
 » les richesses de l'Égypte, à décorer les
 » Temples du vrai Dieu, ses Ministres
 » tâchent de répandre, sur les instruc-
 » tions religieuses, un charme égal à
 » celui que les partisans de la fausse
 » Philosophie, impriment à l'objet de
 » leur culte. Parlez, écrivez, séduisez
 » comme eux, & comme eux vous aurez
 » des Disciples; vous en aurez infini-
 » ment davantage, puisque vous an-
 » noncerez le vrai.

» Ce fut le secret des *Chrisostôme*, des
 » *Léon*, & de cet Evêque d'Hyppone,
 » non moins instruit que Cicéron, plus
 » éclairé que lui, & auquel il n'a man-
 » qué, pour être aussi éloquent, que
 » de naître dans les beaux jours de la
 » littérature romaine. Ce fut celui de
 » ce *Bossuet*, dont l'érudition étonne,
 » dont l'élocution entraîne, & qui ne
 » laisse à son lecteur, ni la volonté,
 » ni le pouvoir de lui résister. Ce fut
 » celui de ce *Fénélon*, qui semble avoir
 » dérobé à *Homère*, la ceinture des grâ-
 » ces, pour en parer la vérité, les
 » mœurs, la vertu, & leur soumettre
 » tous les cœurs. Ce fut sur-tout celui

» de ce *Massillon*, si doux, si élégant ;
 » qui nous dérobe , sous des fleurs ,
 » les chaînes de la persuasion , & qui
 » fait si bien émouvoir & toucher, en
 » paroissant ne chercher qu'à plaire ».

Le respectable Pasteur, à qui la double couronne a été si justement décernée, n'a point manqué aux engagements de son état, en marchant sur les traces des Pères de l'Eglise, qui peuvent être regardés comme les grands modèles de l'Eloquence. Ce ne seroit pas leur rendre une entière justice, de ne les regarder comme de grands hommes, que parce qu'ils étoient de grands Saints. S'ils n'avoient pas toujours la véhémence & la rapidité de *Démosthène*, ils avoient au moins une douceur & une insinuation, qui est peut-être plus propre à persuader l'esprit humain, dont l'orgueil inflexible a moins de peine à se laisser gagner par le sentiment, qu'à céder à la force & à l'empire de la raison. M. l'Abbé de Moy a su joindre à ce talent qui caractérise les Orateurs sacrés, nos premiers Maîtres, ce que l'éloquence a de plus brillant & le style de plus orné. Il possède cet heureux art d'embellir la raison, d'adoucir la rudesse de ses traits,

de lui donner une teinte vive & agréable, de la dépouiller de cette sécheresse qui révolte & de cette monotonie qui dégoûte. Si cet Orateur paroît s'être un peu trop livré aux ornemens de l'art, & sur-tout à ceux de la mythologie, c'est qu'il est impossible d'avoir, sans cette ressource, un coloris brillant, & cette heureuse variété de tours qui anime le style & le rend intéressant. D'ailleurs, le vice n'y est pas revêtu de couleurs séduisantes, comme on le voit quelquefois dans plusieurs Moralistes modernes, & la vertu y est parée de tous ses attraits. L'Orateur n'a pu manquer de s'être proposé, & le sujet qu'il a traité justifie cette profusion de richesses qu'on remarque dans son Ouvrage. Etaler ce que l'éloquence a de plus riche, pour prouver que les mœurs honnêtes servent au bonheur d'un Etat, c'est servir également la Religion & la Patrie, & préparer des triomphes à l'Evangile. Ecoutons l'Orateur lui-même, & nous applaudirons sans peine à ses talens, & à l'usage qu'il en a fait dans son Discours, que l'Académie de Besançon a préféré à trente-six autres Ouvrages qui lui ont été présentés.

« Les mœurs, elles sont indépendantes

F. v

106 MERCURE DE FRANCE.

» des cultes & des législations, des temps
 » & des climats. Filles de la conscience,
 » la vérité les accompagne & la félicité
 » les suit. Qui pourroit même, sans elles,
 » jouir de l'ineestimable avantage d'être
 » bien avec soi-même & bien avec les
 » autres? » Quoique l'Orateur soit
 persuadé, comme il le dit lui-même,
 qu'il n'y a pas de principe de mœurs plus
 fécond & plus sûr que notre Religion
 sainte, il a cru devoir envisager son sujet
 du côté littéraire, & parler un langage
 que pussent entendre les hommes de
 toutes les croyances & de tous les temps.

« La félicité ne sauroit naître que du
 » respect pour les mœurs. Seul, il peut
 » assurer aux Nations la tranquillité au
 » dedans & la considération au dehors.
 » Tel ce *Palladium* de la Fable, auquel
 » étoit attaché la destinée d'une Ville
 » superbe, triomphante & fortunée, aussi
 » long temps qu'il fut l'ornement de ses
 » murs; à peine l'eût-elle laissé ravir,
 » qu'elle n'offrit plus que des ruines ».

L'Orateur s'exprime avec force contre
 le luxe, qu'il regarde comme l'ennemi
 de la félicité publique, puisqu'il enlève
 l'homme à la terre, la terre à l'homme,
 & brise le ressort des Etats. « O toi!

„ le peintre des grâces & l'interprète de
 „ la raison, Poète des Philosophes ! tu
 „ déplorais , sous ce règne d'Auguste , si
 „ vânté de nos Orateurs , l'affreuse vora-
 „ cité du luxe , qui déjà ne laissoit plus
 „ d'espace à la charrue pour tracer des
 „ sillons ! Tu gémissois de voir le platane
 „ célibataire remplacer de toutes parts
 „ le compagnon & l'appui de la vigne ;
 „ l'olivier fructueux disparaître devant
 „ le myrthe , qui n'est qu'odorant ; des
 „ bâtimens aussi fastueux qu'inutiles ,
 „ peser sur les champs qui nourrissoient
 „ autrefois les Camille & les Crotius !
 „ Que dirois-tu , si , transporté tout à-
 „ coup dans les alentours de nos Villes
 „ principales , tu te voyois contraint
 „ d'errer pendant plusieurs milles , avant
 „ d'appercevoir les pas de l'agriculture
 „ imprimés sur le sol ! Si tu ne rencon-
 „ trois , au lieu d'elle , que de vastes
 „ pièces d'eau , qui n'ont pas même le
 „ mérite d'imiter la nature ; d'immenses
 „ tapis de gazon qu'on cesse de trou-
 „ ver beaux , lorsqu'ils commencent
 „ à devenir utiles , &c. Plût aux Dieux !
 „ t'écrirais-tu , que les pères de ces pro-
 „ priétaires somptueux , eussent ressemblé
 „ à leurs efféminés descendans ! Jamais

E. vj.

» le sang Romain n'eût abreuvé les Gau-
 » les, & cimenté les fondations de l'Em-
 » pire des Francs.

» Les mœurs faisoient alors la force
 » de nos aïeux. Ce sont elles qui élèvent
 » les Etats ; c'est le luxe qui les renverse ;
 » c'est lui qui, plus puissant que le Dieu
 » de la guerre , vengea Carthage &
 » l'Univers, des fers qu'ils avoient reçu
 » de l'Italie. Sous sa main se détend
 » & se rompt le ressort des Gouverne-
 » mens.

» La crainte peut bien rester à l'es-
 » clave. Comme il reçoit du luxe le peu
 » de fleurs qui couvrent sa chaîne , il doit
 » trembler de perdre ce honteux adou-
 » cissement. Mais l'honneur , mais la
 » vertu, on les chercheroient inutilement
 » dans les climats où le luxe domine :
 » trop de distance sépare ces objets. La
 » vertu ne cherche qu'à bien faire ;
 » l'honneur , qu'à mériter l'estime ; le
 » luxe qu'à s'enrichir. La vertu se dévoue
 » à l'Etat , l'honneur s'y loue , le luxe s'y
 » vend ».

Ce que l'Auteur dit des Loix, qu'on
 regarde comme le supplément des mœurs,
 doit avoir fait sensation sur tous les Lec-
 teurs attentifs. « Toute loi impose une

» obligation & une peine. A mesure que
 » le nombre des premières s'accroît, la
 » liste des peines & des obligations se
 » grossit. Il faut des Prêteurs pour les
 » faire connoître ; il faut des Licteurs
 » pour les faire exécuter. Viennent en-
 » suite les Sénatus Consultes qui, sous
 » prétexte de les éclaircir, ajoutent à la
 » difficulté de les entendre ; les commen-
 » taires qui concourent à les embrouil-
 » ler ; la Jurisprudence qui achève de
 » tout confondre. Il arrive un temps où
 » la Nation se trouve divisée en deux
 » grandes classes, dont l'une armée, ce
 » semble, par les loix & pour les loix,
 » n'est occupée qu'à frapper ou effrayer
 » l'autre ; & celle-ci, incertaine & trem-
 » blante au milieu de ce labyrinthe d'Or-
 » donnances & de Réglemens, ne cesse
 » de faire des chûtes, dont elle est punie ;
 » ou n'ose faire un pas dans la crainte,
 » contre quelqu'une des bornes que le
 » Gouvernement a posées autour d'elle.
 » Quelqu'un qui chercheroit le bonheur
 » au sein d'une pareille législation, res-
 » sembleroit à ce Guerrier d'Homère qui
 » demandoit le jour, quand Jupiter
 » avoit couvert l'horizon de ténèbres.
 » Athènes eut des mœurs & des ver-

110 MERCURE DE FRANCE.

» tus; &, pour tout dire, Athènes fut
» heureuse avant d'avoir des loix. Celles
» de Dracon la peuplèrent de bourreaux
» & de victimes; celles de Solon la li-
» vrèrent aux factions, aux cabales, aux
» divisions intestines. Sparte même, re-
» doutée par ses armes, ne trouvoit pas
» le bonheur dans sa législation. Lycur-
» gue, en faisant de ses Concitoyens des
» lions contre l'ennemi, en avoit fait des
» tigres pour leurs propres enfans & pour
» leurs esclaves. Et toi, Cité superbe,
» qui d'une chaumière de Pâtres & d'un
» vil repaire de brigands, portas ton
» front jusqu'aux nuës, & devint la do-
» minatrice de l'Univers, quel fut le
» temps de ta félicité! Plusieurs siècles
» ont été les témoins de ta gloire: je
» cherche les jours de ton bonheur.
» Commencèrent-ils à cette proclama-
» tion solennelle, où un homme sans
» mœurs vint dire à tes habitans: Jusqu'à
» présent le cri de la conscience vous
» apprit vos devoirs; lisez-les désormais
» sur ces tables que je dépose entre une
» hache & des verges. L'Histoire ne le
» dit que trop; ces douze tables furent
» un signal permanent de vexation de la
» part des Grands, de murmures & de

» souffrances de la part du Peuple. On
 » est forcé de remonter au-delà de cette
 » époque, pour trouver l'âge d'or des
 » Romains, le siècle des Mutius, des
 » Coclès, des Clélie, & de ce Cincin-
 » natus, que la simplicité, la tempé-
 » rance, la modération, les mœurs en
 » un mot, semblent avoir formé, pour
 » montrer à l'homme quelle est l'école
 » de la véritable grandeur.

« A Dieu ne plaise que je veuille
 » inspirer du mépris pour les loix . . .
 » Je viens redire que, relativement au
 » bonheur des Etats, le respect pour
 » les mœurs a cet avantage infini sur
 » la multiplicité des loix, que le pre-
 » mier y suppose toujours la vertu,
 » mère de la félicité publique; tandis
 » que la seconde n'y suppose jamais
 » que des vices d'où les loix sont issues,
 » comme les remèdes sont nés de nos
 » maux. Je viens redire que les loix
 » ne peuvent rien sans les mœurs,
 » tandis que les mœurs peuvent tout
 » sans les loix ».

Voici comment l'Orateur termine son
 Discours, après avoir prouvé que les
 mœurs seules sont le vrai boulevard
 des Nations, & que les Etats ne prof-

pèrent qu'autant qu'ils savent les res-
 pecter. « S'il en existoit un où le véri-
 » table honneur fût prêt à s'éteindre ,
 » où les Généraux fussent plus avides
 » de richesses que de gloire ; les Ma-
 » gistrats plus jaloux de leurs préroga-
 » tives que des intérêts de la Justice ;
 » le Financier plus attentif à grossir ses
 » trésors que ceux du Souverain ; tous
 » les Ordres des Citoyens plus occupés
 » à disputer entre eux de faste & de
 » distinction, qu'à remplir en silence, &
 » sans appareil, des devoirs que l'hon-
 » neur seul, fondé sur les mœurs, peut
 » rendre chers. Si cet Etat existoit ; s'il
 » avoit en même-temps l'avantage d'être
 » gouverné par un Prince assez éclairé
 » pour chercher le vrai, assez géné-
 » reux pour vouloir le bien, assez cou-
 » rageux pour l'entreprendre, assez
 » jeune pour espérer d'y parvenir ; car
 » le bien ne se fait jamais mieux,
 » que lorsqu'il s'opère lentement ; je
 » dirois au modérateur de cet état :
 » c'est Minerve, sans doute, qui a jeté
 » dans votre sein, le desir de rendre
 » à votre Empire tout son éclat. Mais
 » pour cela, ne consultez pas trop les
 » ombres illustres de ces Monarques qui

„ dorment sous le Trône où vous êtes
 „ assis. L'un vous persuaderoit que pour
 „ être un grand Roi, il faut aller creuser
 „ un vaste tombeau à ses Sujets, dans
 „ les champs de ses voisins. Un autre
 „ placeroit l'art sublime de régner,
 „ dans l'art odieux de dissimuler. Un
 „ troisième borneroit la science du Gou-
 „ vernement, à des établissemens sages,
 „ & à de bonnes loix : comme s'il suf-
 „ fisoit d'enchaîner les bras pour faire
 „ la félicité des cœurs. Pour un autre
 „ encore, le premier mérite d'un Sou-
 „ verain, seroit la protection accordée
 „ aux Arts & aux Lettres; comme si
 „ les présens de Flore, étalés sur des
 „ sillons, pouvoient y suppléer les tré-
 „ sors de Cérès. Non, grand Prince,
 „ ce n'est point tout cela qui fait la
 „ force des Nations & la gloire de leurs
 „ conducteurs. Au milieu de ces cris de
 „ la fausse grandeur, distinguez une
 „ voix modeste, mais perçante, qui
 „ s'élève & vous dit : Je suis la vérité,
 „ fille de l'Eternel, j'ai pour appui
 „ l'expérience, cette fille du temps,
 „ qui ne trompe jamais. Il n'est qu'un
 „ moyen de rétablir le ressort de votre
 „ Empire, faites-y respecter les mœurs.

714 MERCURE DE FRANCE.

» Bien-tôt élevant sa tige mâle & vigou-
 » reuse , l'honneur couvrira , de ses
 » rameaux , votre Trône & vos Peu-
 » ples. Un même esprit animera toutes
 » les classes de vos Sujets. La prospé-
 » rité deviendra l'objet de leur ambi-
 » tion. Leur propre bonheur sera la
 » récompense de leurs efforts. Déjà les
 » Nations voisines envient le destin de
 » celle qui chérit en vous un père ,
 » encore plus qu'elle n'y révere un
 » Maître. Je vois la postérité , ce Juge
 » intègre & redoutable des dominateurs
 » du monde , vous ouvrir les portes
 » de l'immortalité. Je l'entends vous
 » proclâmer le restaurateur des mœurs ,
 » ne prononcer votre nom qu'avec l'émo-
 » tion la plus tendre , & vous offrir
 » pour modèle à tous les Souverains »..

*Mélanges de littérature , de morale & de
 physique ; 6 vol. in-12.*

La plupart des Ouvrages que renfer-
 ment ces mélanges , furent bien accueil-
 lis lorsqu'on les donna au Public. On
 fut agréablement surpris , en les lisant ,
 de voir qu'une Dame ait pu réunir tant
 de connoissances avec tant de goût & de

délicatesse. « Pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes, » disoit Fontenelle ». L'Auteur des *Mélanges* a bien prouvé le contraire. Ce qu'elle nous a laissé sur la chimie, sur l'anatomie & sur la physique, nous a prouvé que les Dames, lorsqu'elles ont reçu de la nature une bonne trempe d'esprit, sont capables de traiter tous les genres. Notre Auteur, à qui l'on pourroit reprocher d'avoir gardé l'*incognito* avec trop de sévérité, a eu beau faire des excursions dans les genres les plus opposés, ses succès n'en ont pas moins été brillans. On croit lire la Rochefoucault & la Bruyère en parcourant le recueil de ses pensées. Ses lettres sont bien plus instructives que celles qu'on a le plus admirées; ses traités de morale, tels que ceux de l'amitié & des passions, renferment des choses neuves & piquantes. Ses Romans conduisent à la vertu par un chemin semé de fleurs. Ses traductions sont aussi élégantes qu'elles sont fidelles. Ses Pièces dramatiques intéressent à la lecture. Ses dissertations sur les sciences naturelles, sont également utiles & profondes. Nous ne répéterons pas ici les

116 MERCURE DE FRANCE.

éloges que les Connoisseurs ont donné aux grands Ouvrages historiques, où l'on trouve des anecdotes curieuses & neuves.

Offian, fils de Fingal, Barde du troisieme siècle : Poésies Galliques, traduites sur l'Anglois de M. Macpherson, par M. Letourneur, 2 vol. in-8°. A Paris; chez Musier fils, Libraire, rue du Foin S. Jacques, 1777 ; 2 vol. in-8°.

M. Letourneur vient de faire un riche présent à notre littérature, en traduisant ces poésies, dont on avoit déjà fait connoître en France quelques fragmens, sous le titre de Poésies *Erfes*, ou *Irlandaises*, titre qui leur avoit été donné mal-à propos, puisqu'il est constaté aujourd'hui qu'*Offian* étoit de la nation des Calédoniens, qui habitoit au nord de l'Ecosse ; quoique l'Irlande ait prétendu s'approprier la gloire de lui avoir donné le jour. Ce Poëte célèbre étoit fils de Fingal, Roi de Morven, l'un des Héros les plus fameux de ces contrées. *Offian* lui-même s'étoit distingué par ses exploits. L'Ordre des Bardes, dont il fut un des Membres les plus illustres, faisoit

partie de celui des Druides L'emploi de ces Poëtes étoit de chanter les Héros & les Dieux. Disciples des Druides , & initiés aux mystères & à la science de cet ordre fameux , leur génie & leurs connoissances les mettoient fort au-dessus de leurs compatriotes ; ils jouissoient de la plus haute considération , & remplissoient, outre leurs fonctions ordinaires , celles de Héraults & d'Ambassadeurs. Les Rois & les principaux Chefs en avoient toujours un nombre considérable à leur suite. Leurs Poëmes étoient en prose mesurée. Ils ne se servoient de la rime que dans les morceaux lyriques dont ils fesoient leurs ouvrages , & qu'ils chantoient en s'accompagnant de la harpe pour couper leurs récits & réveiller leurs Auditeurs. Ils se réunissoient à l'armée dans les occasions mémorables , & chantoient en chœur , soit pour célébrer une victoire , soit pour déplorer la mort d'un personnage distingué.

Une chose bien étonnante , c'est que les Poëmes d'Ossian se sont conservés , par tradition & sans le secours de l'écriture , chez les Calédoniens , & chez les Montagnards d'Ecosse, leurs descendants, pendant près de quatorze cents ans. Ils

ont été inconnus jusqu'à nos jours, même en Angleterre. Quelques gens de lettres, qui entendoient la langue Gallique, en possédoient plusieurs morceaux détachés, mais aucun d'eux n'avoit jamais pensé à traduire la moindre chose. M. Macpherson, quoiqu'il eut rassemblé un grand nombre de ces Poëmes pour son amusement, fut lui-même long-temps sans y penser. Il hasarda d'abord, à la sollicitation d'un Ecoissois distingué par ses connoissances, quelques morceaux détachés, sous le nom de *Fragmens d'anciennes Poësies*. Le succès prodigieux de ces fragmens le détermina à entreprendre un voyage dans les montagnes d'Ecosse, & aux isles Hébrides, pour recouvrer le plus qu'il pourroit des Poësies d'Ossian. Il parvint en effet, pendant les six mois que dura son voyage, à rassembler tout ce qui s'en étoit conservé, & en exécuta la traduction en Anglois, sur laquelle M. Letourneur a fait celle que nous annonçons.

A la tête du recueil, est un discours préliminaire très-bien fait, que M. Letourneur a extrait & composé en grande partie des dissertations Angloises de M. Macpherson. On y trouve les détails les

J A N V I E R. 1777. 119
plus intéressans sur la nation Calédonienne , & les plus nécessaires pour lire avec intérêt & avec fruit les Poésies d'Os-
sian. Les bornes de cet extrait ne nous permettant pas d'en citer un grand nombre , nous allons choisir quelques-uns de ceux qui ont le rapport le plus direct avec l'esprit & le caractère de ces Poésies.

“ Les Calédoniens croyoient que les ames commandoient aux vents & aux tempêtes ; opinion qui subsiste encore parmi le peuple des montagnes ; ils pensent que les tourbillons & les rafales de vents sont occasionnés par les esprits qui se transportent d'un lieu dans un autre. On ne croyoit point que la mort pût rompre les liens du sang & de l'amitié. Les ombres s'intéressoient à tous les événemens heureux ou malheureux de leurs amis , & il n'y a peut-être point de nation dans le monde qui ait donné une croyance aussi étendue aux apparitions. La situation du pays y contribuoit sans doute autant que cette disposition à la crédulité , qui est le partage ordinaire des peuples ignorans. Ils erroient souvent dans de vastes & sombres solitudes, dans des bruyères & des landes absolument désertes ; souvent ils étoient obli-

gés d'y dormir en plein air , au milieu du sifflement des vents & du bruit des torrens ; l'horreur des scènes qui les environnoient , étoit bien capable de produire en eux cette disposition mélancolique de l'ame , qui lui fait recevoir si promptement les impressions extraordinaires & surnaturelles. »

» L'esprit occupé de ces sombres idées au moment où ils s'endormoient , troublés dans leur sommeil par le bruit des élémens ; il n'est pas étonnant qu'ils crussent entendre *la voix des morts* , tandis qu'ils n'entendoient réellement que le murmure des vents dans le creux d'un arbre antique , ou de quelque rocher voisin ; c'est à ces causes qu'il faut attribuer tous les contes que les Montagnards débitent , & croient encore aujourd'hui. »

» C'étoit aux esprits que les Calédoniens attribuoient en général la plupart des effets naturels. L'écho des rochers frappoit-il leurs oreilles ? C'étoit l'esprit de la montagne qui se plaisoit à répéter les sons qu'il entendoit. Ce bruit sourd , lugubre qui précède la tempête , bien connu de ceux qui ont habité un pays de montagnes ; c'étoit le rugissement de l'esprit de la colline. Si le vent faisoit résonner

sonner les harpes des Bardes; ce son étoit produit par le tact léger des ombres qui prédisoient ainsi la mort d'un personnage illustre; & rarement un Chef ou un Roi perdoit la vie, sans que les harpes des Bardes attachés à sa famille, ne rendissent ce son prophétique. Un infortuné mouroit-il de l'excès de sa douleur? Les ombres de ses ancêtres le voyant seul, & luttant sans espoir contre le malheur, avoient emporté son ame, & l'avoient délivré de la vie. »

» On sent combien il étoit consolant de peupler la nature des ombres de ses ancêtres & de ses amis, & de s'en croire sans cesse environné. Ces idées étoient très-poétiques, sans doute; mais elles jettent une teinte de mélancolie sur toutes les compositions d'Ossian. Il se plaît sur-tout à décrire les scènes de la nuit; il s'arrête avec plaisir sur les objets sombres & majestueux qu'elle présente. La mélancolie d'Ossian étoit encore augmentée par sa situation. Il ne composa ses Poèmes qu'après que la partie active de sa vie fut passée. Il étoit aveugle, & survivoit à tous les compagnons de sa jeunesse. »

» Presque tous les Poèmes dont ces
II. Vol. F

122 MERCURE DE FRANCE.

deux volumes sont composés, ont pour sujet les divers exploits de Fingal, père du Poëte, & des autres guerriers de sa famille ou de sa nation. Ossian paroît lui-même comme Acteur dans la plus grande partie ; car il pouvoit dire comme Enée dans Virgile : *Queque ipse vidi, & quorum pars magna fui*. Les deux plus considérables de ces ouvrages, sont les Poëmes de Fingal & de Témora, auxquels l'Editeur & Traducteur Anglois a donné le titre de Poëmes épiques, & qu'il a divisés, l'un en six chants, & l'autre en huit. Dans le premier, Fingal étant allé en Irlande porter du secours au Roi de cette Isle contre l'invasion d'un Prince Scandinave, combat ce dernier, le fait prisonnier, & l'oblige à se rembarquer après l'avoir remis en liberté. Le sujet de *Témora* est une nouvelle expédition de Fingal en Irlande, pour y détruire un usurpateur qui en avoit massacré le Roi légitime. Il exécute ce dessein, & rétablit sur le trône l'héritier du Prince égorgé. Les autres Poëmes sont beaucoup moins considérables. Nous conviendrons sans peine, avec le Traducteur, que tout y respire la grandeur d'ame, la générosité, le véritable héroïsme, & que

le mérite de la composition répond à la beauté des sentimens. Quelques endroits détachés que nous allons citer du Poëme de *Fingal*, suffiront sans doute à nos Lecteurs pour leur en faire porter le même jugement.

« Le Roi (*Fingal*) se plaça près de la
 » roche de *Lubar*, & trois fois il éleva
 » sa voix terrible. Le cerf *tressaille* près
 » des sources du *Cromla*, & les rochers
 » tremblent sur les collines. Tels que les
 » nuages amassent les tempêtes & voi-
 » lent l'azur des cieux, tels, à la voix
 » de *Fingal*, accourent les enfans du dé-
 » sert ; toujours ses guerriers étoient
 » émus de joie aux accens de sa voix ;
 » souvent il les avoit conduits aux com-
 » bats, & ramenés chargés des dépouil-
 » les de l'ennemi ; . . . tel qu'une nue
 » épaisse & orageuse, dont les flancs
 » enflammés sont armés d'éclairs, & qui
 » fuyant les rayons du matin, s'avance
 » vers l'Occident ; tel s'éloigne le Roi
 » *Morven*. Deux lances sont dans sa
 » main, & son armure jette un éclat
 » terrible. . . . Il abandonne au vent ses
 » cheveux blancs : souvent il se retourne,
 » & jette un regard sur le champ de ba-
 » taille ; trois Bardes l'accompagnent,

Fij

124 MERCURE DE FRANCE.

» prêts à porter ses paroles à ses Héros.
 » Il s'assied sur la cime de *Cromla* ; les
 » mouvemens de sa lance étincelante ré-
 » gloient notre marche.

» Les deux armées s'attaquent & com-
 » battent ; guerrier contre guerrier , fer
 » contre fer. Les boucliers & les épées
 » se choquent & retentissent : les hom-
 » mes tombent : *Gaul* fond comme un
 » tourbillon d'*Arven* : la destruction suit
 » son épée : *Swaran* dévore comme l'in-
 » cendie allumé dans les bruyères du
 » *Gormal*. Comment pourrois-je redire
 » dans mes chants tant de noms & de
 » morts ? L'épée d'*Ossian* se signala aussi
 » dans ce sanglant combat : & toi, ô
 » mon *Oscar*, ô le plus grand, le meil-
 » leur de mes enfans, que tu étois ter-
 » rible ! Mon ame éprouvoit une secrète
 » joie, lorsque je voyois son épée étin-
 » celer sur les ennemis terrassés. Ils fuyent
 » en désordre sur la plaine de *Lena* : nous
 » poursuivons, nous massacrons ; comme
 » la pierre bondit de rocher en rocher ;
 » comme la hache frappe & retentit de
 » chêne en chêne ; comme le tonnerre
 » roule de colline en colline ses effrayans
 » éclats ; tels, de la main d'*Oscar* & de la
 » mienne,omboient & se suiyoient les
 » coups de la mort.

» Quel autre que le fils de *Starno*, ose-
 » roit venir à la rencontre du Roi de
 » *Morven* ? Contemple le combat des
 » deux Chefs. Tels combattent deux
 » esprits sur l'Océan , & disputent à
 » qui roulera ses flots. Le Chasseur
 » sur la colline, entend le bruit de
 » leurs efforts, & voit les vagues s'en-
 » fler & s'avancer vers le rivage d'*Arven* :
 » Ainsi parloit *Connal*, lorsque les deux
 » Héros se joignirent au milieu de leurs
 » guerriers tombans de toutes parts. C'est-
 » là qu'on entendit le bruit du choc des
 » armes & des coups redoublés. Terrible
 » est le combat des deux Rois ; terribles
 » sont leurs regards ; leurs boucliers sont
 » brisés, & l'acier de leur casque vole
 » en éclats ; ils jettent les tronçons de
 » leurs armes, chacun d'eux s'élance pour
 » saisir au corps son adversaire ; leurs
 » bras nerveux sont enlacés ; ils s'em-
 » brassent, ils s'attirent, se balançant à
 » droite & à gauche ; dans leur lutte san-
 » glante ; leurs muscles se tendent & se
 » déploient. Mais quand leur fureur au
 » comble vint à développer toutes leurs
 » forces ; alors la colline ébranlée par
 » leurs efforts, trembla au haut de sa
 » cime. Enfin la force de *Swaran* s'é-

125 MERCURE DE FRANCE.

„ puise, il tombe, & le Roi de Lochlin
 „ est enchaîné. Ainsi j'ai vu le *Cona*,
 „ *Cona*, que ne voyent plus mes yeux ;
 „ ainsi j'ai vu deux collines arrachées de
 „ leurs bases par l'effort d'un torrent im-
 „ pétueux ; leurs masses inclinées l'une
 „ vers l'autre se rapprochent ; la cîme de
 „ leurs arbres se touche dans les airs ;
 „ bientôt toutes deux ensemble tombent
 „ & roulent avec leurs arbres & leurs
 „ rochers ; le cours des fleuves est changé,
 „ & les ruines rougeâtres de leurs terres
 „ éboulées, frappent au loin l'œil du
 „ Voyageur. „

Une circonstance très-remarquable
 dans toutes les Poésies d'Ossian, c'est
 l'humanité & la générosité des guerriers
 Calédoniens envers leurs ennemis vain-
 cus ; ce qui forme un parfait contraste
 avec la férocité, trop souvent barbare,
 que les héros de l'Iliade déploient dans
 les mêmes circonstances.

*Journal historique & politique des princi-
 paux événemens des différentes Cours
 de l'Europe, année 1777.*

Le Journal historique & politique de
 Genève, est composé de 36 cahiers par

an, chacun de 60 pages au moins, & souvent davantage, lorsque l'abondance des nouvelles politiques ou civiles l'exigent; il y a même un supplément dans lequel on donne l'extrait des nouvelles précoces ou hasardées des Gazettes étrangères. Ce Journal paroît très exactement trois fois par mois, c'est-à-dire les 10, 20 & 30 du mois.

On est libre de souscrire en tout temps, à telle époque qu'on veut, à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg; le prix de la souscription, pour une année entière, est de 18 liv. franc de port.

MM. les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port des lettres & de l'argent, & de donner leurs noms & leur adresse exacte, d'une écriture très-lisible.

On fait avec quel soin ce Journal est écrit, en sorte qu'il est regardé comme l'histoire la plus exacte & la plus complète du temps présent. C'est un témoin fidèle & un excellent observateur, qui dépose tout ce qui peut exciter la curiosité ou intéresser les Lecteurs.

Le Rédacteur est dans l'usage de donner, à la tête de ces annales, un Discours qui rassemble, sous un même point de

125 MERCURE DE FRANCE.

„ puise, il tombe, & le Roi de Loclin
 „ est enchaîné. Ainsi j'ai vu le *Cona*,
 „ *Cona*, que ne voyent plus mes yeux ;
 „ ainsi j'ai vu deux collines arrachées de
 „ leurs bases par l'effort d'un torrent im-
 „ pétueux ; leurs masses inclinées l'une
 „ vers l'autre se rapprochent ; la cîme de
 „ leurs arbres se touche dans les airs ;
 „ bientôt toutes deux ensemble tombent
 „ & roulent avec leurs arbres & leurs
 „ rochers ; le cours des fleuves est changé,
 „ & les ruines rougeâtres de leurs terres
 „ éboulées, frappent au loin l'œil du
 „ Voyageur. »

Une circonstance très-remarquable
 dans toutes les Poésies d'Osian, c'est
 l'humanité & la générosité des guerriers
 Calédoniens envers leurs ennemis vain-
 cus ; ce qui forme un parfait contraste
 avec la férocité, trop souvent barbare,
 que les héros de l'Iliade déploient dans
 les mêmes circonstances.

*Journal historique & politique des princî-
 paux événemens des différentes Cours
 de l'Europe, année 1777.*

Le Journal historique & politique de
 Genève, est composé de 36 cahiers par

an, chacun de 60 pages au moins, & souvent davantage, lorsque l'abondance des nouvelles politiques ou civiles l'exigent; il y a même un supplément dans lequel on donne l'extrait des nouvelles précoces ou hasardées des Gazettes étrangères. Ce Journal paroît très exactement trois fois par mois, c'est-à-dire les 10, 20 & 30 du mois.

On est libre de souscrire en tout temps, à telle époque qu'on veut, à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg; le prix de la souscription, pour une année entière, est de 13 liv. franc de port.

MM. les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port des lettres & de l'argent, & de donner leurs noms & leur adresse exacte, d'une écriture très-lisible.

On fait avec quel soin ce Journal est écrit, en sorte qu'il est regardé comme l'histoire la plus exacte & la plus complète du temps présent. C'est un témoin fidèle & un excellent observateur, qui dépose tout ce qui peut exciter la curiosité ou intéresser les Lecteurs.

Le Rédacteur est dans l'usage de donner, à la tête de ces annales, un Discours qui rassemble, sous un même point de

F iv

vue, les grands intérêts des Nations, & les principaux événemens de l'année précédente. Nous allons tracer le plan général de celui qui est imprimé dans le premier cahier du mois de Janvier de cette année.

« Quand on se retrace, dit cet éloquent Ecrivain, le tableau des grandes révolutions qui ont éclaté dans l'Univers, on est frappé de l'espèce de fatalité qui transporte sans cesse la prééminence & la gloire d'une contrée à une autre, & fait passer chaque Peuple à son tour par tous les degrés marqués sur le cercle des vicissitudes politiques ».

» Au milieu des orages que le souffle impétueux de l'ambition a élevés sur la terre depuis l'origine des Empires, combien de fois n'a-t-on pas vu l'Asie, l'Afrique & l'Europe s'élever & tomber alternativement, perdre la prépondérance & la reprendre l'une sur l'autre, & dans cette lutte éternelle, descendre tour-à-tour du faite des prospérités dans un abîme de disgrâces? »

» L'Europe se présente aujourd'hui sur cette grande scène de révolution, avec un appareil de splendeur & de force, dont nulle autre contrée n'approche

jamais. En possession du sceptre des arts, elle règne par eux, depuis quelques siècles sur le reste du globe. Ses progrès formidables dans la science militaire, & ses découvertes immortelles dans la navigation, l'ont rendue l'arbitre & le lien des deux mondes. Après avoir aggrandi l'Univers par des prodiges d'audace, elle a su l'asservir à ses besoins par les efforts d'une laborieuse industrie. Rivale de la nature, elle étend sa puissance à tous les lieux, & son influence active embrasse & vivifie tous les objets. D'une extrémité du monde à l'autre, ses pavillons parcourent les mers en souverains, pour lui rapporter en tribut les trésors & les productions de tous les climats : & tandis que d'une main elle anime le commerce & imprime à la masse universelle des richesses, le mouvement de circulation qui en règle la distribution & l'usage ; de l'autre, elle fait mouvoir les ressorts de la politique, & domine sur les deux hémisphères qu'elle soulève ou calme à son gré ».

» Lorsque la navigation, vers la fin du quinzième siècle, commença à franchir les barrières que l'ignorance opposoit à son essor, l'Europe n'avoit encore

F v

devancé le reste de la terre, que de quelques pas, dans la carrière du génie. L'usage de la boussole & l'invention de la poudre, furent les premiers leviers de la puissance renaissante, & lui suffirent pour tenter la découverte d'un hémisphère ignoré; découverte sublime, qui fut pour elle une source intarissable de trésors & de lumière ».

» L'Amérique, conquise & dépeuplée aussi-tôt que connue, donna au monde une face nouvelle, & à l'Europe une secousse vive & profonde, dont l'impres-
sion dure encore. La nature aggrandie, offrant un spectacle plus majestueux, inspira des idées plus hautes & plus dignes d'elle; la rouille des siècles barbares disparut peu à peu, les mœurs s'adoucent, la législation se reforma, la sphère des connoissances humaines s'étendit à l'infini; on vit renaître les talens, les arts se ranimer, l'industrie déployer de nouvelles branches, & accroître sa tige féconde de toute les découvertes dont l'empire du génie & des sciences s'enrichissoit de jour en jour ».

» Avec le secours des arts réunis, perfectionnés l'un par l'autre, & pliés à de nouveaux usages; avec les trésors du

nouveau monde; avec toutes les forces de la nature; est-il étonnant que l'Europe ait étendu sa domination jusqu'aux extrémités de l'Univers, & qu'elle se soit élevée progressivement au plus haut degré de splendeur & de puissance, où la politique & l'industrie humaines puissent atteindre par leur effort combiné? »

» Ces merveilles, que l'Europe a su opérer d'abord avec de foibles moyens, ensuite avec des ressources assorties à l'immensité de ses vues, annoncent assez qu'à la gloire d'imposer des loix à l'Univers entier, elle auroit pu joindre aisément celle de soustraire l'édifice de sa grandeur à la fatalité commune, si l'esprit de paix & de modération avoit fait chez elle des progrès proportionnés à l'accroissement de ses lumières; mais ces lumières mêmes, loin d'étouffer dans son sein le germe des passions turbulentes & inconsidérées, dont les éruptions ébranlent les fondemens des sociétés politiques, n'ont servi qu'à en rendre le choc plus terrible & les suites plus funestes. Aussi, n'est-il besoin ni de recourir à des exemples, ni d'interroger l'expérience des siècles antérieurs, pour savoir si l'Europe doit craindre quelque

révolution fatale à sa puissance : il suffit d'approfondir sa situation actuelle, & de lever les yeux sur ce qui se passe en d'autres climats, pour se convaincre qu'elle n'est déjà plus ce qu'elle étoit vers le milieu du siècle précédent ..

L'Historien philosophe parcourt d'un coup-d'œil rapide la situation de l'Europe, depuis la paix de Westphalie ; il approfondit les causes politiques & morales de ses changemens, & il en prévoit les suites. Il considère les forces réelles de chaque Nation, & les ressources qu'elle peut tirer tant de sa population, que de ses richesses, & de son crédit. Il découvre la cause récente de l'épuisement & de la décadence des Gouvernemens dans le luxe immodéré de puissance, & dans l'appareil outré de grandeur, de forces & d'armées, par lesquels leurs Souverains veulent en imposer, depuis que Louis XIV en a donné l'exemple à l'Europe.

« Qui sait, ajoute cet Ecrivain profond & politique, si cette période d'élévation successive, parvenue aujourd'hui à son terme, n'est pas près de recommencer son cours dans le même ordre, mais avec moins d'éclat, pour continuer ses

révolutions suivant une progression décroissante , jusqu'à ce qu'enfin une autre partie du monde , s'emparant de nos arts & de notre industrie , reprenne sur l'Europe le sceptre de la domination universelle , échappé au luxe & à la foiblesse de nos neveux ? »

» On me dira, sans doute , que l'état actuel de l'Afrique & de tout l'Orient , n'est guère propre à donner du poids à une conjecture si hardie : j'en conviens ; mais si , comme je crois l'avoir démontré , l'Europe a vu diminuer ses forces en raison des progrès que le luxe de puissance a fait parmi les Nations qui l'habitent ; si ce luxe croît de jour en jour , & si l'esprit de conquête continue à en bannir celui de conservation , qui auroit dû le remplacer ; quel sera le terme de cet affoiblissement rapide & général ? Songeons que les Peuples dont nous méprisons l'ignorance & la barbarie , sont des hommes comme nous : nos arts , avec le temps , ne peuvent-ils pas arriver jusqu'à eux ? Fortifiés de ce secours , & affranchis d'une multitude de besoins factices qui nous énervent , croit-on qu'il leur fût impossible de venir un jour faire la loi à l'Europe , & lui rendre

134 MERCURE DE FRANCE.

l'humiliation qu'elle leur a fait essuyer ? Ignorons-nous , d'ailleurs , que l'Asie nourrit dans ses déserts des Peuples nomades , qu'une exubérance de population a déjà fait refluer à diverses reprises , sur toutes les parries de l'ancien Continent ? Ce furent leurs ancêtres qui brisèrent les Aigles Romaines. Ils ont , depuis , subjugué la Chine & le Mogol. Nos funestes divisions dans l'Inde , leur ont fait connoître notre art militaire , & bientôt ils seront en état , s'ils le veulent , de nous interdire l'accès de ces contrées , en tournant contre nous la discipline où réside la principale force de nos armes ; discipline dont notre jalousie avare & inquiète leur a révélé l'usage & les principes. Seroit il étonnant , par exemple , qu'avant peu les Marates parvinssent à détruire les établissemens de la Compagnie Angloise dans l'Indostan , & que de proche en proche , les Européens perdissent toutes leurs possessions dans ces climats , & se vissent forcés à abandonner les Isles mêmes de l'Archipel Asiatique ? »

» Cesterreurs peu fondées , peut-être , du côté de l'Asie , peuvent , du moins , se réaliser de la part du nouveau monde ,

Le continent Américain, dont une coupable frénésie a exterminé les anciens habitans, commence à se repeupler ; & déjà nos arts, transplantés sur cette terre féconde & récemment sortie de dessous la main de la nature, l'ombragent de leurs rameaux salutaires & redoutables. Quelle que soit l'issue de la querelle sanglante qui désole actuellement ce fertile continent, & qui paroît s'envenimer & s'aigrir de plus en plus, peut-on ne pas craindre qu'un jour cette branche ne se détache du tronc d'où elle est sortie, & qu'elle n'achève de l'épuiser ? Alors, peut-être, éclateront des guerres désastreuses qui anéantiront l'Europe amollie, transporteront au-delà des mers le dépôt des connoissances humaines & des archives du monde, & livreront la patrie antique des arts à une barbarie éternelle ».

Il examine ensuite la vraie cause de la guerre allumée entre la Grande-Bretagne & l'Amérique ; il la développe avec une sagacité admirable, & il la justifie même par les motifs rapportés dans les manifestes des Colonies confédérées, & par l'accroissement de la dette nationale des Anglois ; il compare les foibles Provinces de la Hollande, luttant contre la

136 MERCURE DE FRANCE.

puissance formidable des Espagnols , aux Colonies de l'Amérique , plus aguerries , plus puissantes , se défendant contre les attaques moins terribles de l'Angleterre ; & il en tire des conjectures bien vraisemblables en faveur des Américains.

Nous ne pouvons donner qu'une légère esquisse de ce beau Discours , qui se termine ainsi : « On prévoit , sans peine , que si jamais l'Amérique rompoit les liens qui l'attachent à l'Europe , ce grand événement bouleverseroit le système actuel , & changeroit tous les rapports de politique & d'intérêt entre cette partie du monde & celle que nous habitons. De vastes Empires s'élèveroient peu-à-peu dans ces profondes solitudes , où nul homme civilisé ne porta jamais ses pas avides ; un commerce immense naîtroit de proche en proche , entre les diverses parties de ce continent ; & la population encouragée par la fécondité d'un sol que la culture n'a point encore fatigué de ses soins avarés , lui procureroit , dans un court espace de temps , des forces supérieures à toute la puissance de nos contrées. Peut-être qu'alors l'Amérique attireroit à elle notre population même , par la douceur d'un empire sage & humain ,

& par une modération politique que nous n'avons point connue dans les jours de notre prospérité ; mais peut-être aussi que livrée à la soif des conquêtes, & aux tourmens de cette dévorante ambition, dont le faste nous éblouir, elle voudroit enchaîner l'ancien continent au char de sa fortune. Peut-on penser, sans horreur, aux calamités affreuses qui résulteroient de ces fureurs, calamités dont l'Europe sentit autrefois le poids fatal, lorsque des barbares vinrent éteindre, dans des flots de sang, les derniers rayons de la gloire des Romains & de celle de l'Empire de Charlemagne. »

» L'Europe a dans son sein assez de ressources pour prévenir le retour de tant de désastres. Parvenue au comble de la gloire, qu'elle arrête les progrès de son assoiblissement. Aux yeux de l'humanité, tous les peuples qui l'habitent, ne sont qu'une seule famille divisée en plusieurs branches, mais éclairée des mêmes lumières, jouissant des mêmes loix, du même droit politique, n'ayant qu'un même intérêt, & destinée aux mêmes vicissitudes d'élévation & d'abaissement, de bonheur & d'adversité. Ne seroit-il pas temps qu'aux éclats tumultueux &

puissance formidable des Espagnols , aux Colonies de l'Amérique , plus aguerries , plus puissantes , se défendant contre les attaques moins terribles de l'Angleterre ; & il en tire des conjectures bien vraisemblables en faveur des Américains.

Nous ne pouvons donner qu'une légère esquisse de ce beau Discours , qui se termine ainsi : « On prévoit, sans peine, que si jamais l'Amérique rompoit les liens qui l'attachent à l'Europe , ce grand événement bouleverseroit le système actuel , & changeroit tous les rapports de politique & d'intérêt entre cette partie du monde & celle que nous habitons. De vastes Empires s'élèveroient peu-à-peu dans ces profondes solitudes , où nul homme civilisé ne porta jamais ses pas avides ; un commerce immense naîtroit de proche en proche , entre les diverses parties de ce continent ; & la population encouragée par la fécondité d'un sol que la culture n'a point encore fatigué de ses soins avarés , lui procureroit , dans un court espace de temps , des forces supérieures à toute la puissance de nos contrées. Peut-être qu'alors l'Amérique attireroit à elle notre population même , par la douceur d'un empire sage & humain ,

& par une modération politique que nous n'avons point connue dans les jours de notre prospérité ; mais peut-être aussi que livrée à la soif des conquêtes, & aux tourmens de cette dévorante ambition, dont le faste nous éblouit, elle voudroit enchaîner l'ancien continent au char de sa fortune. Peut-on penser, sans horreur, aux calamités affreuses qui résulteroient de ces fureurs, calamités dont l'Europe sentit autrefois le poids fatal, lorsque des barbares vinrent éteindre, dans des flots de sang, les derniers rayons de la gloire des Romains & de celle de l'Empire de Charlemagne. »

» L'Europe a dans son sein assez de ressources pour prévenir le retour de tant de désastres. Parvenue au comble de la gloire, qu'elle arrête les progrès de son affoiblissement. Aux yeux de l'humanité, tous les peuples qui l'habitent, ne sont qu'une seule famille divisée en plusieurs branches, mais éclairée des mêmes lumières, jouissant des mêmes loix, du même droit politique, n'ayant qu'un même intérêt, & destinée aux mêmes vicissitudes d'élévation & d'abaissement, de bonheur & d'adversité. Ne seroit-il pas temps qu'aux éclats tumultueux &

stériles d'une vaine ambition , à cette ruineuse ostentation de puissance , qui use ses forces publiques , elle fît succéder l'esprit de conservation , seul capable de retenir & de perpétuer , dans son sein , la flamme des Arts , & d'assurer à ses habitans la tranquille jouissance des avantages qu'ils ont achetés par une longue suite de travaux pénibles & d'actions glorieuses ? »

» Il étoit nécessaire , sans doute , après la découverte de l'Amérique , qu'il s'élevât des guerres pour faire sortir de l'Espagne , les trésors innombrables que la possession des mines du nouveau Monde amonceloit dans le sein de cette Monarchie ; c'étoit encore un bien que le centre de l'Europe , agité à son tour d'un mouvement convulsif , continuât à étendre ce ferment jusqu'au pôle ; mais aujourd'hui que , d'une extrémité à l'autre , tout est animé d'une chaleur égale ; aujourd'hui que tous les Peuples jouissent à-peu-près des mêmes avantages , en proportion des faveurs que la nature leur a départis , peut-on persévérer dans le même système , sans risquer de tomber dans le dépérissement ? La guerre est , pour les Corps politiques , une espèce de

fièvre, dont les effets, rarement salutaires, entraînent presque toujours des suites fâcheuses, & laissent des traces de langueur, sur lesquelles la prudence ne permet pas de s'étourdir dans l'âge de la maturité. Cette maturité précieuse semble actuellement arrivée pour la plupart des Etats. Que n'ont-ils donc pas à craindre, s'ils nourrissoient plus long-temps une effervescence dangereuse, dont l'activité n'a peut-être déjà été poussée que trop loin ? »

» S'il existoit, en Europe, une Puissance assez étendue pour n'avoir pas besoin d'aspirer à de nouveaux agrandissemens ; assez riche pour n'avoir à désirer que la conservation des avantages qu'elle tient de la nature, & de l'industrie de ses Sujets ; une Puissance assise sur les deux mers, & qui n'eût qu'à surveiller les mouvemens de ses rivales, pour s'en assurer l'Empire ; si cette Puissance, en état de couvrir ses frontières d'armées formidables, se trouvoit d'ailleurs garnie d'un triple mur de fortifications, croit-on que, sagement obstinée à se tenir sur la défensive, elle ne parviendrait pas aisément, avec le secours d'une administration ferme, vigilante & économe, à

stériles d'une vaine ambition , à cette ruineuse ostentation de puissance , qui use ses forces publiques , elle fût succéder l'esprit de conservation , seul capable de retenir & de perpétuer , dans son sein , la flamme des Arts , & d'assurer à ses habitans la tranquille jouissance des avantages qu'ils ont achetés par une longue suite de travaux pénibles & d'actions glorieuses ? »

» Il étoit nécessaire , sans doute , après la découverte de l'Amérique , qu'il s'élevât des guerres pour faire sortir de l'Espagne , les trésors innombrables que la possession des mines du nouveau Monde amonceloit dans le sein de cette Monarchie ; c'étoit encore un bien que le centre de l'Europe , agité à son tour d'un mouvement convulsif , continuât à étendre ce ferment jusqu'au pôle ; mais aujourd'hui que , d'une extrémité à l'autre , tout est animé d'une chaleur égale ; aujourd'hui que tous les Peuples jouissent à-peu-près des mêmes avantages , en proportion des faveurs que la nature leur a départis , peut-on persévérer dans le même système , sans risquer de tomber dans le dépérissement ? La guerre est , pour les Corps politiques , une espèce de

fièvre, dont les effets, rarement salutaires, entraînent presque toujours des suites fâcheuses, & laissent des traces de langueur, sur lesquelles la prudence ne permet pas de s'étourdir dans l'âge de la maturité. Cette maturité précieuse semble actuellement arrivée pour la plupart des Etats. Que n'ont-ils donc pas à craindre, s'ils nourrissoient plus long-temps une effervescence dangereuse, dont l'activité n'a peut-être déjà été poussée que trop loin ? »

» S'il existoit, en Europe, une Puissance assez étendue pour n'avoir pas besoin d'aspirer à de nouveaux agrandissemens ; assez riche pour n'avoir à désirer que la conservation des avantages qu'elle tient de la nature, & de l'industrie de ses Sujets ; une Puissance assise sur les deux mers, & qui n'eût qu'à surveiller les mouvemens de ses rivales, pour s'en assurer l'Empire ; si cette Puissance, en état de couvrir ses frontières d'armées formidables, se trouvoit d'ailleurs garnie d'un triple mur de fortifications, croit-on que, sagement obstinée à se tenir sur la défensive, elle ne parviendroit pas aisément, avec le secours d'une administration ferme, vigilante & économe, à

faire la loi au reste de l'Europe, plongée dans les agitations d'une politique turbulente & ambitieuse ? C'étoit-là tout le vœu de Henri IV, & l'objet continuel des méditations politiques de ce grand Roi.

Description générale de l'Univers, traduite de l'Anglois de Salmons, d'après la 15^e édition donnée à Londres en 1768, revue, corrigée & augmentée, par M. l'Abbé Jurain, enrichie de vingt-huit Cartes géographiques, 2 vol. in-8°. A Paris, chez Froullé, Libraire, Pont Notre-Dame; & Colombier, Libraire, rue des grands degrés, près des Miramionnes.

L'Auteur de cette Géographie, réunit les avantages de la nouveauté & de la précision, deux qualités propres à exciter la curiosité & à fixer l'attention des Lecteurs. Les Magistrats & les Politiques s'instruiront, en le lisant, du Gouvernement, des forces & des revenus des Royaumes, & des Etats respectifs; les Théologiens, de la Religion & des pratiques superstitieuses des différens Peuples de la terre; les Négocians & les

Officiers de Marine, des denrées, du commerce, des vents périodiques, & des saisons des différens climats du globe. On ne s'est pas borné à donner le monde en miniature, & à suivre le système de géographie le plus exact qui ait encore paru. On y a joint, pour l'agrément des Lecteurs, qui aiment tous la variété, une Histoire moderne en abrégé, où la chronologie n'est point fautive. Si l'Auteur original, comme bon compatriote, s'est étendu sur l'Angleterre, le Traducteur a suivi cet exemple, en ajoutant à l'article de la France beaucoup de choses intéressantes, qui avoient été omises. Au reste, notre nouveau Géographe n'a pas perdu de vue dans son travail qu'il étoit citoyen du monde, & que tous les hommes étoient ses frères; en conséquence il n'a pas négligé la description des autres Royaumes; comme bon Cosmopolite, il desireroit que tous les hommes cherchassent à se connoître malgré la diversité des lieux & des climats. Il se récrie contre le préjugé injuste qui nous fait regarder comme barbares les Peuples qui ne sont pas de la même Nation, & qui sont éloignés à de grandes distances: préjugé qui souvent

a donné lieu à des vexations, & même à des cruautés révoltantes. On ne croiroit pas qu'un Géographe s'érigeât en moraliste; mais les Anglois se livrent à leur goût pour la philosophie, même dans les Ouvrages qui en paroissent les plus éloignés. Aussi conservent-ils de la prédilection pour les Ouvrages philosophiques; la quinzième édition de l'Ouvrage que nous annonçons, prouve suffisamment l'estime qu'on en a fait en Angleterre, où l'on fait si bien apprécier les Ouvrages & les Auteurs.

Journal des Causes célèbres, curieuses & intéressantes, de toutes les Cours souveraines du Royaume, avec les jugemens qui les ont décidées.

Un Ouvrage qui renferme les affaires les plus importantes qui sont jugées dans tous les Tribunaux du Royaume, ne peut manquer de plaire au Public; c'est l'objet du *Journal des Causes célèbres*. Le succès de ce Recueil prouve son utilité, & il deviendra dans la suite une des collections les plus intéressantes qu'il y ait sur la Jurisprudence.

Le *Journal des Causes célèbres* a un

avantage sensible sur les autres Ouvrages périodiques : ces derniers sont curieux surtout dans le moment qu'on les reçoit, Les Recueil de *Causes célèbres* formera , au contraire, une collection précieuse pour les Jurisconsultes & les personnes qui se destinent au Barreau : ils pourront y puiser les motifs de la Jurisprudence , & connoître la véritable espèce des Arrêts. Les autres classes de Lecteurs trouveront dans ce Recueil un dépôt des affaires les plus intéressantes , qui ont piqué la curiosité publique.

Ce *Journal* renferme en effet toutes les Causes célèbres qui ont été jugées depuis quelque temps. Il contient les affaires de *Montbailly*, de l'*Hermaphrodite Grand-Jean*, des *Marchands de Baromètres*, de Mademoiselle de *Camp* contre M. de *Bombelle*, de la Marquise de *Gouy*, du Marquis de *Brunoy*, de *Syrven*, de *Calas*, du Marquis des *Brosses*, de l'Abbé des *Brosses*, de la Dame de *Launay*, de la machine infernale de *Lyon*, de *Games*, du sieur *Rivière*, faussement accusé d'assassinat ; d'un Curé accusé d'inceste spirituel & matériel , de plusieurs maris accusés d'impuissance, d'une femme accusée d'impuissance , de M. *Alliot*, Fermier-

144 MERCURE DE FRANCE.

Général, de *plusieurs Bigames*, jugés tant en France que dans les Pays étrangers ; du Colonel *Gillenswan*, jugé en Suède ; du brigant *Pugatchew*, jugé en Russie ; de la Duchesse de *Kinston*, jugée en Angleterre ; du *Commentaire de la Henriade de M. de Voltaire*, par MM. *la Beaumelle & Fréron*, &c. &c. &c. On peut juger, par cette liste de Causes célèbres, de la variété & de l'intérêt de ce *Journal*.

Il n'a paru d'abord que huit volumes chaque année : depuis deux ans il en paroît douze. Chaque volume est envoyé aux Souscripteurs, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, tous les premiers de chaque mois.

Le prix de la souscription est, pour Paris, de 18 livres, & de 24 livres pour la Province, franc de port. On souscrit chez M. des Effarts, Avocat au Parlement, rue de Verneuil, la troisième porte-cochère avant la rue de Poitiers, un des Auteurs de ce *Journal* ; & chez Lacombe, Libraire au Bureau des Journaux, rue de Tournon, près le Luxembourg.

On souscrit aussi pour une table générale des matières, qui paroîtra au mois de

J A N V I E R. 1777. 145
de Juin 1777. Ceux qui voudront se
procurer cette table, sont priés de faire
passer 3 livres avec le prix de leur sous-
cription.

On reçoit encore des souscriptions
pour les années précédentes, & on dé-
livre les volumes au même prix ; mais
on ne vend aucun volume séparé.

Il faut avoir l'attention d'affranchir le
port des lettres & de l'argent.

On prie aussi les personnes qui desiro-
ient faire insérer des affaires intéressan-
tes qui ont été jugées dans les Parlemens
de Province ; de faire passer les Mémoi-
res & le dispositif des Arrêts, à M. des
Essarts : il se fera un plaisir d'en rendre
compte, & de donner aux talens des
défenseurs les justes éloges qu'ils méri-
teront.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

D ICTIONNAIRE de la Noblesse, in-4°.
Tome XI. paroît ; le XII^e & dernier est
sous presse : il y aura ensuite deux volu-
mes de Supplément pour les Mémoires
arrivés trop tard. A Paris, chez Antoine

II. Vol.

G

Boudet, rue St Jacques; & chez l'Auteur, M. de la Chenaye-Desbois, rue Saint André-des-Arcs, à côté de l'Hôtel d'Hollande.

A L M A N A C H S.

Etrences de la Noblesse, ou état actuel des Familles nobles de France, & des Maisons & Princes Souverains de l'Europe, pour l'année 1777. A Paris, chez Desnos, Libraire, rue Saint Jacques.

CE recueil doit intéresser la Noblesse, en lui rappelant les titres glorieux de son origine, & l'honneur, qui en fait le plus noble appui.

Almanach Musical pour l'année 1777.

A Paris, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie Française, & au Bureau du Journal de Musique, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins; prix 24 sols à Paris, & 30 sols par la Poste.

Cet Almanach est un Manuel pour

tout Musicien ou Amateur de Musique. On y trouve les fêtes musicales de chaque mois , les découvertes faites ou publiées dans l'année concernant la Musique ; les Anecdotes musicales de l'année ; la notice des nouveaux ouvrages de Musique ; les noms & demeures de tous les Musiciens *in omni genere* , Compositeurs , Maîtres , &c. ; & des Marchands de Musique , Graveurs , Imprimeurs , Copistes , &c. A la fin du volume , on trouve un choix d'airs notés.

Voici une Anecdote musicale , remarquable : Un jeune enfant , assistant à une représentation d'*Alceste* , supplia son père de ne le plus amener à un opéra *qui lui faisoit mal*. On rapporta l'expression de cet enfant à M. le Chevalier Gluck. *Je ne m'en étonne point* , dit-il , *c'est qu'il se laisse faire*. Le mot de l'enfant , & la réponse de M. Gluck , caractérisent assez bien la sensation pénible qu'on éprouve aux Opéra de ce fameux Compositeur , & qui devenoit sans doute trop insupportable pour les organes délicats du jeune Auditeur.

On ne fait pourquoi le Rédacteur de cet Almanach veut dépriser le travail utile de M. Benaut , qui a le talent d'ac-

Y48 MERCURE DE FRANCE.

commoder , pour le clavecin & le forté-
piano les meilleurs morceaux de musique,
sans en altérer le chant & les beautés.

Étrennes du Parnasse, choix de Poésies ,
in-12, pour 1777. A Paris, chez Feril,
Libraire, rue des Cordeliers, près celle
de Condé.

Il paroît tous les ans un volume de
ce Recueil , que les Editeurs ont l'atten-
tion de varier, en y mêlant avec les pe-
tites pièces Françaises, des imitations ,
des poésies anciennes & étrangères. Celui
de l'année prochaine sera destiné en par-
tie à la littérature Italienne. Celui de
cette année est entièrement consacré à la
poésie Française.

Étrennes des Poètes , ou Recueil de
pièces de vers , extraits de plus de deux
cents manuscrits du dix-septième siècle ;
(il falloit dire du dix-huitième siècle). Se-
cond recueil broché, prix 24 sols, chez
Lefclapart, Libraire, quai de Gèvres.

Almanach de Versailles , année 1777,
contenant la description de la Ville &
du Château ; la Maison du Roi ; de la

Reine, celles de la Famille Royale, les Bureaux des Ministres, la Prévôté de l'Hôtel, le Gouvernement de la Ville, &c. A Versailles, chez Blaizot, Libraire, rue Satory ; & à Paris, chez Valade & Deschamps, Libraires, rue Saint Jacques.

Etrences Patriotiques, ou Recueil anniversaire d'allégories, sur les époques du Règne de Louis XVI., composées par le Chevalier de Berainville. Première suite. Année 1777. A Paris, chez Desnos, Ingénieur Géographe, & Libraire de Sa. Majesté Danoise, rue St. Jacques, au Globe.

Ces *Etrences* renferment sept estampes allégoriques, accompagnées chacune d'une explication gravée, non-compris le Frontispice. Les sept estampes représentent : 1°. L'avénement de Louis XVI au trône ; 2°. La félicité que promet au Royaume l'alliance de Louis XVI avec son Auguste Epouse ; 3°. L'inoculation de Louis XVI ; 4°. Le rappel du Parlement de Paris ; 5°. Le Sacre de L. M. 6°. Le mariage de Madame Clotilde, sœur de L. M. avec le Prince de Piémont ; 7°. Le rétablissement de la santé

150 MERCURE DE FRANCE.
de la Reine , en Septembre 1776. Le
sujet du Frontispice est le Génie allégori-
que , gravant , sur les aîles du temps ,
les époques du Règne de Louis XVI.

*État actuel de la Musique du Roi , & des
trois spectacles de Paris. A Paris, chez
Vente , Libraire des menus plaisirs
du Roi, au bas de la Montagne Sainte-
Geneviève. 1777.*

L'état de chaque spectacle est précédé
d'un petit discours , contenant une no-
tice abrégée des nouveautés mises au
jour dans le courant de l'année , & quel-
ques réflexions sur ces mêmes nouvea-
tés , & sur les révolutions du spectacle.
Dans celui qui se trouve à la tête de
l'article de l'Opéra , on rappelle au pu-
blic » qu'on a vu l'Opéra d'Alceste , de
» M. le Chevalier Gluck , & celui de
» l'union de l'Amour & des Arts de M.
» Floquet , se disputer les suffrages du
» public , & former , en quelque sorte ,
» deux partis , dont l'un tâchoit de ra-
» vir à l'autre les honneurs d'un concours
» aussi tumultueux qu'extatique «. On
y regrette les Opéra de Quinault , &
l'on s'élève contre » ces Parodies fa-

„tigantes , où la langue , crée & po-
 „ lie par les Racines & les Quinault , est
 „ impitoyablement déchirée“.

A l'article de la Comédie Française ,
 l'Auteur de l'almanach assure que le *Mal-
 heureux imaginaire*, est un des ouvrages des
plus brillans de ce Théâtre : c'est, ajoute-
il , un édifice construit en pierres précieuses
taillées à facettes.... C'est au temps à fixer
le jugement que l'on doit porter de cet ou-
vrage.

En parlant de la retraite de made-
 moiselle Dumefnil , on fait un juste élo-
 ge de cette inimitable Actrice , dont la
 perte irréparable , excitera sans cesse les
 regrets des Amateurs , vraiment éclair-
 rés & sensibles.

Les spectacles des Foires & des Boulevards
de Paris , ou Calendrier historique &
chronologique des Théâtres forains ,
avec le catalogue général des pièces ,
farces , parades & pantomimes , tant
anciennes que nouvelles qu'on y a
jouées ; l'extrait de quelques-unes
d'entr'elles , des anecdotes plaisantes ,
& des recherches sur les Marionettes ,
les Mimes , Farceurs , Baladins , Sau-
teurs & Danseurs de corde , anciens &

Giv

152 MERCURE DE FRANCE.

modernes. Cinquième partie, pour l'année 1777. Prix, 24 sols broché. A Paris, chez J. F. Bastien, Libraire, rue du Petit Lion, Fauxbourg Saint-Germain.

Cet Almanach, en remplissant tous les objets que promet le titre que nous venons de transcrire, doit satisfaire pleinement à la curiosité de ceux qui cherchent à se bien instruire de tout ce qui concerne les Spectacles forains. Les Annalistes de la foire, ont particulièrement étendu, cette année, l'article des animaux extraordinaires qu'on a montrés à la dernière foire Saint - Germain, en rapportant diverses observations & anecdotes d'histoire naturelle, tirées de différens ouvrages, & relatives à ces animaux. Ils ont indiqué les sources où ils les ont puisés. Ils paroissent avoir aussi beaucoup augmenté les catalogues des pièces jouées sur les différens Théâtres de la foire; ce qui supplée un peu à la disette des anecdotes, qui ne sont pas, à beaucoup près, cette fois aussi nombreuses qu'à l'ordinaire. Nous allons rapporter les deux plus piquantes.

On-faisoit voir, à la foire, un homme

trouvé , disoit-on , dans une Isle déserte , & qui ne mangeoit que des pierres. On lisoit , en gros caractères , au-dessus de la loge : » Je viens d'une Isle de la mer des » Indes , & je me nomme *Siocnarf* ». Un particulier étant allé voir cet individu extraordinaire , fut très-surpris de le reconnoître pour un Savoyard , qui avoit fait long-temps les commissions de son quartier. Il dissimula la découverte qu'il venoit de faire ; & , relisant en sortant l'inscription placée au-dessus de la porte , s'aperçut que le nom bizarre , *Siocnarf* , n'étoit autre chose que *François* , vrai nom du Savoyard , écrit au rebours.

Un particulier , voyant quelques Musiciens des Cafés du Boulevard se quereller vivement , fit apporter au milieu d'eux plusieurs bouteilles de bon vin ; à cet aspect imprévu , leur colère s'éteignit comme par enchantement. » Dieu soit » loué , s'écria le Pacificateur , j'ai trouvé » le vrai moyen de mettre promptement » d'accord tout un Orchestre.

Almanach des Enfans. Deuxième recueil.

A Amsterdam , & se trouve à Paris ,
chez la Veuve Duchesne , Libraire ,
rue St. Jacques , au Temple du Goût ;

G v

154 MERCURE DE FRANCE.
& chez les Libraires qui vendent des
nouveau^tés. 1777.

Une morale nue apporte de l'ennui.
Le conte fait passer le précepte avec lui.

La Fontaine.

Ce recueil est composé de fables & de contes ; en vers ou en prose , la plupart de M. Willemain d'Abancourt, qui est aussi l'Auteur de la mort d'Adam , Poëme dramatique, imité de l'Allemand, & *du bon fils , ou la vertu récompensée* , petit drame en un acte & en prose , qui termine le volume , & qui a pour sujet , un trait célèbre de bienfaisance de l'immortel Motesquieu, inséré , il y a près de deux ans , dans un des volumes du Mercure. Les autres morceaux consistent en quelques fables & moralités de MM. Aubert, Desbillon , le Monnier , Sablier & Senecé , en cinq à six pièces anonymes , & en un petit nombre d'anecdotes & bons mots. Nous rapporterons quelques-uns de ces derniers.

Le Cardinal de Richelieu venoit d'assister à une cérémonie où un Cordelier avoit prêché. Surpris de n'en avoir pas assez imposé au Prédicateur, pour l'in-

timider un peu, il lui demande comment il a pu parler avec tant d'assurance ? *Ah ! Monseigneur*, répondit le Cordelier, *c'est que j'ai appris mon sermon devant un carré de choux, au milieu duquel il y en avoit un rouge.*

Vers le treizième siècle, un homme refusoit l'épreuve du fer chaud, & disoit, pour autoriser son refus, qu'il n'étoit pas un Charlatan. Le Juge lui faisant quelque instance, pour l'engager à se résoudre à la loi : *Je prendrai volontiers le fer ardent*, répondit-il, *pourvu que je le reçoive de votre main.* Le Juge décida qu'il ne falloit pas tenter Dieu.

Le Cardinal de la Trémoille, jouant un jour au piquet, étoit impatienté par un homme à vue courte & à long nez; pour s'en débarrasser, il prit son mouchoir, & moucha le nez de son importun voisin : *Ah ! Monsieur*, dit-il aussitôt, *pardon, j'ai pris votre nez pour le mien.*

Ce recueil, qui n'a d'Almanach que le nom, est également propre à recréer & à instruire les enfans, & réunit à la variété & à l'agrément, le mérite de la brièveté, qui ne se trouve pas toujours dans les compilations de ce genre.

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

Almanach des Muses, 1777. A Paris, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie Française.

Ce recueil annuel plaît par sa variété, & par l'avantage de réunir, dans un assez petit volume (qu'on pourroit peut-être encore réduire considérablement) les productions légères les plus remarquables, échappées à la verve de nos Poëtes Modernes.

Almanach de l'Etranger qui séjourne à Paris. Année 1777. Prix 12 sols broché, à Paris, chez Hardouin, Libraire, passage de la Colonnade du Louvre, du côté de St. Germain l'Auxerrois.

Ce petit Almanach est en effet un manuel utile pour les Etrangers, &, à certains égards, pour les habitans même de Paris. On y indique les jours d'Audiences des Ministres, & autres personnes en place; ceux auxquels on peut voir les monumens, & autres choses remarquables: on y donne des renseignemens sur les spectacles, les promenades, les bibliothèques, les cabinets littéraires,

J A N V I E R. 1777. 157
les voitures , les bains , & autres objets
de curiosité , d'amusemens , ou d'utilité
publique.

A C A D É M I E.

*Séances publiques de l'Académie des Sciences , Arts & Belles-Lettres de Dijon ,
tenues le 17 Septembre 1775 , & 28
Avril 1776.*

M. MARET , Secrétaire perpétuel , a ouvert la Séance par la lecture du Programme des prix proposés par l'Académie , & qu'on a déjà publié dans les Ouvrages périodiques.

Il a lu ensuite l'Histoire Littéraire de l'Académie pour l'année 1775, composée, comme celles des précédentes années , de deux parties distinctes. L'une consacrée à la notice des Ouvrages de littérature , & l'autre à celle des Mémoires qui ont les Sciences pour objet.

En terminant celle-ci , l'Historien a fait mention des Ouvrages envoyés par des personnes qui ne sont pas associées à l'A-

158 MERCURE DE FRANCE.

cadémie. De ce nombre étoient les tableaux de maladies, faits par M. Guiton, père, Médecin à Autun, & par M. Olivier, à Bourg en Bresse.

A cette occasion, M. Maret a cru devoir rappeler les motifs qui ont engagé l'Académie à se charger de la correspondance désirée par M. Dupleix, & il a dit :

» Rassembler dans un dépôt commun ;
» toutes les descriptions des maladies épi-
» démiques , pour pouvoir , en les com-
» parant , reconnoître l'indentité de celles
» qui seront observées en divers endroits.
» Comparer le succès des différentes mé-
» thodes curatives , pour s'assurer de celle
» qui conviendra le mieux à chaque
» espèce de maladie , afin que dans
» le cas de l'invasion d'une sembla-
» ble épidémie , on puisse promptement
» connoître la manière dont il faut la trai-
» ter : tel est le but de la correspondance
» proposée ; tel est l'objet de l'Académie.
» Cette Compagnie n'a d'autres vues que
» de coopérer au bien général , avec des
» Citoyens qui , par goût , par devoir ,
» par honneur , sont engagés à ne rien né-
» gliger pour le procurer ; elle demande des
» secours pour pouvoir être plus utile. Elle
» desire de rassembler comme en un même

» foyer , les lumières de tous les Méde-
 » cins de la Province , mais pour les réflé-
 » chir , pour les renvoyer par-tout où elles
 » deviendront nécessaires.

Après la lecture de cette histoire , M. Gauthey a fait celle du discours préliminaire d'un Ouvrage qui a pour objet une nouvelle Langue Philosophique.

Cet Académicien rappelle d'abord en peu de mots les motifs qui ont fait desirer une Langue qui , devenant propre à tous les Savans , favoriseroit les progrès des connoissances , en facilitant la communication des lumières & des découvertes. A l'exposition de ces motifs , M. G. a fait succéder un précis historique de toutes les tentatives faites , dans l'intention de procurer cet avantage à la république des lettres , & a fini par donner une idée de la Langue qu'il a imaginée.

Cette Langue ne seroit point parlée ; mais écrite ; & l'Auteur propose des caractères qui , une fois admis par les Sçavans , formeroient , à ce qu'il présume , un langage intelligible pour tous. Ces caractères consistent en lignes courbes & directes , dont la longueur , l'épaisseur & la situation sont susceptibles d'assez de variétés pour donner toutes les lettres neces-

160 MERCURE DE FRANCE.

faïres. Les voyelles sont peintes par des courbes, & les consonnes par des lignes droites.

La Séance a été terminée par M. Pazumot, qui a lu la description des grottes d'Arcy, près Auxerre.

Dans la Séance du 28 Avril 1776, tenue pour l'ouverture des Cours de Chimie & de matière Médicale, MM. de Morveau, Maret puîné, & Durand, Commissaire, désignés par l'Académie pour faire les Cours de Chimie & de matière médicale, ont porté successivement la parole.

M. de Morveau a fait l'ouverture de la Séance, par l'exposition du plan sur lequel sera fait le Cours de Chimie; mais avant d'entrer dans le développement de ce plan, il a dit :

„ Quand le généreux Citoyen qui a
„ fondé cette Académie, exprimoit dans
„ ses dispositions, il y a à peine un demi
„ siècle, le desir dont il étoit occupé, de
„ suppléer dans sa patrie les ressources
„ d'instruction que procuroient ailleurs
„ les Universités; si quelqu'un lui eût
„ dit : un Prince se déclarera Protecteur
„ de cet établissement, & il se fera un

» plaisir d'enrichir ses collections , (1) un
 » Bienfaiteur étant dans vos vues , lui
 » donnera un jardin de plantes. (2) Des
 » Administrateurs éclairés lui assigneront
 » des fonds pour l'entretien d'un labora-
 » toire. (3) Un jour viendra enfin , que
 » votre Académie professera publiquement
 » les Sciences que vous lui recommandez
 » de cultiver : quelle joie eût saisi l'ame
 » de ce Magistrat patriote !

» Ce jour est venu , Messieurs , & no-
 » tre premier devoir est de ranimer la
 » cendre de ce Philosophe , en lui por-
 » tant l'hommage de notre reconnoissan-
 » ce, en nous pénétrant du sentiment qu'il
 » eût éprouvé , en le communiquant au-
 » tant qu'il est possible , à tous ceux qui
 » nous écoutent.

» M. Poussier n'est pas le seul qui ait

(1) S. A. S. Mgr le Prince de Condé a envoyé tout récemment à l'Académie , plusieurs morceaux très-précieux , qu'il a tirés de son beau Cabinet d'histoire naturelle de Chantilly.

(2) M. Legouz de Gerdon , lui a fait ce don en 1773. M. du Ruffey y a fait construire une grande serre en 1775.

(3) La délibération de MM. les Etats Généraux de la Province, est du 5 Janvier 1776.

» songé à faire servir les Académies à l'en-
 » seignement des Sciences utiles ; le célè-
 » bre Abbé de St Pierre en a tracé le pro-
 » jet dans cet Ouvrage, auquel la difficulté
 » de réaliser le bien, a fait donner le nom
 » de rêve patriotique ; c'est à la Médecine,
 » elle-même qu'il en fait l'application, à la
 » Médecine, qu'il croyoit encore éloignée
 » de la perfection, quoiqu'il y eût déjà
 » des Médecins intéressés à accréditer, dans
 » le peuple des différentes conditions, que
 » cet Art ancien a tout acquis, qu'ils n'ont
 » plus qu'à pratiquer ; & que tenter des
 » découvertes au-delà des cahiers de leurs
 » maîtres, c'est vouloir s'égarer dans le
 » pays des chimères.

La Chimie n'est pas moins ancienne.
 » S'il faut dater de ses premières erreurs,
 » elle est bien éloignée aujourd'hui d'une
 » semblable prétention ; elle a soumis ses
 » dogmes à l'expérience, abandonné ses tra-
 » ditions superstitieuses, concilié ses prin-
 » cipes avec ceux de la physique générale ;
 » c'est depuis qu'elle promet moins qu'elle
 » tient beaucoup plus ; & nous disions de
 » bonne-foi, en ouvrant ce Cours, que
 » notre plus douce espérance est que
 » ceux qui recevront ici les premières no-
 » tions de cette science, pourront un jour

» étendre nos vues & remplacer nos con-
 » jectures par des découvertes.

M. de Morveau dit ensuite , que c'est alors qu'on connoîtra bien tout le prix de ce nouvel établissement , & que les dispositions naturelles de nos compatriotes autorisent cet espoir. Il fait sentir le ridicule des objections que se promettent des gens ou peu instruits , ou de mauvaise foi , en soutenant que de pareilles institutions ne peuvent avoir de succès que dans la capitale ; que trop peu de personnes sont dans le cas d'en profiter , (1) & termine son discours en disant :

» Laissons donc ces censeurs , s'il s'en
 » trouve , user d'un privilège qui ne nuit
 » à personne , & recueillir dans leurs peti-
 » tes Sociétés des applaudissemens que
 » nous ne ferons pas tentés de leur envier.
 » Entrons hardiment dans la carrière , &
 » dressons d'abord la carte de notre route
 » dans le pays immense que nous avons
 » à parcourir.

Cette carte est un tableau analytique de toutes les opérations à faire dans le

(1) L'expérience a prononcé le contraire ; le Cours a été très-suivi , & par des personnes de tout âge & de toutes les classes de Citoyens.

164. MERCURE DE FRANCE.

Cours. Les substances simples , considérées comme dissolvants, y sont distribuées à la tête de plusieurs colonnes verticales, que des lignes horizontales occupent à angles droits. Ces lignes forment des cases dont les premières présentent les substances sur lesquelles les dissolvants doivent agir; & l'on trouve dans chaque case correspondante au dissolvant, le produit qui résulte de l'action de ces substances les unes sur les autres.

M. Maret , dans le Mémoire qu'il a lu après que M. de Morveau a eu fini son discours, a fait sentir l'utilité de la Chimie, relativement à la Médecine.

Il a ajouté que , pour répondre aux vues patriotiques de l'administration , cette Compagnie a résolu de faire faire en même temps un Cours abrégé de matière médicale ; qu'en conséquence il exposera les usages des remèdes tirés des règnes animal & minéral; & M. Durande , de ceux que fournit le règne végétal.

La Séance a été terminée par M. Durande , qui a exposé les facilités que donne la Chimie, pour perfectionner la connoissance du règne végétal.

Il a fait observer que si les premières tentatives, faites pour connoître, par l'a-

analyse , les propriétés des végétaux , n'ont pas répondu aux espérances qu'on en avoit conçues ; on doit en accuser l'imperfection des procédés que l'on employoit ; & pour prouver les avantages que l'on peut retirer des analyses auxquelles on soumet les végétaux , il a donné l'histoire de celle qu'il a faite du bouillon blanc à petites fleurs

On voit, par les détails de cette analyse, que les vertus de cette plante dépendent de la proportion dans laquelle se trouvent les parties résineuses & gommeuses.

Que la fleur donne les mêmes produits que la racine , mais que l'extrait qu'on en fait est moins amer ; de sorte qu'en réunissant les fleurs à la racine de cette plante , on est assuré de donner un remède moins échauffant que si l'on n'employoit que la racine , plus actif que si l'on se bornoit à prescrire les fleurs.

M. Durande a appuyé , par plusieurs observations , les conséquences qu'il a tirées de l'analyse qu'il a décrite ; elles prouvent que le bouillon blanc à petites fleurs est celui que l'on peut employer avec succès contre la jaunisse.



S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

ON a donné, le Mercredi 15 Janvier, un grand concert au Château des Tuileries, au profit de la Signora Giorgi. Cette célèbre Cantatrice a chanté plusieurs airs de MM. Colla, Piccini & Grétry. Elle a réuni tous les suffrages par la beauté de son organe, par le goût de son chant, & par l'étonnante facilité de son exécution. M. Duport a joué une sonate de violoncelle, & M. Franzel un concerto de violon avec un applaudissement général.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE a donné, le Vendredi 10 Janvier, une représentation d'*Alain & Rosette* ou *la Bergère ingénue*, intermède en un acte. Les paroles sont de M. Boutellier, la musique est de M. Pouteau.

Alain se plaint d'aimer & de n'oser le dire; il confie ses craintes & ses tourmens à Lucas, en le priant de parler pour lui à sa Bergère. Rosette vient en chantant, & bientôt elle s'abandonne aux douceurs du sommeil. Lucas la réveille, & au lieu de parler pour son ami, il lui peint son amour. A la description que le Berger fait de ce Dieu, Rosette devient sensible. Elle demande, avec naïveté, ce que c'est qu'un Amant. Lucas veut parler pour lui; mais Alain qui l'écoute en secret, répond : *C'est Alain.* La Bergère se déclare pour Alain; ce Berger se jette à ses pieds. Lucas reconnoissant sa méprise, prend le parti de féliciter les Amans. Les Bergers & les Bergères du Hameau célèbrent leur bonheur. Ce petit Poëme, trop simple, trop ingénu, n'a point réussi. Il y a dans la musique des chants agréables; mais les motifs en sont trop communs & trop connus. Cet intermède a été joué par Mademoiselle Beaumesnil, & par MM. Lainés & Durand.

On a applaudi avec transport dans le divertissement, le retour de M. Dauberval, dont les talens brillans sont si chers aux Amateurs.

168 MERCURE DE FRANCE.

Mademoiselle de la Guerre a joué & chanté le rôle d'*Euridice*, avec beaucoup d'applaudissement, ainsi que M. Lainés le rôle d'*Orphée*.

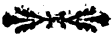
On a repris, le Mardi 14, l'Opéra d'*Alceste*.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François répètent *Zuma*, Tragédie nouvelle de M. Lefevre. Ils reprennent avec succès leurs anciennes Pièces. Mademoiselle Desperrières continue son début dans la Tragédie.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens se disposent à jouer incessamment *les trois Sultannes*, intermède très-agréable de M. Favart; & *le Mort marié*, paroles de M. Sedaine, musique de M. Bianchi.



ARTS.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

ALMANACH Royal de Cabinet, orné de gravures, avec la suite chronologique des Reines de France, in-24. A Paris, chez M. Decaché, rue neuve Notre-Dame, à la Vertu.

I I.

Tableau Unique, ou la principale science du Commerce François, où l'on trouve, sous un même coup-d'œil, la dénomination, la valeur, & la réduction en argent de France de toutes les espèces de monnoies étrangères, tant réelles que de change & de comptes : 2°. la réduction des poids, mesures & aunages étrangers, comparés à ceux de France : 3°. la variation des changes étrangers : 4°. les places par lesquelles Paris change avec les Villes étrangères : 5°. leur distance de

II. Vol.

H

176 MERCURE DE FRANCE.

Paris : 6°. le départ des Couriers de Paris pour lesdites Villes : 7°. la manière dont elles tiennent leurs écritures : 8°. les principaux objets de commerce des places les plus considérables de l'Europe : l'Asie , l'Afrique & l'Amérique.

Ce Tableau se vend à Paris, chez M. Deville, rue Saint Denis, vis-à-vis les Filles-Dieu.

M U S I Q U E.

I.

Six *trio* pour deux violons & violoncelle obligé ; par M. Jannson l'aîné ; Œuvre V^e. prix 9 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue de Seine, Fauxbourg St Germain ; & aux adresses ordinaires de Musique.

I I.

IV. *Sonates pour le Clavecin, avec accompagnement de violon ad libitum* ; par M. Edelmann. Œuvre V^e. prix 7 l. 4 s. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Feuillade, maison de M. le Baron de

J A N V I E R. 1777. 171
Bagge; & Madame le Marchand, rue
Fromenteau.

I I I.

Septième Recueil d'Ariettes d'Opéra
Comiques, avec accompagnement de
Guittarre, Menuets variés, Allemandes
& Pièces pour le même instrument, par
M. Vidal, Maître de Guittarre; Œuvre
XIII^e, mis au jour par M. Bouïn, Mar-
chand de Musique, rue Saint-Honoré,
près Saint-Roch; prix 6 liv. En Provin-
ce, chez les Marchands de Musique.

I V.

Les Soirées Espagnoles, ou choix d'A-
riettes, avec accompagnement de Guit-
tarre, proposées par souscription; 2^e an-
née, qui a commencé le premier Jan-
vier 1777; par M. Vidal, M^e de Guit-
tarre. Il en sera délivré une feuille par
semaine, & qui composera 52 feuilles
pour l'année entière. On souscrit à Paris,
chez le sieur Bouïn, Éditeur dudit Ou-
vrage. A Versailles, chez M. Blaizot,
& à Bordeaux, chez M. le Noblet, Mar-
chand d'Éstampes & de Musique, rue du
Pas-Saint-George. Le prix de la sous-
cription est de 12 liv. pour Paris, & de
H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

18 liv. pour la Province , franc de port.

Pour la facilité des Commencans ,
l'Auteur se propose de donner au moins
26 feuilles avec des accompagnemens
aisés.

V.

Ouverture du Tableau parlant , arran-
gée pour le Clavecin ou le Forté-Piano ,
avec accompagnement d'un Violon &
Violoncelle *ad libitum* , par M. Benoît ,
Maître de Clavecin de l'Abbaye Royale
de Montmartre , Dames de la Croix ,
&c. Abonnement pour le mois de Juin ,
prix ; liv. A Paris , chez l'Auteur , rue
Dauphine , la première porte-cochère
à gauche après la rue Christine.

V I.

Quatrième Recueil d'airs connus ;
arrangés en pièces de Harpe , avec ac-
compagnement de Violon & de Basson
ad libitum ; dédié à Mademoiselle de
Lusignan , par François Perrini , conte-
nant seize morceaux : sçavoir , 1°. l'ou-
verture de l'Ami de la Maison. 2°. Les
cinq Ariettes de la Colonie *Dès ce soir
l'hymen m'engage* , &c. *Le Ciel sait que
j'ai toujours dit non* , &c. *Si le Ciel est*

JANVIER. 1777. 173
*inexorable , &c. Qu'est-ce donc qui vous
arrête ? &c. Oui je pars , &c. 3°. L'ou-
verture d'Iphigénie. 4°. Menuet d'Iphi-
génie. 5°. 6 Airs de l'Union de l'Amour
& des Arts. 6°. La Chacone de M. le
Breton. 7°. Le Tambourin d'Azolan.*

On souscrit chez Cousineau , Luthier
de la Reine & de Madame la Comtesse
d'Artois , rue des Poulies , vis-à-vis le
Louvre à Paris.

Le prix de la souscription est de 15 l.
pour Paris, jusqu'au 20 Février prochain,
passé lequel tems le prix du Recueil en-
tier sera de 18 liv.

HORLOGERIE.

LE sieur Hilgers , Horloger , Abbaye
Saint - Germain , Cour des Religieux ,
au grand Villars , a présenté à Messieurs
de l'Académie Royale des Scien-
ces , une Montre d'une grosseur ordi-
naire , de son invention & compo-
sition , répétant l'heure , les quarts & les
minutes jusqu'à quatorze , de manière
que le tout est sans confusion ; par ce

H ij

174 MERCURE DE FRANCE.

moyen on peut savoir , la nuit , en poussant ladite pièce , l'heure à la minute comme de jour.

L'idée d'une pièce à minutes n'est pas nouvelle , vu qu'il y a soixante ans que l'on en a fait les premiers essais , & depuis à plusieurs reprises , mais aucun n'a réussi : elle sonnoit les heures & les quarts distinctement ; quant aux minutes , elle les sonnoit si vite & si bas , qu'il étoit impossible de les pouvoir compter. Sa construction étoit si compliquée & si difficile , que le meilleur Artiste ne pouvoit se flatter de l'exécuter sans être sujet à manquer. Elle avoit aussi le défaut de commencer à sonner les minutes par la dernière , c'est-à-dire , lorsqu'il n'y avoit qu'une minute , elle en passoit treize sous silence , & sonnoit à la fin cette minute , ce qui devenoit insipide d'être obligé d'attendre si longtemps , pour savoir s'il restoit quelque chose à sonner. Vu tous ces inconvéniens , & ne pouvant servir de rien , on l'a abandonné. Au lieu que celle du sieur Hilgers sonne l'heure , les quarts à double coup comme une répétition ordinaire , & recommence à sonner les minutes à coup simple , aussi distincte-

J A N V I É R. 1777. 175

ment qu'elle sonne les heures avant les quarts. Il n'y a pas d'intervalle pendant que la pièce sonne , excepté quand il n'y a pas de quatt , elle met un silence l'espace de trois coups , pour distinguer les minutes d'avec les heures. Cette pièce, par sa construction extraordinairement simple , est aussi solide pour les effets , ainsi que sa durée , qu'une répétition ordinaire , & n'est pas plus sujette au raccommodage. Le sieur Hilgers vend ces pièces à condition que si on trouve de meilleures montres plus régulières , même dans les montres simples , il les reprend & rend le montant jusqu'à dix-huit mois.

TOPOGRAPHIE.

I.

PLAN Topographique de la Ville de New-Yorck, sur une feuille de chapelet, dans laquelle se trouve une carte du port & de la radé de cette Ville , avec les sondes. Par Montrésor. Prix 3 liv. Chez le

H iv

Rouge , Ingénieur-Géographe du Roi.,
rue des grands Augustins,

I I.

Table alphabétique pour trouver , par les carreaux, tous les noms de Villes, Villages, Rivières, Provinces, Nations, Isles, Ports, Caps , &c. contenus dans la carte des possessions angloises en Amérique ; par Mitchel , en 8 feuilles. Au moyen des lettres alphabétiques & des chiffres , ceux qui ont déjà cette carte , pourront s'en servir, les carreaux étant formés par les Méridiens & les Parallèles. 36 pages grand in-8°. Prix 2 liv. broché.

CANAL DE MONSIEUR.

LE s Intéressés aux mines de St. Georges, jouissent enfin, Monsieur, du plaisir d'être utile, & d'avoir fait autant d'heureux qu'il y a de Propriétaires & même d'Habitans sur les deux bords du Layon. Ce Canal, que leur zèle, leurs soins & leurs dépenses ont fait entreprendre pour le bien public, & la gloire du

J A N V I E R. 1777. 177
 Prince dont il porte le nom , ce Canal ,
 si blâmé par les ignorans , si jaloufé par
 les envieux , si traversé par les méchans ,
 vient de forcer sous mes yeux l'appro-
 bation de tous les partis , & de réunir
 les suffrages de tous les Spectateurs. A la
 vue & au très-grand étonnement de près
 de trois mille personnes , partagées entre
 la crainte & l'espérance , trois Bateaux ,
 dont deux chargés , & le troisième por-
 tant cabanes , sont partis de Chalon-
 nes le 27 du mois dernier , à dix heures
 du matin , avec aussi peu d'eau qu'il est
 possible d'en avoir en cette saison. De
 l'aveu de tous les Habitans riverains , ja-
 mais , dans le mois de Novembre , les
 eaux du Layon n'avoient été aussi basses
 qu'elles l'ont été cette année. Cependant
 ces trois bateaux ont remonté , par douze
 écluses , jusqu'à Thouarcé , où ils sont
 arrivés , le 29 , sur les trois heures de l'a-
 près-midi , par un fort mauvais temps.
 Lorsqu'il y aura plus d'eau , que les ma-
 chines seront plus exercées & les corda-
 ges plus souples , la navigation sera infi-
 niment plus prompte ; & on doit conclure
 de cette première expérience , qu'avec
 suffisante quantité d'eau , les bateaux re-
 monteront jusqu'aux mines de St. Geor-

H v

ges, dans l'espace de trois jours, & qu'ils n'en emploieront que deux pour descendre à Chalônnés.

Vainqueurs, à la fois, des préjugés & des obstacles que présentait la nature dans la vallée où se perdoient, sans aucun fruit, les eaux du Layon, les Intéressés peuvent recevoir aujourd'hui les complimens sincères dus au succès de leur confiance & de leur courage infatigables. Je m'empresse de leur faire les miens, au nom de tous les Concitoyens honnêtes, assez éclairés pour appercevoir & sentir à l'avance, les nouvelles jouissances que leur procure cette heureuse entreprise. Ils partagent avec moi la reconnoissance publique que leur doit cette partie de notre Province, pour la facilité des transports de ses denrées, & des objets d'échange nécessaires à l'accroissement de la culture & à la félicité des Cultivateurs. Leur patriotisme ne sera donc pas sans récompense; & la plus flatteuse pour eux, sans doute, c'est la certitude d'avoir essentiellement contribué au bonheur de cette classe d'hommes utiles & précieux. Les avantages qu'en retireront MM. les Intéressés, pour l'exploitation & le facile transport du charbon de leurs mines,

dans les différens lieux du Royaume où la consommation en est plus abondante, se partagent nécessairement en faveur des Artistes qui le consomment, & du Public, dont le luxe & ses besoins nécessitent également l'usage. Ils ne manquent rien à leur gloire, puisque MONSIEUR daigne la couronner, en protégeant un établissement formé dans son apanage, & qui désormais portera son nom. C'étoit le moyen le plus sûr de perpétuer l'utilité publique de ce Canal, & de porter à de semblables efforts, des Compagnies en état d'opérer le même bien, sur des portions considérables de Provinces, qui languissent faute d'un pareil secours.

Nota. Le Canal de MONSIEUR a été commencé au mois de Septembre 1774, & exécuté sous les ordres de M. Ducluzel, Intendant de la Généralité de Tours, & sous l'inspection du sieur de Limoy, Ingénieur en chef des Ponts & Chaussées de la Province; par le sieur Martin, Entrepreneur de bâtimens à Paris. Il contient 27 écluses, 12 ponts & 6 guets.



G É O G R A P H I E.

Atlas céleste de Flamsteéd, en 30 cartes in-4°, approuvé par l'Académie Royale des Sciences, & publié sous son Privilège ; seconde édition. Par M. J. Fortin, Ingénieur, Mécanicien du Roi & de la Famille Royale, pour les globes & Sphères. A Paris, chez F. G. Deschamps, Libraire, rue Saint-Jacques ; & chez l'Auteur, rue de la harpe, près celle du Foin. Prix, 9 liv. demié reliure en façon d'Atlas, & 10 liv., relié en veau.

L'ATLAS de Flamsteéd, publié au commencement de ce siècle, est le plus estimé de tous ceux qui existent, & le plus recherché par son exactitude ; mais la grandeur des cartes in-folio en augmentant le prix, a mis l'ouvrage hors de la portée du plus grand nombre.

En publiant cet Atlas, réduit au tiers, on a conservé tout le mérite original de l'ouvrage, qui paroît aujourd'hui sous un format beaucoup plus commode ; mais ce

n'est pas une simple réduction que le sieur Fortin publie. Cet ouvrage doit être considéré comme neuf , presque à tous égards.

Flamstéed avoit placé les étoiles pour 1690; elles ont été remplacées pour 1780. L'Editeur a ajouté quelques constellations nouvelles, entr'autres, le Réenne, qui immortalise les opérations de MM. de l'Académie Royale des Sciences, au cercle polaire, pour la mesure d'un degré du méridien en 1736. Plusieurs fautes qui avoient échappé à l'exactitude de Flamstéed ont été corrigées.

On a ajouté les étoiles nébuleuses qui ont été observées par MM. de la Caille, Messier & le Gentil; ainsi que la voie lactée qui manque dans toutes les cartes de Flamstéed.

Enfin, pour compléter l'ouvrage, le sieur Fortin a ajouté le Planisphère Australe de M. l'Abbé de la Caille.

Cet Editeur ayant conservé tout le mérite de son original, qui a mérité une approbation universelle, on doit avouer que cet Atlas réduit, devient un ouvrage nouveau, dont les Scavans, ainsi que ceux qui desireroient étudier & connoître le ciel, peuvent tirer le plus grand avantage. Le

détail de tout ce travail, est exposé dans un discours préliminaire, qui contient en même-temps les principes élémentaires qui servent à développer la théorie de la projection, ainsi que celle qui est nécessaire pour qu'on puisse faire usage des cartes, soit pour des observations importantes, tant sur terre que sur mer, soit même pour étudier le ciel élémentairement, & acquérir la connoissance détaillée des constellations & des étoiles qui les composent.

Cet ouvrage sera utile aux Astronomes, aux Hydrographes, aux Marins, & à ceux qui, sans se destiner à l'astronomie ou à la navigation, désireront acquérir l'étude du ciel pour leur satisfaction particulière.

Après les 29 cartes qui composent l'Atlas, suit une trentième carte ou planisphère, qui ne contient que les principales étoiles liées ensemble par des alignemens. On trouve à la suite un catalogue de 400 étoiles, dont les ascensions droites, ainsi que les distances au Pôle sont calculées pour 1780, par degrés, minutes, secondes & décimales. Suivent ensuite deux tables, l'une du passage du premier point du Bélier par le méridien de Paris, calculée pour chaque jour d'une année.

moyenne entre deux bissextils , l'autre pour la réduction des heures en degrés & minutes de l'Equateur , des degrés & minutes de ce cercle en heures. On fait qu'au moyen de la première de ces tables , dont l'usage est expliqué , on peut à tout instant connoître les étoiles & les constellations qui passent au méridien.

Pour faciliter l'étude du ciel à ceux qui n'en ont aucune connoissance , cet ouvrage contient de plus un traité très-ample sur les moyens de connoître les étoiles par des alignemens. Ce traité , en suivant l'ordre d'occident en orient , comprend chaque constellation en particulier , l'une après l'autre , & toutes les étoiles principales qui les composent , seulement , à la vérité , pour l'horison de Paris ; ce qui suffit pour la France entière , & ce qui comprend plus de deux tiers du globe.

Cet Atlas est terminé par neuf problèmes des plus intéressans , tels que connoître toutes les étoiles qui sont toujours visibles sur un horison , tracer une méridienne. Par le moyen des étoiles , trouver l'heure de leur passage par le méridien , & corriger par ce moyen l'accélération ou le retard des pendules ou des montres , &c.

Cet ouvrage , dirigé par un de nos

184 MERCURE DE FRANCE.

meilleurs Astronomes , fait honneur à l'Éditeur , & à ceux qui ont bien voulu encourager & soutenir son zèle , en lui fournissant ce qu'il ne pouvoit exécuter lui-même.

La gravure de toutes les cartes de cet Atlas , a été très-bien soignée , ainsi que la Typographie. On s'est appliqué à éviter la confusion , & à être net, sans que rien n'y perdît d'ailleurs ; enfin cet ouvrage mérite , à tous égards, l'accueil du Public.

Variétés , inventions utiles , établissemens nouveaux , &c.

I.

Industrie.

LE sieur Delescomer , ci-devant Arquebusier Privilégié de Sa Majesté , a inventé, pour toute sorte d'armes à feu , une *batterie brisée* , qui a mérité l'approbation de l'Académie des Sciences. Elle fait son mouvement dans le sens de toutes les autres batteries , sans qu'on ait à craindre d'être coupé à la pierre , ni que l'amorce se perde. Elle est d'ailleurs aussi

simple & moins difforme que la *batterie tournante*. Lorsqu'on veut que les deux parties se meuvent ensemble, elle est tenue par un crochet d'acier, qui entre dans un arbre appartenant au couvre-bassin, & où il est fixé par un ressort. Quand on veut que l'arbre soit en sûreté, il faut ouvrir le crochet, la batterie étant fermée sur le bassin par la petite palette qui sert à laver la batterie : le couvre-bassin reste alors fixé sur l'amorce par la petite branche du ressort de la batterie ; celle-ci demeure ouverte & fixée sur son talon par la plus forte branche du même ressort. Si l'on veut tirer, on referme la batterie & le crochet, ce qui est l'affaire d'un moment.

I L.

Grisel & Compagnie, ont l'honneur d'annoncer au Public une composition de marbre factice sur pierre, toute différente des stucs dont on voit plusieurs ouvrages à Paris & aux environs, auquel stuc il se forme en peu de temps un salpêtre dessus, causé par l'humidité dont il est susceptible, qui le détruit.

La composition du sieur Grisel & Com-

pagnie, est totalement à l'abri de ces inconvéniens, les épreuves ayant été faites par Messieurs des Académies Royales d'Architecture & des Sciences, dont lesdits Grisel & Compagnie sont munis de certificats ; que les acides, même les alkalis, ne font aucun effet sur cette composition ; l'humidité, loin de l'altérer, contribue à la durcir de plus en plus, de même que la chaleur causée par l'ardeur du soleil, ce qui augmente sa beauté & sa solidité, au point que des Connoisseurs prétendent que c'est le vrai stuc des Anciens qu'on a découvert en Italie. Avec cette composition, le sieur Grisel & Compagnie imitent toutes espèce de marbre, même les plus rares & les plus précieux, au point de tromper les plus connoisseurs, ayant le veiné, le jaspé, le froid, le tact & le poli du véritable marbre. Les échantillons que lesdits Grisel & Compagnie soumettront, feront voir que l'on peut, sans une grande dépense, orner & décorer solidement & magnifiquement les Eglises, Chapelles, Sallons, Boudoirs, Cabinets, & tout autre Appartement, des marbres les plus curieux, & de plus exécuter toute sorte de compartiments avec une grande

précision, & donneront même aux Amateurs plus de satisfaction que le véritable marbre, par les veines terrasseuses qui s'y rencontrent, qui, le plus souvent, sont remplies en mastic peu solide, & qui, en peu de temps, périclent, laissant le désagrément aux beautés des ouvrages.

Il demeure rue basse des Ursins, au coin de celle de Glatigny, derrière Saint Denis de la Chartre, à Paris.

I I I.

Nouvelle Usine à fabriquer la poudre à tirer.

Léonard Cazeneuve, ancien Grenadier de France, Maître Menuisier à Nancy, rue de la Porte Sainte-Catherine, n°. 546, vient d'exécuter en petit, sur la longueur de 2 pieds 10 pouces, la largeur de 20 pouces, & la hauteur de 18 pouces, toute la machine nécessaire au roulement d'une Usine de Poudre à canon, d'une invention toute nouvelle & des plus avantageuses. Le rouage, qui en est l'ame, n'exige, pour être mis en mouvement, qu'un cours d'eau très-médiocre. La Poudre y est fabriquée beaucoup plus vite

que dans toutes les Usines ordinaires ; en sorte qu'outre ce premier avantage , y ayant moins d'évaporation des matières par la célérité du travail , qui , étant plus parfait , donne à la Poudre beaucoup plus de force , la Machine est construite de manière que les Ouvriers ne peuvent encourir aucun danger.

Le sieur Cazeneuve, qui en est l'inventeur , a eu l'honneur de la présenter à M. le Comte de Stainville, Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté , & Commandant en Chef dans toute la Lorraine. Ce Seigneur , en ayant reconnu l'utilité , a bien voulu en accepter l'esquisse, & a permis que l'Auteur en fît faire l'annonce au Public sous sa protection. Flatté de cet honneur , il offre ses services à ceux qui sont chargés de la fabrication d'une aussi dangereuse composition, pour l'exécution d'Usines en grand, sur le modèle que chacun peut voir & examiner chez lui. Les Curieux & les Connoisseurs pourront juger aisément de son avantage & de son utilité.

La construction de cette Machine en grand , aura 34 pieds de longueur , 20 pieds de largeur , & 18 pieds de hauteur.

I V.

On a inventé depuis peu, à Leipfick, une espèce de lampe en forme de bougie, qui éclaire pendant 24 ou 30 heures, sans qu'il soit nécessaire de la moucher. On fait, en s'en servant, une épargne considérable, puisqu'avec un quarteron d'huile on est très-bien éclairé 8 ou 10 nuits. Ces Bougies artificielles sont placées sur un pied qui sert de chandelier, & dans lequel une vis, en forme de noyau, fait monter l'huile. Le cent de ces Bougies ne revient qu'à 12 gros, & 200 suffisent pour éclairer toute l'année. Comme la lumière ne fatigue jamais moins les yeux que lorsqu'elle se trouve placée à une juste élévation, le Bureau des Annonces de Leipfick invite les Artistes à chercher le moyen de fixer la Bougie à une hauteur convenable, & toujours la même.



ANECDOTES.

I.

ALEXIS Grimou , Peintre François , né à Argenteuil , étoit d'un caractère bizarre & singulier. Il ne voyoit ordinairement que quelques amis qui s'en ivroient avec lui ; & lorsqu'il travailloit , il avoit toujours auprès de lui quatre ou cinq bouteilles d'excellent vin de Bourgogne. Rien n'étoit plus difficile que d'en obtenir un tableau. Le Duc d'Orléans , Régent , voulant avoir de ses ouvrages à quelque prix que ce fût , le manda au Palais Royal , le fit enfermer dans un appartement , & ordonna qu'on lui fournît tout ce qui seroit nécessaire , tant pour son travail que pour sa personne. Grimou , piqué de se voir pris au trébuchet , dit qu'il ne savoit rien faire en prison , & jura très énergiquement que le premier qui lui présenteroit une palette , il la lui briserait sur la tête. L'appartement où on l'avoit enfermé n'étoit qu'au premier étage ; il se met à la fenêtre , &

voit passer un de ses amis, qui lui demande à quoi il s'occupe là. « Je n'y
 » fais rien, » répond Grimou, & n'y
 » veux rien faire, c'est pour cela qu'on
 » m'y tient renfermé. — Renfermé! ré-
 » pond l'autre, j'en suis fâché, je t'au-
 » rois proposé bouteille. » A ces mots,
 Grimou ne connoît plus de danger.
 « Attends-moi, s'écrie-t-il, je vais bien
 » les attraper. » Aussi tôt il se jette par
 la fenêtre, & se casse une cuisse.

I L.

Quand le Légat Flavio Chigi aborda
 à Marseille, il fit arborer l'étendart du
 Crucifix, & les Galères de France baif-
 sèrent le pavillon & saluèrent : mais ayant
 arboré ensuite la bannière du Pape son
 oncle, aux armes de la Maison de Chigi,
 les forts d'Istet & de Ratonneau tirèrent sur
 la Galère, & lui firent baisser le pavillon.

I I I.

Un Commis apporta au Duc de Guise,
 dit le Balafre, cent mille francs, que ce
 Prince avoit gagné au jeu à M. d'O,
 Surintendant des Finances. Le Duc vou-

lant donner une gratification au Commis, lui dit d'emporter un petit sac, qu'il ne croyoit contenir que de l'argent blanc. Mais il y avoit trente mille francs en or; & le Commis découvrant la méprise, reporta ce sac; le Duc le refusa, en disant : *puisque la fortune vous a été favorable, cherchez un autre que le Duc de Guise pour ravir votre bonheur.*

I V.

Une pauvre Fruitière de Paris, n'ayant pas eu le moyen de payer deux ou trois termes de son loyer, son Hôte, impitoyable, lui fit vendre ses meubles. Le peu d'effets qu'elle possédoit suffisoit à peine pour acquitter ses dettes & satisfaire aux frais de Justice; en sorte qu'elle se voyoit réduite à la mendicité, & fondeoit en larmes. Son désespoir augmenta quand elle vit qu'on alloit crier un petit St. Jérôme tout enfumé, d'un pied & demi de haut, qu'elle avoit au chevet de son lit. Un Peintre, après l'avoir examiné, le mit à un écu. Un curieux, présent à la vente, enchérit aussi-tôt du double. L'Artiste crut que, pour étonner cet homme, & lui faire perdre l'envie d'avoir le tableau,

bleau, il n'y avoit qu'à le pousser un peu haut tout d'un coup. A un louis, dit-il : à 50 liv. reprit l'Amateur : à 100 francs, répliqua le Peintre : cependant la bonne femme étoit transportée de joie ; son loyer & ses frais étoient déjà plus que payés par le petit S. Jérôme. Sa joie redoubla, quand elle entendit le Carieux mettre le tableau à 200 livres ; elle fut hors d'elle-même lorsqu'elle vit que d'enchère en enchère, l'Amateur le porta jusqu'à 600 francs. Le Peintre obligé de céder, dit, en pleurant, à l'Acquéreur : *vous êtes heureux, Monsieur, d'être plus riche que moi, car il vous coûteroit 2000 liv., ou je l'aurois eu.* C'étoit un original de Raphaël.

V.

Un Aâteur de Province (ambulant) arriva un jour dans une Ville, où l'on devoit le lendemain faire des réjouissances publiques. Il logea à l'Auberge, comme c'est la coutume de ces Messieurs ; on lui donna une chambre honnête, telle qu'il l'avoit demandée. Il s'enonça d'abord sur ce que l'on appelle le *bon ton de Comédien*, c'est-à-dire, tragique, pour en imposer à

l'Hôte, & comique, pour l'amuser. La soirée des illuminations arrivée, rien ne paroît sur deux croisées d'un appartement qu'occupoit notre Acteur : on monte, on frappe à sa porte; il ouvre : la servante lui dit qu'il faut des lumières sur ses fenêtres ; sans s'émouvoir en aucune façon, le *Roscus* récite tranquillement ces vers de Molière,

Laurent, serrez ma hère avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.

Après ces mots, déclamés avec toute l'emphase théâtrale, la servante ne perd point de temps, & descend d'un air joyeux, dire à son Maître, *ah! que nous allons être beaux! Ce Monsieur de là-haut, vient de dire à Saint Laurent que le Ciel nous illumine,*

V I.

L'unique grâce que Charles premier obtint de ses ennemis, après le jugement de son procès, fut un intervalle de trois jours entre sa sentence & son exécution. Il passa ce temps dans une grande tranquillité d'ame, occupé sur-tout de

lectures & d'exercices de piété. Ce qui restoit de sa famille en Angleterre, eut un libre accès près de lui : elle consistoit dans la Princesse Elisabeth & le Duc de Gloucester. Le Duc d'York, qui s'étoit échappé de Gloucester, ne faisoit que sortir de l'entance. La Princesse, dans un âge fort tendre, marquoit un jugement fort avancé, & les infortunes de sa famille avoient fait une forte impression sur elle. Après quantité d'avis & de pieuses consolations, son malheureux père le chargea de dire à la Reine, que
 „ pendant tout le cours de sa vie, il
 „ n'avoit jamais manqué, même en idée,
 „ de fidélité pour elle ; & que sa tendresse conjugale auroit la même durée
 „ que sa vie. » Il crut devoir aussi quelques avis paternels au jeune Duc, pour jeter de bonne heure dans son ame des principes d'obéissance & de fidélité pour son frère, qui devoit être sitôt son Souverain. Il le prit sur ses genoux : « Mon
 „ fils, lui dit-il, ils vont couper la tête à
 „ ton père. » Cet enfant, frappé d'une image si nouvelle, le regarda fixement ;
 « fais-y bien attention, mon fils, ils
 „ vont couper la tête à ton père, & peut-être te feront-ils Roi ! Mais prends

« bien garde à ce que je t'ajoute ; tu ne
 « dois pas être Roi aulli long temps que
 « tes frères Charles & Jacques feront en
 « vie : ils couperont la tête à tes frères ;
 « lorsqu'ils pourront mettre la main sur
 « eux ; & peut-être qu'à la fin ils te la
 « couperont aulli. Je te charge donc de
 « ne pas souffrir qu'ils te fassent Roi. »
 Le Duc poussa un soupir, & répondit :
je me laisserai plutôt déchirer en pièces.
 Une réponse si ferme à cet âge, pénétra
 Charles, & remplit ses yeux de larmes
 de joie & d'admiration.

V I I.

Le jour de Saint Etiene , un Moine
 devoit faire le Panegyrique de ce Saint.
 Comme il étoit déjà tard, les Prêtres, qui
 avoient faim, craignant que le Prédica-
 teur ne fût trop long, le prièrent à l'o-
 reille d'abrégé. Le Religieux monte en
 chaire, & après un petit préambule :
 « Mes frères, dit-il, il y a aujourd'hui
 « un an que je vous dis tout ce qui se
 « peut dire touchant le Saint du jour ;
 « comme je n'ai pas appris qu'il ait rien
 « fait de nouveau depuis, je n'ai rien
 « non plus à ajouter à ce que j'en dis

« alors : » il fit le signe de la croix , &
 « s'en alla.

Le Marquis du Chasteler & de Courcelles ,
 Chambellan actuel & Conseiller d'Etat de Leurs
 Majestés Impériales , Lieutenant de leur Garde
 Noble & Gouverneur de Binch, a déposé au Greffe
 du Grand-Conseil à Malines, les titres de sa
 Maison, qui prouvent :

1^o. Qu'il descend en ligne directe, légitime
 & masculine de Ferri, Seigneur du Chasteler,
 d'Autigny & de Rouvre, fils de Thiéri, surnom-
 mé d'Enfer, Seigneur d'Autigni & de Rouvre, &
 petit-fils de Ferri, Seigneur de Birche.

2^o. Que depuis Ferri, Seigneur du Chastler &
 d'Autigni, qui vivoit dès 1230, jusqu'au Mar-
 quis du Chasteler, ses ancêtres ont toujours ter-
 miné leur nom par une *R*, & nommément Ferri
 & ses trois fils, Erard, Jean & Thiéri.

Ces titres resteront déposés audit Greffe pen-
 dant six mois, & il sera libre à un chacun d'en
 avoir inspection.



A V I S.

I.

Articles nouvellement rentrés au Magasin du petit Duinkerque, chez Granchex, Bijoutier de la Reine, indépendamment des objets qu'il a fait paroître depuis son établissement.

SCEAUX ovales à laver les pieds, en tôle vernie à tableaux, représentant des sujets analogues à l'eau.

Chaînes de montre en or, à la Turque, pour femme.

Petites caves à quatre flacons d'or émaillés, pour essence de roses, &c. Bonbonnières en or & émail tigrées, & autres en petits velours.

Evanails des Indes, se raccourcissant de moitié, pour mettre dans le manchon.

Etuils d'or émaillés, en forme de tabatières, avec miroir.

Jolie petite pendule de lit à tirage, bronze doré au matte. Le premier modèle a été fait pour la Reine, ainsi que les autres articles.

Idem. Pour cheminées à la Turque, représen-

tant une Sultane pinçant de la harpe sous un dais.

Chaînes de montre à grelot, en or, forme de lustre, garnie de neuf breloques nouvelles. La première a été faite pour Madame.

Chaînes de montre en or, pour femme, avec tableaux mouvans.

Petits flambeaux, forme d'Athénienne, en albâtre & bronze doré au matte. Les premiers ont été présentés & vendus à Madame la Comtesse d'Artois.

Boucles, argent & or, supérieurement ciselées, imitant les diamans, modèle de M. le Comte d'Artois.

Eperons d'argent, dont la mollette se reploie à ressort, pour ne pas blesser en marchant.

Un assortiment considérable de bijoux d'or émaillés dans de nouvelles couleurs; autres en pierres. *Idem*, en cheveux. Plusieurs objets nouveaux en argent, pour le service de table. *Idem*, en tôle amalgamée d'argent, & plusieurs autres articles qu'il a reçus de l'Étranger.

Nouveaux modèles de boucles en argent, forme de hausse-col.

Idem, avec traverses, ce qui forme deux boucles sur le pied. *Idem*, à clous d'argent, sur fond d'or damasquinés.

Idem, avec cordonnet entre deux filets unis, & tous les mêmes modèles en or de rapport & autres damasquinés, lesquels ont varié à l'infini. Il s'en fait de 7 pouces de diamètre.

Boutons de manches en cheveux, garnis de

200 MERCURE DE FRANCE.

diamans, sur chaque ces syllables : *Fi-dé-li-té.*

Tabatières en cuir de chamois, guillochées, aussi transparentes que l'écaille blonde, & point fragiles.

Cordons de montre en cheveux, garnis de diamans, sur émail.

Idem, avec gerbes en cheveux.

Bourses à argent, en filet très-fin, avec devises. *Idem*, à pois très-jolis. Coulans pour les fermer, en or émaillés, à devises.

Colier avec prétention, représentant l'Amour dans le cœur, ou l'Amour enchaîné.

Jolis boutons de fraque en argent, ronds & ovales, taillés à diamans, imitant l'acier. *Idem*, ronds, en mine d'Irlande, pour les habits de Vigogne. *Idem*, brodés en perles.

Nouveaux brandebourgs en acier. Cordons de cannes. *Idem*, à cordelière.

Divers desseins de broderies en pierres dites de Cayenne, pour les fouliers de Dames, avec rosettes.

Plusieurs nouveaux modèles de pendules en marbre & bronze doré au matte, dont une représentant Hébé qui verse du nectar à l'Amour; une l'Amour caressant Vénus; une, *id.* l'Amour menaçant : tous sujets traités avec goût, & autres modèles de l'année. Un assortiment très-considérable de vases & ornemens de cheminées en marbre, albâtre, crystal, porcelaines de Clignancourt, le tout garni de bronze doré au matte.

En crystal d'Angleterre, salières en arischaux.

flambeaux garnis de Straz, fucriers avec des ornemens gravés, garnis d'argent. Superbes bras de cheminée ornés de Straz.

Boujoirs, *idem*. Diverses tabatières avec le portrait de l'Empereur en miniature, très-ressemblant ; plusieurs autres articles qu'il attend de l'Etranger & des Artistes de cette Capitale. Il ne fixe pas les prix, pour ne plus servir de règle à mettre des objets inférieurs au rabais ; mais les Seigneurs étrangers peuvent être assurés qu'ils ne varient point pour personne.

I I.

Madame Delaiffe, Auteur des nouveaux Contes moraux, & d'un Ouvrage sans titre, mis sous la protection de la Reine, vient de composer des Proverbes, qu'elle a dédiés à S. A. S. Madame la Duchesse de Bourbon, dans un genre nouveau. Ces Proverbes sont mêlés d'ariettes, prises dans les plus jolis Opéra-comiques.

I I I.

La vente des Livres de feu M. Randon de Roiffet, Receveur - Général des Finances, commencera le 3 Février 1777, & la vente des tableaux & des effets précieux suivra immédiatement celle des Livres, dont le catalogue se distribuera chez Debure, fils aîné, Libraire, quai des Augustins.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Larnaca, 21 Octobre.

ISMAËL EFFENDI, ancien Ministre des affaires étrangères à Constantinople, que le Grand-Seigneur a exilé dans cette Isle depuis quelque temps, sans que l'on en sache le motif, est arrivé de Smyrne en cette Echelle, le 2 de ce mois. Ce Ministre est tellement agité de craintes, qu'il ne reçoit de visites qu'après que ceux qui les lui font, se sont désarmés. Mustapha Aga Gulgulu Oglou, Commandant de Salephi en Caramanie, eut cette complaisance, lorsqu'il se présenta pour le voir, & il lui jura qu'il n'étoit venu en cette Echelle que pour ses affaires particulières. Ce Commandant arriva au commencement de ce mois à Cherimes, avec une suite de 60 hommes : son arrivée inattendue effraya le pays ; mais elle n'a eu d'autre objet que l'achat des agrès nécessaires au gros chebec qui déferta il y a trois ans, pour aller servir le Chéik-Daher & les Russes, & que Diezzar Pacha lui a fait rendre : il a été très-bien reçu à Nicosie, & il est parti, il y a six jours, pour s'en retourner à son Gouvernement.

De Constantinople, 17 Novembre.

Un Exprès envoyé par Méhémet, Pacha de Damas, est arrivé ici le 14, apportant au Grand-

Seigneur la tête d'Ali-Daher, & celle de vingt-sept autres de ses principaux Officiers. La défaite de ce Rebelle n'a coûté aucune effusion de sang. Son fils, qui a été fait prisonnier par Gezzar, Pacha de Seyde, a de même été envoyé ici sous bonne escorte ; il y a lieu d'espérer que cet événement important ramènera enfin le calme en Syrie.

De Copenhague, le 24 Novembre.

Un des Constructeurs de notre Marine ayant inventé, pour le pilotage, une machine qui en facilite les opérations, a reçu du Gouvernement une récompense proportionnée à l'utilité de son invention.

De Londres, le 22 Décembre.

On écrit de Boston que, suivant les lettres d'Halifax, le Général Marfey y commande environ mille hommes, la plupart soldats de marine, & que les habitans de cette ville craignent d'être attaqués par les Sauvages.

Le Congrès, que les différens événemens de cette guerre, paroissent ne pas intimider, vient, dit-on, de voter une nouvelle somme de cinq millions de piastres pour la campagne prochaine, & l'on fait que leur corps de législation, dont on n'a vu encore que l'esquisse pour les treize Colonies-unies, ne tardera pas à être publié.

On a reçu ici, par la voie d'Irlande, différens avis qui annoncent que le Général Howe avoit atteint l'armée Américaine vers la mi-Novembre ;

I v)

qu'il y avoit eu entre les deux armées une sanglante action, dans laquelle les Troupes du Roi avoient été victorieuses. Le bruit s'est répandu, par un autre canal, que les ports Américains se trouvent si bien bloqués par les vaisseaux Anglois, que rien n'y peut entrer ni en sortir; que le fameux Chef d'Escadre Hopkins s'est retiré à Boston, après avoir vu sa flotte dispersée; que chaque jour nos vaisseaux enlèvent quelques-uns de leurs Armateurs; que l'on préparoit à la Nouvelle-Yorck un grand nombre de bâtimens destinés à transporter un corps de troupes du Roi aux Colonies Méridionales, qui devoient être bientôt soumises; que le Congrès étoit sur le point de se dissoudre, par le détachement de plusieurs de ses Membres; que beaucoup de villes venoient, à l'exemple l'une de l'autre, prêter chaque jour, entre les mains des Commissaires du Roi, serment de fidélité, & qu'enfin tout annonçoit, & par les succès d'un côté, & par la défection de l'autre, une pacification forcée dans les Colonies. Quelques lettres particulières défavouent, à la vérité, ces bruits, & c'est au temps seul à les confirmer ou à les détruire.

On dit qu'il n'y avoit à Philadelphie que quelques Membres du Congrès, lorsqu'on y reçut la nouvelle de notre prise de possession du Pont du Roi. La plupart s'étoient retirés à leurs habitations respectives, sans avoir mis aucune forme à cette espèce de dissolution de l'assemblée; leur conduite, à cet égard, alarme le peuple de cette ville, qui dit hautement que ces Chefs de la Nation l'ayant mise dans la détresse où elle se trouve,

ne pouvoient convenablement l'y abandonner.

De Venise, le 30 Novembre.

Le Gouvernement n'a pas encore disposé de l'édifice immense de la redoute, ci-devant consacré aux jeux de hasard. Le projet des Sages actuels, est d'y établir une Académie des Beaux-Arts; mais ils ont à combattre un parti qui, vraisemblablement, l'emportera, puisque tout se décide ici par le nombre. La jeunesse Patricienne & les Dames, redemandent la redoute pour s'y rassembler pendant le carnaval, & pour y jouer les jeux de commerce.

De Gênes, le 9 Décembre.

Le 20 de ce mois, deux frégates Espagnoles qui, depuis plusieurs jours, étoient à la vue de cette ville, mouillèrent dans ce port : elles ont à bord des sommes considérables pour le Trésorier d'Espagne résidant ici, & pour celui de Naples, où elles doivent se rendre incessamment, & sur lesquelles s'embarquera le Marquis Monimo, passé de Rome en cette ville, & qui doit aller à Madrid remplacer le Marquis de Grimaldi, qui a obtenu sa démission du Ministère des affaires étrangères.

On apprend de Livourne que plusieurs vaisseaux de guerre Hollandois bloquent actuellement tous les ports de l'Empereur de Maroc.

De Madrid, le 17 Décembre.

Un courrier extraordinaire, dépêché de Malaga, vient d'apporter au Roi la nouvelle qu'une de ses escadres de chebecs, commandée par le Capitaine de vaisseau Don Félix de Texada, avoit poursuivi, battu & brûlé un chebec Algérien, & réduit un autre chebec de la même Nation à se brûler lui-même. Ces deux chebecs, de trente-six & de vingt-quatre canons, du calibre de huit & de six, étoient entrés dans l'Océan, où ils avoient enlevé un paquebot Portugais, dont le sort a été le même que celui des chebecs Algériens.

De Rome, le 18 Décembre.

On vient de frapper ici, au titre de vingt-deux carats, une monnoie d'or de la valeur de trois écus Romains. On se propose d'en frapper deux autres pareillement d'or, & au même titre, dont l'une vaudra dix écus Romains, & l'autre un écu Romain & demi. On frappera aussi pour vingt mille de ces écus, tant en carlins qu'en doubles carlins d'argent, allié de cuivre. Cette nouvelle fabrication, la dernière sur-tout, est d'autant plus nécessaire, qu'on a depuis long-temps la plus grande difficulté à convertir en espèces le papier monnoie, qu'on appelle cédules.

L'écu Romain vaut 100 bayoques, évaluées communément 105 sols de France. Le carlin vaut 7 bayoques & demi. Le double carlin 15 bayoques.

De Lisbonne, le 10 Décembre.

Le Roi, se trouvant toujours incommodé, & voulant dans cet état pourvoir au bien de ses Peuples, comme il avoit fait en 1758, a rendu, le 29 du mois dernier, le Décret suivant :

« Trouvant convenable de pourvoir au Gouvernement de mes Etats tant que durera ma
 » maladie actuelle, & afin que la suspension
 » des affaires ne les accumule point de manière
 » à en rendre l'expédition plus difficile par la
 » suite, j'ai pour agréable de charger des affaires
 » du Gouvernement la Reine mon épouse, pour
 » qui mon estime égale ma tendresse extrême,
 » & de lui accorder en conséquence, tant que
 » ma santé ne sera pas rétablie, l'exercice de
 » la suprême Autorité Royale, ainsi que la plénitude du pouvoir qui m'appartient. Rempli de
 » confiance en ses vertus Royales & ses éminentes
 » qualités, je m'assure qu'elle administrera
 » la justice à mes fidèles Sujets, & qu'elle réglera
 » toutes les autres affaires avec le succès que
 » je desire ; & pour manifester ma royale résolution, j'ordonne au Marquis de Pombal,
 » Membre de mon Conseil d'Etat & du Cabinet,
 » qu'après que ce Décret aura été paraphé par
 » moi, il en envoie à tous les Tribunaux des
 » Copies signées de sa main, auxquelles ils
 » ajouteront autant de foi qu'à l'original propre,
 » comme cela s'est déjà pratiqué en pareil cas,
 » & nonobstant toutes loix, dispositions ou
 » ordres à ce contraires. Donné au Palais de
 » l'Ajuda, le 29 Novembre 1776, avec le pa-

» raphe de Sa Majesté. Expédié du même Pa-
 » lais, le 4 Décembre suivant. *Signé*, le Mar-
 » quis de Pombal ».

PRÉSENTATION.

Le 29 décembre, l'épouse du sieur Taboureau, contrôleur-général des finances, a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille royale, par la marquise de Breant.

Le même jour, le vicomte de Vibraye, ministre plénipotentiaire du Roi, près le duc de Wurtemberg, & son ministre auprès du cercle de Suabe, de retour par congé, a eu, à son arrivée ici, l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

Le 2 janvier, le comte François de Damas eut l'honneur d'être présenté au Roi par Monsieur, en qualité de gentilhomme d'honneur de ce prince.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 26 décembre, le chevalier de Prunay, capitaine de Grenadiers, eut l'honneur de présenter à la Reine, à Madame, à Madame la comtesse d'Artois, à Madame Elisabeth, à Madame

Adélaïde, à Madame Victoire & à Madame Sophie de France, un ouvrage de sa composition, dédié à Madame la princesse de Lamballe, & intitulé *Grammaire des Dames*, pour faciliter aux jeunes personnes la connoissance des principes de la langue françoise, & leur donner les moyens d'orthographier correctement sans aucune peine.

Le 31, le sieur Elie de Beaumont, avocat au Parlement, intendant des finances de Monseigneur le comte d'Artois & avocat-général honoraire de Monsieur, a eu l'honneur de présenter au Roi, à la Reine, à Monsieur, à Madame, à Monseigneur le comte d'Artois & à Monseigneur le duc d'Angoulême, les deux médailles de la bonne mère & du bon chef de famille, frappées pour la fête des *Bonnes Gens*. La première représente une mère allaitant un de ses enfans & deux autres se joignant près d'elle ; à peu de distance un pélican s'ouvre le sein : elle a pour légende, *Maternum pertinent gaudia pectus*. La seconde un homme de moyen âge, soutenant de son bras gauche sa mère languissante & débile, & appliquant de l'autre son jeune frère au manche de la charrue, & préparant ainsi, par les secours qu'il leur donne, ceux que dans la vieillesse il aura droit d'attendre de ses enfans & petits enfans, avec cette légende : *Colliget avus*. Cette institution patriotique & morale, qui a eu cette année plusieurs imitateurs, a reçu de nouveaux encouragemens, par l'accueil plein de bonté avec lequel cet hommage a été reçu.

Le même jour, le sieur Lebreton, premier imprimeur ordinaire du Roi, eut l'honneur de re-

mettre à Leurs Majestés & à la Famille royale, l'almanach royal.

Le même jour, le sieur Venté, libraire des menus plaitirs du Roi, eut aussi l'honneur de remettre à Leurs Majestés & à la Famille royale, l'Erat actuel de la musique du Roi & des trois Spectacles.

Les sieurs Née & Masquelier, graveurs, que Leurs Majestés & la Famille royale ont honoré de leurs souscriptions, pour un ouvrage intitulé : *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques & littéraires de la Suisse, ornés de douze cents estampes*, ont eu l'honneur de remettre, le 7 janvier, la première suite de ces estampes, qui doit composer le voyage de la Suisse, à Leurs Majestés & à la Famille royale. Cet ouvrage a été accueilli très-favorablement.

N O M I N A T I O N S.

Les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du Saint-Esprit, s'étant assemblés le premier de l'an vers les onze heures du matin dans le Cabinet du Roi, Sa Majesté tint un Chapitre dans lequel Elle nomma Chevaliers de ses Ordres le Duc de Villequier, Premier Gentilhomme de sa Chambre en survivance, le Marquis de Polignac, Premier Ecuyer de Monseigneur le Comte d'Artois, & le Marquis de Béranger, Chevalier

d'Honneur de Madame. Le Chapitre fini , le sieur de Verigny , Héraut-Roi d'Armes de l'Ordre , vint annoncer la nomination à la porte de la Chambre de Sa Majesté , qui sortit ensuite de son appartement pour se rendre à la Chapelle , précédée de Monsieur , de Monseigneur le Comte d'Artois , du Duc de Chartres , du Prince de Condé , du Duc de Bourbon , du Prince de Conti , du Duc de Penthièvre & des Chevaliers , Commandeurs & Officiers de l'Ordre. Entre les Chevaliers , Officiers de l'Ordre , marchaient le Prince de Lambesc , Grand Ecuyer de France , le Duc de Coigny , Premier Ecuyer du Roi , & le Baron de Breteuil , Ambassadeur à Vienne , en habits de Novices. Deux Huissiers de la Chambre du Roi portèrent leurs masses devant Sa Majesté , qui étoit revêtu du Manteau Royal , ayant par-dessus le Collier de l'Ordre & celui de la Toison d'Or. L'ancien Evêque de Limoges , Prélat-Commandeur , célébra la Grand'Messe , qui fut chantée par la Musique du Roi , à laquelle la Reine , Madame , Madame la Comtesse d'Artois & Madame Elisabeth de France assistèrent dans une des travées. La Marquise de Coigny fit la quête. La Messe finie , le Roi monta sur son Trône , reçut Chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit le Prince de Lambesc , Grand Ecuyer de France , le Duc de Coigny , Premier Ecuyer du Roi , & le Baron de Breteuil , Ambassadeur de Sa Majesté à Vienne. Le Roi fut ensuite reconduit à son Appartement dans le même ordre qu'il en étoit sorti.

Le Roi a chargé le baron de Tott, brigadier

de ses armées, de l'inspection générale des établissemens françois au Levant & en Barbarie.

M O R T S.

Le sieur François d'Abyne de la Douze, marquis de Mayac, est mort en son château en Périgord, le 19 décembre, âgée de 79 ans.

Catherine - Eléonore - Elisabeth Cavalier de Chauveau, originaire de la Rochelle, est décédée à Nancy, où elle demouroit : elle a nommé pour son héritier J. B. Cavalier de Chauveau, son frère unique, que l'exécuteur testamentaire a vainement fait chercher jusqu'à ce jour. Si cette annonce lui parvient, ou à ses ayant-causes, ils s'adresseront au sieur Chassel, avocat & censeur royal à Nancy.

Le sieur Jean Durut de Lassale, originaire d'Auvergne, vient de laisser à Saint-Domingue, où il est mort, une succession assez considérable. On prie ses héritiers de s'adresser au sieur Grimprel, notaire au Cap François, qui leur donnera sur cet objet toutes les instructions nécessaires.

Jacques-Charles-François de la Ferrière, seigneur de Roiffé, connu par des ouvrages de physique, est mort le 13 Décembre, âgé de soixante-dix-huit ans.

François-Gaspard-Anne de Forbin, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, & major général des troupes de son ordre, est mort le 18 Décembre, dans la cinquante-huitième année de son âge.

Marie-Anne de Lentilhac de Gimel, ancienne comtesse & chanoinesse du chapitre noble de Remiremont, dame de la croix étoilée de l'ordre de l'Impératrice-Reine, épouse de François-Joseph, marquis de Clermont-Tonnerre, maréchal des camps & armées du Roi, fils du maréchal-duc de Clermont-Tonnerre, chef du tribunal des maréchaux de France, est morte au château de Champlatreux, dans la quarante-huitième année de son âge, le 9 Novembre.

Louis-Robert Malet de Graville, comte de Graville, chevalier des ordres du Roi, commandeur de l'ordre de Notre-Dame de Mont-Carmel & de Saint-Lazare, lieutenant-général des armées de Sa Majesté, gouverneur des ville & citadelle de Maubeuge, est mort en cette ville le 18 Décembre, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge.

*Tirages de la Loterie Royale de France,
du 2 Janvier 1777.*

Pour les lots, 5, 89, 36, 85, 23.

Pour les primes.	{	I ^{er} classe.	68, 16, 28, 87, 20.
		II ^e .	49, 2, 14, 10, 58.
		III ^e .	11, 16, 79, 7, 39.
		IV ^e .	71, 74, 11, 76, 40.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5	
L'origine de la flûte,	<i>ibid.</i>
Le Génie, la Vertu & la Réputation,	7
Conte,	9
Madrigal,	10
Epigramme,	<i>ibid.</i>
L'ivresse de l'Amour,	11
Conte,	12
A M. le Kain,	<i>ibid.</i>
A M. l'abbé de Lille,	13
Lettre à M. de Voltaire,	<i>ibid.</i>
Réponse de M. de Voltaire,	17
Balkin,	18
AM. le Comte de Tressan,	33
AMadame Necker,	34
La Reconnoissance,	36
Vers à l'occasion d'un renouvellement de mariage,	38
Pastorale,	41
L'Aigle & la Fauvette,	42
A M. de Voltaire,	44
Sur la nomination de M. le Contrôleur-Général,	46
A M. Necker,	47
Vers de M. L. D. de... à un chat de parfilage,	48
Vers de Mde la Duchesse de la Val...	49
Réponse de M. Gudin,	50
Ode à Ligurinus,	51
Explication des Enigmes & Logogryphes,	25

ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	55
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	57
Œuvres de M. le Chancelier d'Aguesseau,	<i>ibid.</i>
Panégynque & Oraisons funèbres,	71
Procès verbal des conférences tenues par ordre du Roi,	78
Conférence du Diocèse d'Angers,	81
Précis de la vie de J. C.	85
Dissertation théologique sur l'usure,	87
Traité de l'usure,	88
L'Iliade,	89
Combien le respect pour les mœurs contribue au bonheur d'un Etat,	101
Mélanges de littérature,	114
Ossian,	116
Journal politique de Genève,	126
Description générale de l'Univers,	140
Journal des causes célèbres,	142
Annonces littéraires,	145
Almanachs,	146
ACADÉMIES,	157
Dijon,	<i>ibid.</i>
SPECTACLES.	166
Concert,	<i>ibid.</i>
Opéra,	186
Comédie Française,	186
Comédie Italienne,	<i>ibid.</i>
ARTS,	167
Gravures,	<i>ibid.</i>
Musique.	170
Horlogerie,	173
Topographie,	175
Canal de Monsieur,	176
Géographie,	180

216 MERCURE DE FRANCE

Variétés, inventions, &c.	184
Anecdotes.	190
Avis,	198
Nouvelles politiques,	201
Présentations,	208
———— d'Ouvrages,	<i>ibid.</i>
Nominations,	210
Morts,	221
Loterie,	213

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 2^e. volume du Mercure de France pour le mois de Janvier, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 19 Janvier 1777.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,
près Saint CONE.

SEP 7 - 1940

